



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 2044 010 280 071

MLP 80.1

**HARVARD COLLEGE  
LIBRARY**



**FROM THE FUND OF  
FREDERICK ATHEARN LANE  
OF NEW YORK**

**Class of 1849**









1000

1000

1000

2

# PAMPHILE

ou

*L'ART D'ÊTRE AIMÉ*



© *Compagnie de Librairie*  
PAMPHILE

OU

*L'ART D'ÊTRE AIMÉ*

COMÉDIE LATINE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE

PRÉCÉDÉE

D'UNE ÉTUDE CRITIQUE & D'UNE PARAPHRASE

PAR

ADOLPHE BAUDOUÏN

Ancien Élève de l'école des Chartes

---

PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

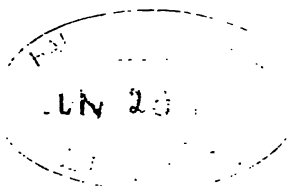
23 — BOULEVARD MONTMARTRE — 23

1874

70

~~IV. 4966~~

MLP 80,1



Lane p. 2

**TOUS DROITS RÉSERVÉS.**

# TABLE DES CHAPITRES

---

	Pages.
I. Roswitha. — M. Aschbach et la critique allemande. — Renaissance littéraire du x <sup>e</sup> siècle.....	4
II. Histoire critique de la comédie de Pamphile. — Le manuscrit d'Aurillac. — Concordances du Pamphile avec des poèmes contemporains. — Encore un critique allemand, M. Jacques Grimm. — Témoignages de grammairiens des xii <sup>e</sup> et xiii <sup>e</sup> siècles.....	26
III. Les mœurs du x <sup>e</sup> siècle d'après la comédie de Pamphile.	65
IV. Paraphrase du Pamphile.....	79
V. Notice bibliographique.....	<del>408</del> 118
VI. Texte latin du Pamphile.....	129
VII. Notes et pièces justificatives.....	171
VIII. Lexique des concordances du Pamphile et de plusieurs poèmes du x <sup>e</sup> siècle.....	198



# PAMPHILUS DE AMORE

## COMÉDIE LATINE DU X<sup>e</sup> SIÈCLE

En novembre 1839, M. Charles Magnin, l'auteur de *l'Histoire des Marionnettes*, publiait dans la *Revue des Deux Mondes* une étude intitulée : *La Comédie au x<sup>e</sup> siècle*. Titre paradoxal, car il tend à renverser l'opinion qu'on s'est formée de cette période et contredit sans ménagements ce qu'on sait des origines du théâtre moderne ; mais titre plus grand que son objet : les œuvres de Roswitha. Je ne doute pas que M. Magnin ne se fût fait illusion à lui-même. Un érudit qui voue sa vie à

créer une notion nouvelle, et c'est bien son cas à lui, aborde presque toujours ses recherches avec une idée préconçue. Ce n'est pas une petite affaire que d'affirmer ce que personne n'a encore dit expressément, de la manière et dans le sens qu'on le veut dire. Les preuves qu'on réussit à se procurer ne sont guère probantes : ce sont presque toujours des riens. On les cote pourtant, on les classe; par un artifice dont on est souvent dupe soi-même, on s'ingénie à en graduer la valeur, comme quelqu'un qui rangerait des zéros par rang de taille, substituant à l'idée de nombre celle de dimension. Mais aussi quand on a cette fortune de rencontrer une chose qui vaut réellement par elle-même, on subit d'une manière inévitable la loi de proportion qui régit tous les esprits. On ne la regarde pas des mêmes yeux qu'un indifférent. On ne la voit que par rapport aux choses que l'on considère d'habitude; on la croit grande parce qu'elle vous le paraît. C'est ainsi que M. Magnin a envisagé les œuvres de Roswitha, que j'appellerai peut-être Hroswitha, quand je saurai l'allemand. En réalité, rien de plus pauvre, même pour le x<sup>e</sup> siècle, rien de moins dramatique que les drames de cette bonne religieuse.

Les six pièces qu'on honore du nom de comédies sont tout simplement des légendes, et quelles légendes ! Les moins édifiantes, je n'ose pas dire les plus déshonnêtes qu'ait peut-être enfantées l'ha-

giographie, où il n'y a pas d'intrigue, pas d'autre caractère que celui de l'ascète, pas d'autre passion que celle de l'absolu religieux. Pour épisodes, de mortelles dissertations découpées dans Boèce, sur la théorie des nombres et sur la musique; c'est ce que Roswitha appelle des poils qu'elle a arrachés du manteau de la Philosophie pour en soutacher son ouvrage. Tout cela dialogué dans un latin d'emprunt, avec la gaucherie teutonne et une platitude, dont, un peu de patience aidant, on finit pourtant par s'amuser. Roswitha qui est peut-être candide malgré les apparences, mais qui n'est pas modeste, s'imagine de bonne foi qu'elle a imité Térence. Elle avoue même ingénument que c'est pour lutter contre lui, pour lui disputer les lectrices qu'il avait conquises jusque dans le cloître de Gandersheim, qu'elle a composé ses ouvrages. Elle est toute étonnée de n'y avoir pas réussi; elle s'en plaint, c'est la première femme incomprise des littératures modernes. M. Magnin, tout fin lettré qu'il est, s'en montre presque aussi mortifié qu'elle. Il a vu tant de choses dans ces moralités du x<sup>e</sup> siècle! Il s'efforce de persuader à ceux qui le lisent que telle pièce est d'une gaieté digne de Molière! que telle autre ne le cède pas aux plus tragiques de Shakespeare. Il institue un parallèle en règle entre *Callimachus* et *Roméo et Juliette*. Je crois bien qu'au fond, il a peur que quelqu'un n'ait envie de connaître directement ces merveilles

et ne vienne, en ce cas, à douter de son goût. Il avertit, en effet, que comme en peinture, il y a une manière d'apprécier Raphaël et une manière d'apprécier le Pérugin, il faut n'aborder Roswitha qu'avec une admiration à tempéraments. Mais il est convaincu que celle des spectateurs contemporains, moins difficiles que nous, a été sans réserve. Car, sa thèse l'y pousse, il veut absolument que ces comédies aient été représentées à Gandersheim, devant la Cour de Germanie, comme *Esther* le fut à Saint-Cyr, devant Louis XIV. Il croit apercevoir partout des *didascalies*, entendez : des indications de jeux de scène, et il prend sa part des impressions qu'elles ont dû causer sur un public d'il y a 800 ans.

Ce pauvre M. Magnin ! Il est bien heureux pour lui qu'il soit mort ! La science allemande, vous savez, cette terrible science allemande, qui voit tout, qui connaît tout, qui n'est pas dupe, qui déniche tous les mystères et déchire tous les voiles... elle a découvert, il y a de cela sept ans, que Roswitha n'a jamais existé. Le célèbre M. Aschbach, dont la critique égale l'érudition, l'a envoyée rejoindre Homère (1). Je ne dirais peut-être pas

(1) Voir dans la *Revue de l'Instruction publique* (Hachette), du 24 octobre 1867, une lettre de M. Léon Boré, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Dijon, sur *Roswitha et l'authenticité de ses œuvres*. C'est une traduction d'un article signé R. R., inséré dans le Beilage zur Allgemeinen Zeitung de la Gazette d'Augsbourg, du 14 septembre 1867.

comment il s'y est pris, si le procédé dont il s'est servi n'était banal en Allemagne, et s'il n'importait de le faire connaître. Dernièrement encore, M. Mommsen en usait devant l'Académie de Berlin, pour rayer de l'histoire le nom de Coriolan. Et ce serait chose faite, si le savant et judicieux professeur de Bâle, M. Baschauffen, n'était venu mettre le holà (1).

Depuis que les beaux jours de la théologie et de la philosophie sont passés, les Allemands se sont mis à traiter l'histoire et la philologie comme ils faisaient autrefois la métaphysique. L'esprit de système a planté son drapeau sur ces terres autrefois dédaignées de la spéculation. On n'ignore pas dans quel état ils ont déjà mis l'histoire romaine et l'histoire évangélique. A présent, pour être sûr de savoir quelque chose en ces matières, il faut s'enrôler dans une secte, il faut appartenir à telle ou telle école exégétique, être nieburhien ou mommsénien, comme on est luthérien ou calviniste. Si l'on ne prend pas parti on marche droit au scepticisme, à moins de se retourner piteusement vers la vieille orthodoxie classique. C'est là une transformation de la sophistique. Elle a envahi l'histoire de la même façon et pour les mêmes causes qu'elle avait conquis la Philosophie au temps de Platon.

(1) *Coriolan devant M. Mommsen*, par M. Baschauffen, professeur à l'Université de Bâle. (Traduction Giraud Teulon), gr. in-8°, Genève, 1870.

Chez une nation naturellement studieuse et raisonneuse, un système, s'il est hardi et subtil, appuyé sur un fond de savoir et soutenu de quelque talent et de beaucoup de présomption, met en mouvement tous les esprits. Il mène infailliblement à la longue, ou ne mène guère la recherche désintéressée de la vérité : à la réputation, aux honneurs, à la fortune. Aussi la science n'est-elle guère probe au-delà du Rhin, parce qu'elle y est rarement impersonnelle. Pour un savant consciencieux, on y voit vingt opérateurs qui font métier d'exciter la curiosité de la foule en scalpant les auteurs graves. Le malheur, pour ceux-là, c'est qu'il reste peu d'auteurs graves dont la réputation soit encore incontestée. Dieu me garde de confondre M. Aschbach dans la catégorie de ces savants d'industrie ! un critique aussi éminent ne peut pas être descendu jusqu'à leurs petits calculs, en s'attaquant à Roswitha. A la vérité, les Allemands étaient très-fiers de cette bonne fille. Elle était pour eux une gloire nationale, et leur culte pour le génie de leur race, que les dédains de Voltaire ont rendu quelque peu farouche, s'humanisait jusqu'à la tendresse devant ce fleuron précoce et singulier de leurs facultés littéraires. Venir briser leur idole, c'était dur. Mais la science ( la science de M. Aschbach ), l'ordonnait, et M. Aschbach ne sait pas désobéir à la science. Il n'a donc pas hésité à déclarer que les œuvres de la Religieuse

de Gandersheim étaient une supercherie. Conrad Meissel, ou Celtis, c'est-à-dire *Burin*, comme il aimait à se nommer en latin, qui les publia le premier à Nuremberg, en 1504, les aurait inventées de toutes pièces, à seule fin de fermer la bouche aux Italiens qui déniaient aux Tedeschi les facultés dramatiques. Ce diable de Celtis pensait à tout ! On ne le prenait jamais sans vert. Il se douta bien qu'on lui demanderait d'où il avait tiré ses comédies. Aussi que fit-il ? Il s'en alla trouver les Bénédictins du monastère de Saint-Emmèran à Ratisbonne, et les pria de lui communiquer un certain *legendarium* écrit de la main d'une certaine Roswitha. Alors un célèbre paléographe, Mathieu Pappenheim, lui prêta sa plume pour transcrire sur parchemin, en caractères du x<sup>e</sup> siècle, les six pseudo-comédies.

Cette petite œuvre d'art accomplie, on brûla le codex original, et à la place on rendit l'autre aux Religieux, qui naturellement ne s'aperçurent de rien. M. Aschbach a découvert tout cela dans la correspondance de Celtis, avec plusieurs de ses amis, qui tous se trouvent avoir été ses complices. Ce n'a pas été sans peine et sans une prodigieuse dépense de sagacité qu'il a démêlé cette patriotique intrigue, car il n'en est parlé partout qu'à mots couverts. M. Aschbach convient même que la correspondance avait été mutilée ; évidemment à dessein ! Oh ! les savants faussaires gar-

daient bien leur secret ! Quelqu'un d'entre eux sans doute avait été trop explicite ! C'est qu'il ne fallait pas que l'Empereur en fût informé ! Il aurait été trop en colère ! M. Aschbach, a lu dans leurs lettres ce qu'aucun de leurs contemporains n'y eut su lire. On aura, du reste, une idée, quoique bien imparfaite, de l'étonnante pénétration du critique allemand, quand on saura que l'emprunt du manuscrit, la complicité du paléographe, le faux et l'escamotage lui ont été révélés par cette petite phrase perdue dans une lettre du malheureux Pappenheim : « J'ai voué ce secret à l'oubli : les flammes l'ont dévoré. »

Je ne voudrais pas rabaisser le mérite de M. Aschbach, mais les résultats qu'il a obtenus paraîtront peut-être moins merveilleux quand on connaîtra la méthode qu'il a suivie. Evidemment s'il avait commencé par lire la correspondance de Celtis, les passages qu'il a notés et dont il a tiré un si grand parti seraient demeurés pour lui lettres closes. Il n'y aurait vu que des allusions à des faits particuliers, comme il y en a tant dans tout commerce épistolaire, petites énigmes que ceux mêmes qui s'écrivent ne sauraient pas toujours expliquer après quelques années. Mais il ne les a abordées qu'après avoir étudié les œuvres de Roswitha et pour y chercher la solution d'un problème, dont le premier entre les érudits, il a reconnu l'existence et posé les termes. En effet,

personne avant lui n'avait fait réflexion sur l'excellente latinité de l'émule des comiques anciens, sur l'usage qu'elle fait de l'hexamètre et du vers léonin, sur ce qu'elle dit du goût si vif des nonnes de Gandersheim pour Térence, sur les connaissances dont elle fait preuve en arithmétique et en musique, sur la teinture qu'elle paraît avoir du grec, enfin sur sa prédilection pour des sujets scandaleux dont sa pudeur aurait dû pourtant s'alarmer. Mais tout cela parut d'abord suspect au savant M. Aschbach. Était-il possible que tout cela se fût rencontré au x<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, chez une femme, chez une religieuse ! M. Aschbach aurait pu consulter à cet égard Leibniz et Dom Rivet, mais il s'interrogeait lui-même, et généralement quand on s'adresse ainsi des questions, ce n'est pas pour laisser à d'autres l'honneur de les résoudre. Et le savant allemand, avec une autorité qui s'impose et qui impose se répondit non, hardiment. Non, car au x<sup>e</sup> siècle, le latin est encore absolument barbare ; non, car on ne sait alors ce que c'est qu'un hexamètre ; non, car on ne peut admettre que des religieuses lussent Térence dont elles devaient ignorer même le nom ; non, car la princesse Théophanie n'avait pas encore épousé Othon II et donné occasion d'apprendre le grec ; non, enfin, car les avenues de l'antiquité sont à peine frayées en ce temps-là, et ne s'ouvriront largement qu'au xvi<sup>e</sup> siècle. Donc,

les comédies de Roswitha n'ont pu être écrites qu'à l'époque de la Renaissance; elles sont l'œuvre de quelque humaniste; probablement (bientôt il dira sûrement), de leur premier éditeur. Et cela explique bien le choix des sujets : personne n'ignore le goût des érudits de cette époque pour les contes libres et les propos graveleux.

J'ai voulu aller jusqu'au bout pour donner un spécimen de ce que l'on appelle critique au delà du Rhin. On voit au fond ce que c'est. Il s'agit d'approcher des textes et des monuments de l'histoire, qui laissent faire naturellement, des machines chargées d'arguments plus ou moins lourds et pénétrants. Après qu'on les a fait jouer, quand tout est censé détruit et rasé au niveau du sol, — cela ressemble beaucoup à un jeu d'enfant, — la fantaisie du critique s'établit en souveraine sur les ruines, fait son choix parmi les démolitions, et avec des matériaux qu'il a suffi de désunir, pour leur donner, paraît-il, une valeur historique indestructible, elle travaille à élever un nouvel édifice, disposé à sa convenance celui-là, et mieux approprié que l'ancien à ses intérêts et à ses passions. Sous sa main, des conjectures qui s'engendrent les unes les autres, s'agrègent et se prolongent et s'étagent à perte de vue, véritables hallucinations qui ne diffèrent des autres qu'en ce qu'elles sont imprimées. En effet, le *voyant* semble si convaincu, il parle avec tant d'autorité, il

se donne un aspect si savant, prend des airs si infailibles, que ceux qui ont quelque notion des choses, en veulent presque à leur bon sens de regimber contre un tel homme..... Quant aux autres, ils bénissent la fortune qui leur a fait trouver un tel guide dans le pays de l'érudition.

Ce n'est pas que le petit roman de M. Aschbach manque d'intérêt. Il est édifiant, il est instructif, il apprend aux jeunes générations teutones, comment il faut s'y prendre au besoin, pour épargner des souffrances à l'amour-propre national, et on ne peut guère lui reprocher de ce chef que de déshonorer gratuitement ce pauvre Celtis et ce brave Pappenheim. Mais il est d'ailleurs si faiblement imaginé que le bon sens public allemand finira tôt ou tard par le condamner. L'innocente Roswitha n'en sera toutefois qu'à demi-ressuscitée, car ce que son agresseur dit du x<sup>e</sup> siècle, emprunte quelque force à des préjugés très-répandus et peut peser encore longtemps sur sa mémoire. Cela, au fond, n'importe guère. Les dialogues de la nonne de Gandersheim n'ont qu'une valeur historique, et qu'ils soient du x<sup>e</sup> ou du xv<sup>e</sup> siècle, ils ne peuvent servir qu'à prouver que le genre dramatique n'est pas la faculté maîtresse des compatriotes de Schiller. Mais s'il est indifférent de rendre la vie à la victime de M. Aschbach, il ne l'est pas de montrer que l'air n'a pas manqué à ce dixième siècle, où le savant critique fait le vide

de sa propre autorité, et que des gens d'esprit qui connaissaient l'antiquité, qui l'aimaient jusqu'à l'imiter assez heureusement, ont pu y respirer et s'y mouvoir. Ce n'est pas là d'ailleurs une thèse nouvelle. Il y a plus de cent ans qu'elle a été posée, soutenue, démontrée aux applaudissements de l'Europe savante, par les auteurs anonymes de l'*Histoire littéraire de la France* (1). Nos grands Bénédictins qui travaillaient obscurément dans le seul intérêt de la vérité, pour la seule gloire de leur pays et de leur institut, n'avaient aucun goût pour ce qu'on appelle les brillants systèmes et les paradoxes retentissants. Ils se plaisaient à laisser parler les textes. Mais avec quel soin ils cherchaient et reconnaissaient les sources ! Avec quelle simplicité, mais aussi avec quel ordre et quelle précision ils savaient en régler, en distribuer le flux ! Les faits s'écoulaient sous leurs mains, par masses, avec une égalité soutenue, une abondance intarissable qu'on peut trouver monotone, mais qu'on ne se lasse pas d'admirer. Quand on ferme leur livre, on s'est formé du x<sup>e</sup> siècle une idée qui ne ressemble en rien à celle qu'on avait apprise. Ce n'est pas un grand siècle, comme le dit presque Leibniz qui l'avait beaucoup étudié ; ce n'est pas un siècle de lumières ; c'est — du moins à partir de Robert I<sup>er</sup> — un siècle de renais-

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. vi.

sance, le point de départ de cette brillante civilisation qui s'épanouira sous saint Louis. La trêve de Dieu, les jugements de Dieu, l'an mil, qui ont tant exercé les rhéteurs et servi la paresse des historiens, prouvent sa foi bien plus que son ignorance. Ils attestent l'empire de l'Eglise, ou plutôt de la Religion, car l'Eglise, en proie à tous les désordres, est profondément déchue. Mais pour avoir un sentiment vrai de l'histoire de cette période, il ne faut pas plus s'arrêter à l'abaissement moral du clergé qu'aux langueurs trop déplorées d'une dynastie expirante; l'anarchie qu'elles engendrent n'est qu'un accident, parce que au moment où le chaos paraît le plus grand, ce qu'on peut appeler l'âme, le principe constitutif de la religion et de la royauté, est en train de subir une métamorphose. En France, peuple spiritua- liste, l'idéal ne périt pas, il se déplace. Quand il n'est plus où il doit être, il n'y a qu'à le chercher ailleurs. Dans la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle, on le trouve chez les descendants de Robert-le-Fort et dans les monastères. Là est la vie nouvelle. Les Capétiens, la race la plus politique, au moins dans la première branche, et la plus vraiment royale qui fut jamais, ont conçu la souveraineté comme pourrait le faire un philosophe. Un roi est un juge en dernier ressort qui est et qui doit rester tout puissant. C'est avec cette seule idée dont la vertu d'attraction fut irrésistible, que

pièce à pièce ils ont fait la France, et c'est par l'organisation de la justice qu'ils l'ont constituée et maintenue. Quand Robert le Pieux, qui régna près de 40 ans, sera mieux connu, et j'espère un jour le faire connaître, on verra qu'il est lui seul aussi grand que ses descendants les plus illustres, saint Louis et Philippe-le-Bel. La grande crise du changement de dynastie passée, la vie sociale ne fut plus troublée profondément sous son règne, car il n'eut à soutenir ni guerre avec l'étranger, ni guerre avec les grands feudataires. Une paix si durable, en ce temps-là, a quelque chose d'extraordinaire que l'opinion qu'il avait su donner de sa puissance, ne suffirait pas seule à expliquer. Aussi y en a-t-il une autre raison, c'est que la plupart des princes ses contemporains, au moins les plus puissants, lui ressemblent. Ils sont animés du même esprit et imbus des mêmes idées. On dirait que le roi de Germanie, le comte de Flandres, le duc des Normands, le comte de Poitiers et lui-même ont été formés sur le même modèle. Et en effet, c'est cela vraiment. Ils ont eu les mêmes instituteurs, ils ont donné ce spectacle qui a paru étrange, même de notre temps, de princes qui suivent des cours publics. Le jeune Robert et le jeune Othon II ont été dans l'école de Rheims les disciples d'un maître qui se trouva être Gerbert, mais dont illustre ou obscur, ils eussent tout de même suivi les leçons. D'où leur

est venu ce désir d'instruction? Et comment se fait-il que dans un temps où la Force est censée ne se soucier que d'elle-même, elle aille ainsi s'oublier aux pieds d'un savant?

La cause première de ce phénomène est bien simple, si simple, que si l'on se bornait à l'énoncer, elle paraîtrait contestable. C'est le rétablissement dans les cloîtres de la règle de saint Benoît, entrepris dès le commencement du siècle. Cette réforme d'abord lente mais opiniâtrement poursuivie, finit, comme l'on dit, par avoir son heure. A partir du moment où saint Odon, qui mourut en 945, devint abbé de Cluny, elle s'étendit avec un éclat et une rapidité merveilleuse à tous les monastères. On reconnaît dans cette révolution, car c'en est une, quand on la considère de près, cette espèce de fièvre ardente, cet emportement de désir que l'idée du bien dans tous ses modes, et aussi hélas! l'illusion du bien, communique à l'esprit français. Il semble que de tous côtés l'on soit affamé de règle. Les Mayeul, les Odilon, les Guillaume de Saint-Bénigne, les Richard de Saint-Vanne, les Abbon de Fleury qui continuèrent l'œuvre du célèbre abbé de Cluny, ont besoin de se multiplier afin de répondre à tous les appels.

Pour apercevoir nettement les conséquences de ce grand mouvement de restauration, il importe de se rappeler l'esprit de la règle bénédictine. Au lieu d'engager les moines dans un duel sans fin

et singulièrement périlleux contre la discipline, elle les détourne des grands efforts ascétiques, que la nature ne peut toujours comporter, et dérive leur humanité vers le travail et vers l'étude. Or, les hommes supérieurs qui s'appliquèrent alors à la faire revivre, renchérent encore sur la pensée de saint Benoît : à l'obligation de savoir, ils ajoutèrent celle d'enseigner. Il ne leur suffit pas que les couvents qu'ils réformaient devinssent des académies, occupées à recueillir tout ce qui pouvait rester de la civilisation antique. Ils voulurent qu'ils fussent par surcroît des écoles ouvertes à tout venant, où religieux et séculiers seraient, séparément et dans une mesure diverse, les uns dans le cloître, les autres hors de la clôture, initiés et formés aux arts libéraux. Ainsi la grande affaire du temps, la vie spirituelle, fut induite à s'alimenter de la vie littéraire. La voie du salut que tant d'âmes inquiètes ou troublées allaient chercher dans l'ordre monastique, se confondit avec celle du savoir. Les maisons religieuses devinrent des séminaires où tous les talents purent éclore, où l'on cultiva toutes les aptitudes. Il sortit d'elles comme un courant de doctrine et de vertu qui se répandit par mille canaux dans l'Eglise et dans le monde, et qui éleva insensiblement le niveau de l'esprit et des mœurs.

Les transformations qui s'accomplirent par le travail, en quelque sorte souterrain, de l'instruc-

tion, sont d'une évidence frappante. A vingt ans de distance, le clergé et la noblesse n'ont plus la même physionomie. Le mérite a triomphé de la simonie : les évêques, les abbés sont presque tous des hommes instruits, ennemis déterminés des abus dont leur ordre a tant souffert. La Gaule ecclésiastique a plus de gymnases, et de gymnases fréquentés, que n'en eut jamais la Gaule romaine. L'amour, si ce n'est encore le génie des lettres, brille sur elle comme une auréole. Dans ses couvents, autour de ses cathédrales, des écolâtres que leur célébrité suit partout où ils veulent bien s'arrêter, travaillent avec leurs auditeurs à retrouver les principes des sciences et des arts. Ils y forment d'autres maîtres, moines ou clercs, que l'Angleterre et l'Allemagne réclament à l'envi, ou qu'une jeunesse studieuse comble de richesses pour les retenir en France et s'assurer leurs leçons. Dans la classe militaire, le changement est peut-être encore plus marqué. Les grands, que les annalistes du temps trouvent tout simple d'appeler des satrapes — c'est Térance qui leur a appris ce mot-là — les grands peuvent aller de pair avec les nouveaux évêques ; il y en a même parmi eux qui font preuve d'un certain talent d'écrire. Guillaume V, comte de Poitiers, sait plier le latin aux grâces et à l'enjouement de ce qu'il faut bien appeler l'esprit français (1).

(1) *Historiens de France*, t. x, p. 484.

Eudes, comte de Blois et de Chartres, raffine, en latin encore, sur le sentiment de l'honneur, mieux qu'on ne le fera jamais au temps de la chevalerie (1).

Cette réforme des monastères est si féconde, qu'on ne peut en noter d'un coup toutes les conséquences. L'une des plus importantes, fut qu'elle rendit favorable aux lettres cette même ambition du ciel qui leur avait été si fatale lors de l'invasion des Barbares. Les moines du iv<sup>e</sup> siècle se croyaient obligés de brûler les manuscrits ; ceux du x<sup>e</sup> se firent un devoir de les reproduire. Des milliers de scribes excellents qu'assistaient de bons correcteurs, furent employés de toutes parts à former des bibliothèques. Il n'y a pas d'exagération à dire que si l'antiquité n'a pas péri une seconde fois, on le doit surtout à leurs travaux. Ils n'ont pas été moins ardents que la Renaissance à rechercher et à copier des manuscrits ; pour être absolument juste, il faut leur donner l'honneur d'avoir exhumé ce que celle-ci n'a fait que retrouver après eux et chez eux. C'est là, je crois, une remarque que l'on n'a pas encore faite. Il n'est pas étonnant qu'elle ait échappé aux érudits du xvi<sup>e</sup> siècle ; ils s'étaient imaginé qu'on les avait attendus pour admirer Virgile ! Et d'ailleurs, ce souverain dédain de notre moyen âge, que les Grecs de Cons-

(1) Historiens de France, t. x, p. 501.

tantinople leur avaient transmis, ne les aidait guère à s'avouer qu'ils avaient eu des devanciers. Ce n'est pas à dire que les lettrés du x<sup>e</sup> siècle les aient jamais égalés dans la manière de comprendre et de sentir l'antiquité. Parmi les auteurs anciens, ces enfants de l'Eglise ont l'air d'arriver d'un autre monde. Abbon de Fleury, qui a vécu familièrement avec Horace, et qui le cite volontiers, ne peut s'empêcher de l'appeler « quelqu'un des séculiers ! » Ils parlent une langue dont ils n'ont pas le génie, et dont ils ne s'attardent pas d'ailleurs à apprendre les délicatesses. Héritiers bien imprévus d'une vaste littérature, obligés par toutes sortes de causes d'en accepter, d'en reprendre la tradition, ils n'en savent voir d'abord que les richesses les plus effectives. Leurs admirations, disons mieux leurs préférences, sont celles d'esprits dépourvus, que l'utile et le nécessaire attirent tout naturellement. Ils ne pensent qu'à se munir de connaissances ; ils se jettent avec avidité sur les traités élémentaires, sur ce que nous nommons les livres de classe ou de métier. Ils sont fous de ce qu'ils appellent l'*art*, c'est-à-dire des pratiques et des méthodes empiriques — l'*art* est chez eux le mot à la mode ; les lieux communs ne les gênent pas, au contraire. Les proverbes les enchantent, ils en font des recueils exactement comme on en fera au xvi<sup>e</sup> siècle, et plus tard, jusqu'à ce que Cervantès ait la malice

d'en farcir, comme on sait, la cervelle du bon Sancho. Quand ils ne compilent pas, ils imitent le mieux qu'ils peuvent, accommodant à leur manière les pensées des autres, vendangeant à toutes mains leurs cahiers d'expressions; écoliers laborieux et qui s'appliquent trop. Mais, à la différence de ceux qui, 300 ans après eux, ont subi comme eux la tyrannie des modèles antiques, la forme ne leur importe guère; ils n'ont souci que de la substance. Ce ne sont pas proprement des écrivains, et quoiqu'ils aient pour l'hexamètre et le pentamètre, et aussi pour le vers lèonin — je dis cela pour M. Aschbach — une passion naïve et illégitime, ce ne sont pas des poètes : ce sont avant tout des érudits; c'est le caractère que leur assigne l'ensemble de leurs ouvrages. Au surplus, ils ne pouvaient être autre chose. Qu'attendre davantage de moines contemplatifs, qui n'avaient abordé les labeurs de l'esprit que par occasion, sans vocation; et comme par mesure de discipline? Ils n'aimaient pas assez à se sentir hommes pour se complaire à peindre les hommes. Avec cela, presque tous les cadres consacrés de la littérature répugnaient à leur profession. Par le théâtre, ils se seraient rendu le monde qu'ils avaient déserté, et il eût été trop singulier que des solitaires fissent leur étude de bien parler les divers langages des passions.

C'est hors du cloître, dans une atmosphère

moins froide, sous un ciel moins sévère, que les lettres ont dû fleurir. C'est parmi les gens d'Eglise qui se ressentent encore, malgré les décrets de vingt conciles, d'une licence presque séculaire; parmi les clercs sans engagement, qui inaugurent l'enseignement privé; parmi les quelques hommes d'étude que peuvent abriter les villes, que le sentiment littéraire a dû se produire. Je dis *a dû!* non pas que le fait en lui-même soit incertain; les preuves qui l'attestent ne sont pas nombreuses, pourtant il y en a. Mais quand bien même les Spicilèges et les Analectes, le Recueil des historiens de France et les autres grandes collections bénédictines n'en fourniraient aucune, il y aurait encore celle-ci qui, pour être moins réelle, n'en a pas moins d'autorité: je veux dire la nature souverainement immuable et persistante du génie de notre race. Il ne faut pas que l'abus formidable que l'on fait aujourd'hui de l'induction nous empêche de reconnaître des ancêtres aux Trouvères. Au pays des romans, des fabliaux et de la farce de Pathelin, l'esprit n'a jamais pu cesser de piquer ou de sourire, ni l'imagination d'inventer. Sans doute on n'a guère de preuves qu'à la fin du x<sup>e</sup> siècle, ils eussent encore assoupli à leur usage la langue nationale. Mais à certaine vivacité d'allure, on les sent déjà à l'œuvre dans les quelques poésies latines de circonstance que nous ont conservées, par grand hasard, les biblio-

thèques des couvents. Ils font payer cher au vers métrique l'ennui qu'ils ont de le subir. Ils lui rompent ses agencements de longues et de brèves, ils lui imposent la cadence, l'affublent de la rime, l'entraînent dans la ronde joyeuse de leurs couplets satiriques et de leurs chansons. Croirait-on que les quelques pièces qui ont été publiées jusqu'à présent sont tout ce qu'ils ont produit alors? Autant vaudrait juger sur quelques feuilles restées après l'automne de toute la frondaison d'un printemps; autant vaudrait arguer de ce qui, par nature, ne dure pas, contre la permanence des lois naturelles. Je crois, pour moi, à bien d'autres ouvrages ou qui ont péri, ou qui sont encore inconnus; et pour préciser ma pensée, car aussi bien le titre de cette étude l'a déjà fait deviner, je ne puis admettre qu'excitée comme elle l'a été, par le spectacle nouveau de la comédie latine, l'aptitude dramatique, si essentielle à l'esprit français, ne se soit pas manifestée dès ce temps-là. Il serait par trop étrange que dans un pays où Térence n'a jamais eu d'héritiers, une femme, Roswitha, ait voulu imiter Térence, et que chez nous personne n'ait eu la même ambition. Dieu sait pourtant qu'on ne le lisait pas avec moins de passion en France qu'à Gandersheim! C'était le poète favori; tout le monde le savait par cœur. On formerait un assez gros vocabulaire si l'on relevait, dans les seuls chroniqueurs du temps, les mots

qu'ils lui ont empruntés. M. Philarète Chasles, qui a publié dans le *Journal des Débats* du 22 février 1863 une fable latine du x<sup>e</sup> siècle, le *Loup et l'Agneau* (1), la croyait d'origine génoise ou florentine, à cause du mot *patrissare* qui s'y trouve et qui a l'air italien. Il ne l'aurait pas dépaycée ainsi, après avoir relu *les Adelphes*, s'il avait su ce que je dis ici. Térence étant le plus sympathique des poètes, l'impression si douce et si profonde qu'il a faite sur les premiers modernes qui l'ont connu s'explique par son charme même. Mais pour ses lecteurs du x<sup>e</sup> siècle, il devait avoir, ce me semble, un attrait plus particulier.

*L'Heautontimorumenos*, avec ses remords, son besoin d'expiation, sa retraite aux champs, l'accent de tendresse pénétrante qu'il met à s'accuser de ses rigueurs envers son fils, leur présentait une parfaite image de ces consciences douloureuses qu'ils voyaient autour d'eux, en si grand nombre, chercher la fin de leurs angoisses dans les plus dures pénitences. Je ne me rappelle plus si Térence figure dans l'enfer du Dante, mais je devine à la ferveur de leurs admirations que les chrétiens de ce temps auraient ouvert volontiers à ce profane les portes de leur paradis. Est-il bien nécessaire de poursuivre ces réflexions? On sent bien que je ne le fais pas à *priori* : si je tiens tant

(1) Voir cette Fable aux Preuves.

à établir que le comique latin a eu des imitateurs dès le temps de Hugues Capet, c'est qu'il en a eu et que j'en suis sûr. Je l'aurais dit tout de suite si les esprits n'étaient ainsi faits qu'ils regardent souvent comme invraisemblable ce qui lui est inopiné. C'est pour cela que j'ai donné d'abord ce que j'appellerai la théorie de ma certitude. Les preuves positives viendront tout à l'heure, et plus tard, on découvrira, je l'espère, la plus positive de toutes (non pas pourtant aux yeux de M. Aschbach), quelque vénérable manuscrit ; car, quant à présent, *Pamphilus de Amore*, c'est le titre de notre comédie du x<sup>e</sup> siècle, n'a plus son acte de naissance, ou plutôt il y a une lacune dans ses parchemins. Le codex de la bibliothèque de Bâle (1), celui de Zurich où il est recueilli, n'appartiennent l'un et l'autre qu'à la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle.

(1) Je suis heureux de pouvoir exprimer ici ma vive reconnaissance à M. le docteur Louis Sieber, directeur de la Bibliothèque publique de Bâle. Je lui dois tout ce qu'il y a dans cette étude de preuves positives et d'informations érudites. Il a bien voulu me donner par le menu la description du manuscrit de Bâle, où se trouve le *Pamphilus* ; il m'a révélé l'existence du manuscrit de Zurich, que ne signale pas Gustave Haenel ; il m'a envoyé des *fac-simile* de ces deux codex. Avec une attention charmante à ménager les susceptibilités possibles de mon ignorance, il a pris la peine de me faire connaître par de nombreux extraits Ebert, Leyser, Melchior Goldast. Enfin, il m'a procuré la photographie de l'une des premières éditions de *Pamphilus*, que Brunet n'a pas connue. Ses lettres sont si instructives que j'ai cru devoir les mettre comme preuves à la suite de mon travail.

Cela met le *Pamphilus* dans la situation d'un vieillard qu'on voudrait convaincre, titres en main, d'être encore en pleine jeunesse. Mais des écritures ne peuvent pas prévaloir contre les signes réels dont le temps l'a marqué. La critique ne saurait s'y tromper; en pareille occasion, elle n'est pas autre chose que cette expérience commune qui fait qu'on détermine assez bien l'âge d'un visage, à première vue. Ceux qui rencontrent le mieux à cet égard, seraient-ils toujours capables d'expliquer à quels traits ils distinguent un homme de quarante ans d'un autre qui en a cinquante? Un peintre qui suivrait leurs indications, le pinceau à la main, attraperait-il ces touches successives par lesquelles le temps modifie une physionomie? Elles sont, ces touches, à la fois si propres au sujet et si insensibles, qu'elles échappent à l'enseignement. Au moins, je n'ai pas oui-dire qu'on exerce les élèves de nos écoles à vieillir ou à rajeunir un type donné. Il en est des ouvrages de l'esprit comme des figures; ils ont un âge pour les gens d'étude qui les ont longuement pratiqués. Cet âge, je ne dis pas que l'analyse ne puisse, dans une certaine mesure, en noter les caractères, mais il se révèle plus directement à cette faculté prime-sautière de l'intelligence qui n'est pas la mémoire, et qu'on appelle l'intuition.

C'est donc grâce à quelque habitude des livres du x<sup>e</sup> siècle, dont nous avons songé à écrire l'his-

toire, que nous avons pu reconnaître dans le *Pamphilus* un contemporain de Hugues Capet. Il était pourtant, la première fois qu'il nous apparut, notablement déguisé. Un aimable et savant bibliophile de Toulouse, M. le docteur Desbarreaux-Bernard, venait de le découvrir dans les caisses d'un bouquiniste sous la livrée d'un in-4° gothique imprimé à Paris en 1499 avant Pâques. Brunet, l'universel Brunet (1), avait été consulté, — après lui l'abbé Gouget (2); et l'opinion de ces docteurs, tous deux un peu empiriques, semblait être que le jeune homme n'avait guère plus de 400 ans.

## II.

Après tant de supercheries littéraires, voudra-t-on bien se laisser persuader qu'une comédie de la fin du x<sup>e</sup> siècle est demeurée jusqu'ici ignorée ? Cela n'est pas bien sûr. Comment, dira-t-on, serait-il possible qu'un monument de cette importance eût échappé à la curiosité et à la clairvoyance des érudits ? Mais, c'est qu'il n'y a pas échappé précisément : ce n'est pas la première fois que le

(1) Brunet, *Manuel du libraire et de l'Amateur de livres*. — Paris, Didot 1863.

(2) L'abbé Gouget, *Bibliothèque française*, t. 10. p. 152 et suiv.

*Pamphilus* ressuscite ; il a déjà revu le jour dans le courant du xv<sup>e</sup> siècle. Il faut dire, pour être de bon compte, qu'on ne le connaissait pas alors pour ce qu'il est. Quand il reparut, il n'avait pas encore, ou plutôt il n'avait plus figure de comédie. C'était, paraît-il, un texte informe qui ne présentait aucune division scénique, et où le dialogue était à peine indiqué. On l'avait pris là pour un poème, ailleurs pour un recueil d'élégies amoureuses à la façon d'Ovide. Du reste, c'était à Ovide qu'on l'attribuait communément : le sujet, le mètre, l'air de facilité, certaines expressions, certain tour d'esprit sentencieux, avaient fait penser tout de suite à l'auteur de l'*Art d'Aimer*. Plus tard, la médiocrité du latin, bien loin d'inspirer des doutes aux lettrés, leur en aurait plutôt ôté. Le pauvre Ovide n'était pas en faveur auprès des érudits de la Renaissance ; on sait assez qu'ils se gardaient de frayer avec lui, de peur d'altérer en si mauvaise compagnie la fleur délicate de leur purisme.

Rien n'indique à quel moment le *Pamphilus*, si mal en point, fit sa rentrée sur la scène des lettres. Les deux seuls manuscrits qu'on en connaisse jusqu'à présent, celui de Bâle et celui de Zurich, sont, comme nous le disions tout à l'heure, des copies qui peuvent avoir été faites vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. On sait, pourtant, qu'il fut fort goûté : plus d'un savant désira l'avoir dans son

*étude* ; même, voyez comme on était soucieux de l'ordre moral dans ce temps-là ! des maîtres ès-arts — nous en connaissons au moins deux — ne se firent pas scrupule de l'expliquer en classe à leurs écoliers. L'un de ces maîtres, qui était un religieux dominicain, enseignait on ne sait où, peut-être bien en Allemagne ; l'autre se nommait Jean-Prot, et il était régent de grammaire à Billom. Si l'on n'a pas lu l'histoire de la suppression des jésuites en 1762, on peut très-bien ignorer où se trouve Billom. Ce n'est pas en Pologne. C'est une petite ville de la Basse-Auvergne, qui en est à regretter son passé, et il y a de quoi (1). Aujourd'hui, elle est à peu près sans industrie : elle avait autrefois de nombreuses tanneries, qui la faisaient riche et peuplée ; elle n'a plus qu'un méchant ruisseau presque toujours à sec pendant l'été, au lieu qu'elle recueillait dans d'immenses réservoirs, à présent comblés, les eaux des hauteurs qui l'environnent ; elle a une justice de paix : grâce à son importance et à sa proximité de la voie romaine de Clermont à Lyon, elle a eu,

(1) Chabrol, *Coutumes locales de la haute et basse Auvergne*, t. 4. — Legrand-d'Aussy, *Voyage en Auvergne*, t. 1, p. 249 et suiv. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, vo Billom. — Acte de fondation du Collège des Jésuites à Billom, le 26 janvier 1555 (aux Archives de l'hôpital général de Clermont-Ferrand), dont M. Cohendy, archiviste du Puy-de-Dôme, a bien voulu m'envoyer un extrait.

sous les Mérovingiens, une Viguerie royale; enfin, elle a un collège de jésuites : elle a eu une université! Je dis *université* par déférence pour les traditions locales; dans les documents, il n'est question que de *studium* et d'*academia*. On prétend bien que le pape Eugène IV, qui ne devint pape qu'en 1434, y fonda une Faculté de droit le 14 juin 1415, mais on ne dit pas qu'il la dota, cette Faculté nouvelle, en d'autres termes, qu'il lui assura les moyens d'exister. Du reste, Billom n'y perd rien. Son *studium*, où, à l'imitation de ce qui se faisait dans les universités, on avait fini par délivrer les degrés de maître ès-arts, était, selon toute apparence, une de ces écoles primitives qui s'ouvrirent en si grand nombre, aux frais et sous le patronage des églises, durant la période carlovingienne. Il dépendait, en effet, d'un chapitre d'ancienne fondation qui se vantait de conserver dans son trésor des lettres d'immunité et même un buste de Charlemagne. Cette école, protégée par les évêques de Clermont, seigneurs directs de Billom, passait pour avoir été très-florissante. La tradition veut qu'elle ait compté jusqu'à deux mille étudiants : c'est beaucoup, et l'on ne risque rien d'en rabattre; il n'en paraît pas moins certain qu'elle aurait été pour la Basse-Auvergne, durant le moyen âge et jusqu'en 1555, où elle fut cédée à la Compagnie de Jésus, ce que le célèbre monastère d'Aurillac fut quelque temps pour le

haut pays , c'est-à-dire le chef-lieu des études , le siège principal de ce qu'on appelait les arts libéraux.

On voit , par l'importance de l'école où il faisait ses leçons , que Jean Prot n'était pas le dernier des maîtres ès-arts. C'était , au contraire , une très-bonne tête , ce que nous appellerions un critique. Il lut le *Pamphilus* , dont les copies commençaient à se répandre , et dans cet amalgame de vers élégiaques qui passait pour un poème , il sut le premier reconnaître une comédie. Il se complut si bien dans la joie de sa découverte , qu'il se sentit animé à la prolonger en rendant sensible aux yeux des autres ce qui ne l'était encore qu'aux siens. Il fit donc à part soi , pour lui restituer son vrai caractère , l'anatomie de cette œuvre méconnue et méconnaissable. Il en dégagea les personnages , en détermina l'action , en rétablit le scénario. A mesure que le drame renaissait sous sa plume , il en saisit mieux l'ingénieuse économie , et il se trouva capable de l'expliquer dans tous les passages où l'art de l'auteur , non sa pensée , avait défailli. Après cela , comment se serait-il tenu de communiquer à ses élèves ce *Pamphilus* qu'il n'avait pas créé , mais qui pourtant était bien son ouvrage ? L'imprimerie n'existait pas encore , ou si elle existait , c'était , comme disent les bibliophiles , *in cunabulis*. Elle ne faisait que s'essayer à vivre ; elle développait obscuré-

ment ses organes, et nul esprit n'avait encore songé à lui demander de le mettre en correspondance avec les autres esprits. Le mérite de l'homme de lettres était à peine plus favorisé alors que ne le sont de nos jours, par la force même des choses, celui de l'architecte et celui de l'acteur. Il avait rarement d'autre approbation, d'autres louanges que celles qu'il pouvait recueillir aux lieux où il lui avait été donné d'être et de se manifester. — Les suffrages que Jean Prot attendait de ses auditeurs ordinaires ne lui firent pas défaut. Cette jeunesse fut émerveillée en voyant sortir peu à peu des brouillards d'un texte confus une effigie vive et parlante de l'amour, comme on l'éprouve et tel qu'on le souhaite à vingt ans. Elle applaudit avec chaleur le maître dont la science l'évoquait ainsi à ses yeux. Le temps où elle avait appris à connaître cette œuvre charmante resta pour elle un de ces points brillants où l'imagination va tout droit quand elle revient sur le passé, et où elle aime à s'arrêter pour se souvenir. — Cependant, Jean Prot ne pouvait toujours expliquer sa comédie; le bruit qui s'était fait autour de son *Pamphilus* cessa à la longue. Les écoliers qui l'avaient entendu prirent leur volée vers le monde; lui-même, après des années, quitta Billom, dont il ne devait pas être originaire, car son nom est champenois, peut-être bourguignon (1).

1) Voir au bas du texte latin, la note de Jean Prot sur le vers 25.

Le *Pamphilus* s'acheminait à redevenir , c'est-à-dire à passer de nouveau pour un poème , quand la fortune, qui ne l'a jamais trop bien servi, suscita pour le sauver d'une nouvelle éclipse un des disciples de Jean Prot , l'un des meilleurs , à ce qu'il semble ; il se nommait Antoine Barreau ou Barrot. C'était un digne fils de la bonne Auvergne , né pauvre , mais singulièrement âpre au travail. Il avait adopté, dès les bancs de l'école , la vieille devise : *Labor improbus omnia vincit* (1), et il la justifia , puisqu'il finit — c'est son maître qui lui rend ce témoignage — par triompher de l'envie , ce qui veut dire sans doute par occuper un poste sûr dans la bataille de la vie. Au moment où il s'agit pour lui de prendre un état, *le livre imprimé* venait de se révéler au monde. Intelligent et instruit , Barreau en pressentit tout de suite les merveilleuses destinées , et il résolut de lui devoir sa fortune. Il entra donc d'abord en qualité de commis chez les riches négociants qui avaient mis leurs capitaux et leurs relations commerciales au service de la nouvelle découverte , et qui s'étaient chargés de vendre les ouvrages dont la presse multipliait si facilement les exemplaires. Je suppose que c'est à Lyon qu'il commença son apprentissage ; mais il dut aussi aller ailleurs. Puis, quand il eut appris tout ce qu'il devait savoir , comme

(1) Voir la note de Jean Prot sur le vers 71.

il avait amassé un petit pécule, il revint à Billom, qui, grâce à sa colonie d'écoliers, était un marché à souhait pour la vente des livres, et s'y établit libraire à son compte.

Dans les corps de métiers proprement dits, tout nouveau maître était tenu de payer sa bienvenue en festoyant ses anciens. Antoine Barreau n'était obligé à rien de pareil, puisque les libraires, considérés partout comme des suppôts des universités, ne formaient pas de corporation. Il lui plut toutefois de rappeler cet usage, mais comme il convenait à sa nature qui n'avait rien de vulgaire, en consacrant au profit et à l'honneur des lettres, la somme d'argent déterminée qu'on employait ailleurs en bombances. Il se dit qu'il devait faire pour cela les frais de quelque nouvelle impression. Il y avait encore tant d'ouvrages à multiplier et à répandre ! Tant de manuscrits dignes de la presse en demeuraient écartés faute de bailleur de fonds et d'éditeur ? Mais lequel choisir ? Encore ne fallait-il pas qu'il fût trop long, puisqu'on avait si peu à dépenser. On pourrait imprimer celui-ci, ou celui-là, ou cet autre, ou... en songeant ainsi, Barreau se souvint tout à coup du *Pamphilus* ; il avait trouvé ! Son cœur débordait de joie ; il se mit aussitôt à écrire à Jean Prot. Voici sa lettre : on la trouvera certainement bien ingénieuse, mais elle est charmante dans l'original avec son tour si latin et son

ampleur cicéronienne ; la traduction l'a rendue un peu gauche (1).

ANTOINE BARREAU, LIBRAIRE, A JEAN PROT ,

*Salut en notre Seigneur.*

« Depuis que je me suis décidé à continuer, en mon nom et à mes risques, le commerce des livres imprimés que j'ai quelque temps pratiqué chez les autres, j'ai un projet qui n'est pas sans rapport à mon état, et non plus sans agrément ; c'est de faire imprimer quelque manuscrit menu et de menu coût. Les voyageurs de nos montagnes ont un usage : Quand ils rencontrent un de ces tas de pierres érigés sur le bord des chemins que l'on appelle des montjoies, ils ne manquent pas d'y déposer le premier caillou qui se rencontre auprès. Pourquoi ? Pour en augmenter encore la hauteur et indiquer d'autant mieux la route à ceux qui passeront après eux. Cela m'a semblé bon à imiter ; et si je songe à imprimer quelque chose de nouveau, c'est que j'ai cru qu'à jeter ainsi sur la pile des livres déjà imprimés les prémices de mon négoce, moi aussi je montrerais la voie aux libraires mes confrères, et les porterais par mon exemple à faire une fois ou plu-

(1) Voir aux Preuves le texte latin : « *Antonius Barellus, bibliopola, Joanni Prot., etc.*

sieurs, à leur convenance, quelque semblable édition. Tout entier à cette idée, comme je passais en moi-même la revue d'une foule de livres à publier, je me rappelai tout à coup, mon cher maître, ce livre : les *Amours de Pamphile*, et l'interprétation familière que vous nous en donniez jadis, et l'admiration qu'elle excitait parmi vos écoliers. Ce souvenir me remplit de joie ; c'était bien là ce que je cherchais !

» Le *Pamphilus* est en effet un livre plein d'agrément, pas gros, mais riche d'essence et de substance ; si abondant en préceptes d'amour, si heureux à représenter les amants et les vieilles qui s'entremettent, que bien des érudits et des lettrés en font grand cas, je vous l'assure, et regrettent de ne pas l'avoir. Ce petit ouvrage a pourtant un défaut : il est clair par lui-même, sans doute, mais d'une clarté qui n'est pour ainsi dire que dans les mots. Votre interprétation n'a pas peu contribué à en faire apercevoir le plan général et l'ingénieux agencement. Avant vous, ce n'était qu'un texte informe ; vous avez su le diviser en actes et en scènes et lui donner figure de comédie. Vous avez expliqué en détail ce que l'auteur a voulu dire et ce qu'il a dit. Vous avez marqué le caractère de chaque personnage, rapproché de certains mots et de certaines maximes des passages conformes des autres poètes ; bref, vous avez mis dans une telle lumière les

moindres parties de cette composition , que pour peu qu'on crût à Pythagore, on se persuaderait sans peine que l'auteur vous a transmis son âme et son génie.

» Vous avez donné ainsi une grande idée de votre érudition ; car, il suffit d'être un savant, sans doute, pour expliquer dans un dictionnaire le sens de mots isolés ; mais il faut être un homme de l'art et un maître pour faire ainsi l'anatomie d'un texte, le réduire en parcelles, disons mieux, en atomes, et montrer l'enchaînement et le rapport de toutes ces parties entre elles. Pour parler comme Virgile : c'est une œuvre, cela ! c'est là un labeur !

» Je me réjouis profondément de l'honneur et de la gloire que ce petit livre doit vous acquérir s'il est multiplié et répandu au loin, et je n'ai qu'un désir, c'est qu'il paraisse ainsi avec votre nom et par mes soins. Je vous en prie donc, au nom de notre amitié, prenez sur vous d'*écrire* l'interprétation familière que vous avez *parlée* autrefois devant vos écoliers ; corrigez-la, une fois écrite, et consentez à me l'envoyer pour que je la donne à imprimer. Vous ferez ainsi une chose agréable, utile, dont la postérité vous tiendra compte, et qui ne sera point au-dessous de votre érudition ni du rang où elle vous a mis. Il y a bien d'autres raisons dont je pourrais m'armer, afin de vous convaincre ; mais celles-là doivent suffire à un ami. Adieu. »

Elles suffirent en effet. Jean Prot, répondit de bonne grâce à cet appel, et le *Pamphilus* parut tel que Barreau l'avait souhaité. Il ne reste plus un seul exemplaire de cette édition primitive ; nous ne la connaissons que par une réimpression qui s'en fit à Paris, pour Claude Jaumar, la dernière année du xv<sup>e</sup> siècle. Nous ne saurions donc dire ni quand elle fut faite, ni en quel lieu : nous inclinons pourtant à croire qu'elle était antérieure aux plus anciens incunables aujourd'hui connus, et qu'elle sortit des presses de Lyon. Contrairement aux espérances du spirituel libraire de Billom, elle n'illustra pas Jean Prot ; il y a plus même ; elle ne servit guère à faire mieux connaître le *Pamphilus*. Sauf deux qui la reproduisent, les éditions subséquentes ne procèdent pas de celle-là. Elles furent pourtant assez nombreuses : il y en eut onze de 1473 à 1500, deux encore en 1515 et en 1545, une dernière enfin en 1610. En général, elles paraissent avoir été faites sur des textes très-corrompus et très-divers, ou d'après de mauvaises leçons.

Amusant et gaillard, signalé comme tel, le *Pamphilus* dût par lui-même se frayer un chemin vers la presse. Divers imprimeurs de France, d'Italie et d'Allemagne, raisonnant comme Antoine Barreau, mais moins désintéressés que lui, moins passionnés surtout pour les lettres, publièrent spontanément, peut-être même à l'insu les uns

des autres, ce petit livre d'amourettes ; bien assurés qu'il leur coûterait peu et qu'il se vendrait facilement dans le rayon des écoles. Ainsi le travail critique de Jean Prot demeura généralement ignoré ; le préjugé ancien qui tendait à classer le *Pamphilus* parmi les poésies érotiques, s'affermir de plus en plus : Melchior Goldast a donné un recueil où cette infortunée comédie est divisée en 63 élégies !

Après cette brillante échappée dans le monde des vivants, qu'attestent, comme on vient de le voir, quinze éditions encore connues ou citées, — il y en eut peut-être d'autres — *Pamphilus* rentra dans sa poussière. Il y était enseveli depuis plus d'un siècle, lorsque l'abbé Gouget l'en tira, mais seulement pour le décrire. Il l'avait trouvé sous la forme française assez misérable dont un mauvais rimeur l'avait affublé en 1494, lorsqu'Anthoine Vérard, qui voulait l'offrir au jeune Charles VIII, la fit imprimer sur vélin et enluminer de 59 miniatures, les plus jolies qu'on saurait voir. Quoique l'idée qu'en donne le laborieux abbé soit assez attrayante, on ne voit pas que personne ait pris la peine de s'occuper après lui de ce poème : car décidément c'était un poème. Pauvre *Pamphilus* ! Le silence se fait de nouveau autour de lui jusqu'en 1783, où il figure par grand hasard dans un Dictionnaire historique, à titre « de roman d'un auteur inconnu. » A partir de ce moment,

il cesse d'exister comme œuvre littéraire, il est relégué dans les vastes et sèches nécropoles de la bibliographie : il n'est plus autre chose qu'un manuscrit ou qu'une impression. Bandini, de Bure, Brunet, Ebert, Hænel s'en occupent, mais d'une manière indifférente; évidemment ils ne s'en soucient point, et M. de Soleinne qu'ils n'avertissent pas, perd l'occasion d'enrichir sa merveilleuse collection de pièces de théâtre de la PREMIÈRE COMÉDIE des temps modernes !

Tout cela ne serait pas arrivé sans doute si l'on avait su tout d'abord que le *Pamphilus* a vu le jour dans les dernières années du x<sup>e</sup> siècle. Au lieu de le laisser dans les limbes des incunables, l'histoire littéraire l'aurait recueilli, comme elle a recueilli le *Waltharius*, petit poème épique, la satire allégorique d'Adalbéron, la *Vision* de Fulbert, la *Chanson* de Landry, la *Querelle du lin et de la brebis*, poème didactique, et quantité de vers latins du même temps. Il ne serait pas demeuré inaccessible à la critique comme c'est le cas aujourd'hui; on l'aurait étudié, on le connaîtrait pour ce qu'il est. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas chose facile de distinguer à première vue son âge et son origine. Par sa forme, quoique très-imparfaite, il est antique, par ses personnages, Pamphile, Galathée, païen; il met Vénus en scène, il indique un temple dans la coulisse. Les premiers qui l'ont lu, — on voit bien que ce

n'étaient pas de grands clercs, — se sont attachés à ces caractères extérieurs, et ils ont mis en avant le nom d'Ovide. Jean Prot, plus éclairé, ne se range pas à leur avis. Plusieurs passages où l'on dit *vous* à la deuxième personne du singulier (1), un vers où figurent des rois et des ducs (2), un autre où l'on parle de censives (3); un autre encore où il est question d'une pelisse (4), l'avaient-ils mis en garde contre cette attribution? On peut en douter. Il décide beaucoup trop vite que le *Pamphilus* ne doit pas être d'Ovide, mais qu'il est certainement d'un *ovidien* (5). Si la question l'avait intéressé, il se serait demandé à quelle époque vivait cet ovidien; on doit conclure de son indifférence qu'il ignorait le mouvement littéraire dont nous avons essayé de donner une idée: il ne s'est pas douté que l'auteur de sa comédie était peut-être un moderne. N'ayant pas eu ce soupçon, il ne s'est pas mis en peine de prendre l'auteur dans son fort, à la mode des érudits. Il ne l'a pas poursuivi de manuscrit en manuscrit, ce qui était encore possible de son temps, de manière à l'acculer au plus ancien. Sa négligence à décrire les textes dont il s'est servi et à en dé-

(1) Vers 287.

(2) Vers 27.

(3) Vers 78.

(4) Vers 303.

(5) Voir aux Preuves, la Préface de Jean Prot.

terminer l'âge, nous ôte les moyens d'établir l'état civil de *Pamphilus*, d'après des documents positifs. Mais si ceux-là nous manquent, les autres, Dieu merci, ne nous font pas défaut, nous n'en sommes pas réduits aux simples inductions. Nous avons des témoignages, les uns déjà connus, quoique trop peu examinés, les autres, nouveaux dans la cause, comme le commentaire de Guermond sur Priscien et le *Catholicon* de Jean Balbi. Ceux-ci ne sont pas, certes, les moins anciens et les moins décisifs, mais rien ne presse de les produire. Venons d'abord aux autres.

Hiéremias, qui mourut la dernière année du XIII<sup>e</sup> siècle, cite *Pamphilus de amore* dans son *Compendium Moraliū notabilium*. Je ne connais ni Hiéremias (*ignoscite Teutones!*) ni son manuel de *Moralités notables*, mais M. Ebert (1) a l'air de connaître l'un et l'autre, et cela suffit. Nous voilà sûrs que notre comédie est antérieure de 450 ans, au moins, aux manuscrits et aux imprimés encore existants. Cela nous dispense de discuter l'opinion de l'abbé Gouget (2), qui croyait, avec l'abbé de Saint-Léger, qu'on devait l'attribuer à P. Gringore. Du reste, ce n'est pas le seul service que nous rende M. Ebert. Non content de nous apprendre que *Pamphilus de Amore* a cinq siècles d'exis-

(1) Ebert, *Lexique général bibliographique*, Leipzig, 1830.

(2) *Bibliothèque française*, t. x, p. 152 et suiv.

tence prouvée, il pense nous découvrir quel en est l'auteur. Panzer, dit-il, est d'avis que c'est Pamphilus Saxus (?) Eh bien, pas du tout ! c'est Pamphilus Maurilianus !

Est-ce bien Pamphilus Maurilianus ? Je ne sais ce qu'en pensera l'intelligent lecteur, mais s'il n'en pense rien, me permettra-t-il de lui suggérer cette réflexion : qu'il est au moins bien étrange que l'auteur d'une comédie intitulée *Pamphilus*, s'appelle lui aussi Pamphilus, et Maurilianus par surcroît ? Avec tout le respect qu'on professe pour M. Ebert, on ose bien avancer que le savant bibliographe allemand a pris ici le Pirée pour un homme. Son excuse est, soyons juste, que ce n'est pas lui qui a commencé.

Si l'on veut bien avoir égard au sens du mot *Pamphilus*, on verra qu'il ne peut désigner que le héros de la comédie de l'amour. Mais on ne découvrira pas pourquoi ce jeune homme, bien digne de son nom, est qualifié de Maurilianus. Car enfin, qu'est-ce que cette épithète et qu'est-ce qu'elle exprime ?

A procéder par analogie, on serait conduit à supposer qu'elle indique une patrie, un lieu d'origine. Il semble qu'on traduirait assez exactement *Pamphilus Maurilianus*, par *Pamphile de Maurilia* ; mais cela ne mènerait à rien, car où trouver *Maurilia* ? Et puis quand bien même il y aurait une localité de ce nom sur la carte, il n'y en a pas

dans la pièce, en sorte qu'on n'en serait pas plus avancé. Je m'amuse à présenter ici le problème par ses côtés les plus ardues, mais on va voir qu'il en a d'autres plus abordables.

Nous avons dit que ce n'est pas M. Ebert qui a inventé *Maurilianus*, il l'a pris dans un éditeur allemand d'Ovide, qui lui-même l'avait trouvé dans une glose sur Priscien (1). Or, il suffit de lire cette glose pour s'apercevoir que *Maurilianus* se rapporte là non au *Pamphilus*, mais au manuscrit où cette comédie était conservée. En effet, c'est un usage constant parmi les bibliographes de noter l'origine et en quelque sorte le domicile des ouvrages qu'ils signalent, et cet usage avait plus que jamais sa raison d'être au moyen âge, où les livres étaient plus rares et plus difficiles à trouver. On objectera que la difficulté n'est pas moins grande, puisqu'il n'y a pas de Maurilia. Oui, sans doute. Mais supposez qu'un lecteur du *Pamphilus*, par exemple, celui qui tient ici la plume, ait cru reconnaître à certains indices que la comédie de *l'Amour* appartient à la fin du x<sup>e</sup> siècle, et que, par un heureux hasard, il l'ait lue pour la première fois dans l'édition de Billom, reproduite par Claude Jaumar. Il aura été naturellement enclin à conjecturer que le texte sur lequel s'est faite l'impression primitive, se trouvait dans la

(1) Voir dans la Notice bibliographique, § III, la genèse de *Pamphilus Maurilianus*.

région de Billom, c'est-à-dire en Auvergne, et c'est en Auvergne qu'il aura cherché Maurilia. Il ne l'y aura pas découverte, mais il aura trouvé sous son doigt des villes comme *Mauriacum*, *Mauriac*, *Auriliacum*, Aurillac, et il aura été frappé de la singulière homonymie qu'elles présentent, la dernière surtout, avec Maurilia. Et alors, par un effet du travail latent de sa pensée qu'il serait difficile d'expliquer, une idée lui sera venue, si nette et si décisive qu'elle aura forcé sa conviction : c'est que l'imprimeur ou le copiste de la glose sur Priscien (est-elle imprimée ou manuscrite ?), se sera trompé, et qu'il aura lu *Maurilian*, *Maurilianus*, quand il aurait dû lire *M. Auriliaci*, **MANUSCRIPTUM AURILIACI**, le manuscrit d'Aurillac !

En vertu de cette interprétation qui n'a rien d'exorbitant, que les épigraphistes et les paléographes trouveront toute naturelle, ce serait donc à Aurillac, ou tout au moins dans le rayon de la grande école où se forma Gerbert, où les lettres renaissantes fécondèrent tant d'esprits qui n'auraient jamais produit, que *Pamphilus de amore* aurait été composé. La simple lecture d'un mot nous donnerait à la fois, et la date de notre comédie et sa patrie, et peut-être son auteur ! Ce serait trop. Il y aurait quelque chose de malhonnête à se contenter d'une telle solution : ce ne serait pas dénouer la difficulté, ce serait vouloir l'escamoter. On ne songe à rien de pareil. Re-

marquez que si « M. Auriliaci » nous a pleinement convaincu, c'est que nous l'étions déjà d'ailleurs, à peu de chose près. Nous pouvons même ajouter que les raisons que nous avons déjà par devers nous, avaient conspiré à nous le faire trouver. Nous avons nos preuves que cette manière de lire venait fortifier, et qui en retour communiquait à notre interprétation quelque chose de leur certitude. Le lecteur n'est pas dans la même situation d'esprit : nous le menons à notre but par une voie inverse de celle que nous avons d'abord suivie. En ce moment encore, il peut se croire le jouet d'une apparence, il faut donc lui présenter des objets réels qui se laissent en quelque sorte toucher, et qui lèvent tous ses doutes.

Dans les littératures qui commencent, il n'y a pas de style, parce que l'art, non pas celui qui compose, je dis celui qui exprime, est absent. L'écrivain n'est encore qu'un écolier ; il emploie tout ce qu'il a de mémoire à faire son *devoir*, et pourvu qu'il en vienne à bout, il ne lui importe comment. Il ne se soucie pas d'avoir des expressions à soi. Dans la familiarité où il vit avec ses maîtres, pour peindre les idées qu'il leur emprunte sans le savoir, il se sert de leurs couleurs, en enfant de la maison. Il ne sera pas moins fier de son œuvre, dont le dessin est bien à lui, dont il ne voit que le dessin, pour l'avoir enluminé

avec le secours d'autrui. Son amour-propre se ratrape aux tons qu'il a su choisir : « on verra bien que s'il n'est pas peintre, il est du moins connaisseur » ! Et c'est bien calculer. Ses émules, en effet, j'allais dire ses camarades de classe, lui donnent raison en distinguant, en s'appropriant chez lui les mêmes mots qu'il a recueillis chez les Anciens, si bien que chacun d'eux les répète et les place à son tour ; c'est comme une espèce d'*influenza*. A défaut d'autre caractère, ces mots épidémiques peuvent donc servir à faire reconnaître les écrits d'un même moment et d'un même groupe. La certitude de ce procédé ne saurait être mise en question, ou bien il faudrait nier les conquêtes de la philologie moderne, contester, par exemple, — mais qui l'oserait ? — ces fameuses vaches qui sont des nuages, ou ces nuages bienfaisants qui sont des vaches, avec lesquels on explique couramment de l'autre côté du Rhin les migrations des peuplades préhistoriques. Le seul inconvénient de ce mode de critique, serait qu'on n'eût pas sous la main des écrits d'âge déterminé, propres à servir d'étalons et à imposer leur date aux textes qui auraient avec eux la conformité cherchée.

Mais ici l'on n'a rien de pareil à craindre. Nous sommes à même de rapprocher *Pamphilus de amore* de plusieurs poèmes, dont nous le supposons contemporain, tels sont : 1° le *Waltharius* de

Géraud ; 2° la *Vision de Fulbert* ; 3° l'*Épître au roi Robert*, de l'Évêque Adalbéron ; 4° la *Querelle du lin et de la brebis*, d'Hermann de Vöring.

On va voir que notre comédie leur a pris, ou plutôt qu'ils ont pris d'elle un certain nombre de façons de parler qui ne sont pas de l'usage ordinaire, et qu'on ne retrouverait pas ainsi réunies dans le reste de la littérature latine du moyen âge. Mais ce n'est pas tout, ces cinq ouvrages d'allure et de caractère si divers, ont entre eux une sorte de fond commun d'expressions favorites. On a relevé ces expressions, — il y en a une centaine, — et les vers où elles se rencontrent, de manière à en former une espèce de lexique. Toutefois, on ne les rapportera pas ici par le menu. Non pas qu'on approuve en aucune façon la haute prétention d'un historien de Louis XIII, M. Bazin, qui veut en être cru sur sa parole : il n'est jamais inutile de fournir la preuve qu'on ne s'est pas abusé et qu'on n'a pas cherché à abuser les autres. Mais à quoi bon embarrasser son discours de pièces justificatives qui ont ailleurs une place marquée ? L'important, est de n'être pas suspect. Pourvu qu'on mette à sa portée des moyens de contrôle, le lecteur est rassuré. Il sait bien que si les garanties qu'on lui présente ne pouvaient pas suffire, les *Erynnies*, ressuscitées par M. Leconte de Lisle, prendraient bien vite pour venger sa bonne foi surprise, l'espèce de quelque implacable érudit.

Donc, on s'abstiendra de festonner ici de citations, parce qu'on le fait autre part, les mots *Aptus*, *ars*, *fovere*, *ille*, *ipse*, *nequire*, *nimis* et *nimum*, *ordo*, *ordine*, *pollere*, *proferre*, *promere*, *quire*, *ratio*, *ratione*, *sat* et *satis*, *sapere*, *sollers*, *spondere*, *ulterius*, *vereri*, etc., (1) dont l'auteur du *Pamphilus*, Adalbéron, Géraud, Hermann de Vöringen, usent et abusent comme de concert. Au surplus, dans l'ordre des preuves qu'il s'agit de mettre en ligne, celles-là figurent au dernier rang; c'est comme qui dirait l'arrière-ban, la milice bourgeoise; cela fait nombre et couvre le terrain, mais ce n'est pas cela qui gagne les batailles. Voici venir les véritables forces, ces locutions singulières et frappantes dont j'ai parlé: celles-ci, il faut les passer en revue, au risque d'ennuyer un peu. Pas plus que les autres, elles n'ont été créées par l'auteur du *Pamphilus*; elles proviennent des sources où puisent de préférence les poètes du x<sup>e</sup> siècle, Plaute et Térence, Horace, Ovide, Perse, etc.; mais elles ont reçu — quelques-unes du moins — la façon de l'esprit français: latines en apparence, elles ne seraient pas toutes aisément comprises des Latins. C'est cela précisément qui les rend si remarquables. Ainsi modifiées comment passeraient-elles inaperçues? Et quand on les retrouve *toutes*, employées avec les mêmes accep-

(1) V. le Lexique, à la suite des Preuves.

tions, encadrées dans les mêmes formules, soit dans le *Waltharius*, soit dans l'Épître au *Roi Robert*, soit encore dans la *Vision de Fulbert* et dans la *Querelle du lin et de la brebis*, comment ne pas conclure de là, que Géraud, Adalbéron et Hermann avaient lu et relu la comédie de l'*Amour*, ou, ce qui revient au même, que la comédie de l'*Amour* est antérieure à leur trois poèmes? Voici ces locutions. Nous allons les traduire pour leur rendre leur vraie valeur, et, — pour les faire paraître dans toute leur force, — leur donner un sens suivi. Le lecteur est libre d'imaginer que nous les extrayons une à une d'un manuscrit palimpseste, et que par un effort de génie, — le génie des faiseurs de bouts rimés — nous restituons les passages perdus. Un critique, en pareil cas, fait toujours dire aux textes tout ce qu'il veut, ou il ne sait pas son métier.

J'aime, ô jeune fille, ton *visage magistral*, c'est-à-dire noble — *vultus herilis* — (1) et ta *verte jeunesse* — *viridisque juvena* — (2). J'en supplie votre grâce — *gratia*

(1) *Ardentes oculi, caro candida, vultus herilis* (*Pamphilus*, v. 712).

*Astitit et vultum reticens intendit herilem* (*Waltharius*, v. 227).

*Non minor artificis quam regis proles herilis* (*Carmen Adalberonis*, v. 245).

(2) *En modo dulcis amor, viridisque juvena, locusque* (*Pamph.*, 680).

*Alpharides fretus pedibus viridique juvena* (*Walth.*, 839).

vestra — (3), viens dans *ce coin de jardin* — angulus — (4). Point de crainte, *que votre finesse prenne garde* — provideat solertia vestra — (5) de se tromper elle-même.

Quoi qu'il te regarde comme une *paysanne*, rustica — (6) quoi qu'il ignore ta *noble origine* — nobilis ortus — (7) le *monde* — mundus — (8) respectera ton *honneur* — honor — (9). N'*en* doute pas — indè — (10).

(3) Quid loquar auscultet gratia vestra benigne ( *Pamph.* 292 ).  
In hoc, rogito, clarescat gratia vestra ( *Walth.* 306 ).

(4) Vix erit iste meus sine fructibus angulus unquam ( *Pamph.* 654 ).

*Angulus* hic virides ac vescas gesserat herbas ( *Walth.* 497 ).

(5) Hinc, precor, ut vigilet solertia vestra laborque  
Et ratione sua rem bene provideat ( *Pamph.* 338-339 ).

*Provideat* caveatque, precor, solertia Regis

Ne vestri imperii labatur forte columna. ( *Walth.* 125-126 ).

(6) Huic nisi parueris rustica semper eris ( *Pamph.* 417 ).

*Rusticus* ille, piger, deformis et undique turpis. ( *Carm. Adalb.* 37 ).

Hic sua per geminas dum fundit pallia caudas,

*Rusticus* est nisi sit discolor hic alii ( *Conflictus Ovis et Lini* 187-188 ).

(7) Dicitur et fateor me nobilioribus orta ( *Pamph.* 47 ).

Regibus et ducibus bona laus est nobilis ortus. ( *Carm. Adalb.* 23 ).

(8) Plurima mundus habet sua que vicinia nescit. ( *Pamph.* 121 ).

*Mundus* adhuc puero Dominum metatur... *Carm. Adalb.* 9 ).

Hos usus numquid mundus habere nequit. ( *Conflictus* 327 ).

(9) Salvo semper honore meo ( *Pamph.* 223 ).

Per Veneris mores, virgo cito perdit honores ( *Pamph.* ).

(10) Est nimium locuples, non tamen inde superbit ( *Pamph.* 366 ).

Virtutis propriæ qui fors vilesceret indè ( *Walth.* 1094, 1095 ),

Præsul et ille sacer loquitur Gregorius indè ( *Carm. Adalb.* 221 ).

*Voilà que* — en — (11) *les ducs et les rois* — *duces et reges* — (12), *voilà que* — en — *l'ordre des Puissants* — *ordo potentum* — (13) *sont pris* par tes charmes — *deprenduntur* — (14). Les *éleveurs de bœufs eux-mêmes*, — *Bubulci* — (15) si fiers de leurs richesses *sont prêts* — *presto sunt* — (16) à *aller à pied* — *ire pedes*, *pedites* — (17) jusqu'aux extrémités de l'*Europe, troisième partie du monde* — *Europa tertia pars orbis* — (18), pour *acheter* un de tes regards — *mercari* — (19).

- (11) *En mala nostra vides, en nostra pericula nosti (Pamph. 61) et quatre autres exemples. V. 654, 670, 680, 708.*  
*En hodie imperii... cecidisse columna*  
*Noscitur, en robor procul ivit. (Walth. 376) et huit autres exemples, v. 850, 870, 947, 1151, 1233, 1279, 1287, 1433.*  
*En dixi verum... (Carm. Adalb. 335).*
- (12) *Quam timet alta Ducum servitque potentia Regum (Pamph. 27).*  
*Regibus et Ducibus bona laus est nobilis ortus. (Carm. Adalb. 23).*
- (13) *Plebs timet ingenio superari parva Potentum (Pamph. 54).*  
*ordo Potentum (Carm. Adalb. 371).*
- (14) *Et piscis liquidis deprenditur arte sub undis (Pamph. 85).*  
*Dicunt que ratio, quis in his deprenditur ordo (Conflictus 696).*
- (15) *Dummodo sit dives cujusdam nata bubulci (Pamph. 53).*  
*Non sunt carnifices, caupones, necne bubulci (Carm. Adalb. 249),*
- (16) *En quæcumque velis patiens ad verbera præsto (Pamph. 708).*  
*Ejus amore pati toto sum pectore præsto (Walth. 259).*
- (17) *Et modo fertur eques qui solet ire pedes (Pamph. 92).*  
*Desiliens parat ire pedes (Walth. 787).*
- (18) *Tertia pars orbis, fratres, Europa vocatur (Walth. 1).*  
*Pars Europa minus non jactat tertia mundi (Carm. Adalb. 163),*
- (19) *Convenit externos mercari sepe labores (Pamph. 120).*  
*Ecce viam mercor (Walth. 662).*

L'âme humaine — mens humana — (20) n'aspire devant toi qu'à l'état conjugal — sors jugalis — (21). Souffre que chacun t'adresse ses raisons. — propriam rationem — (22-23) Que chacun sache — sapiat — (24) que tu lui permets — sibi — (25) de te déclarer son vouloir — velle suum — (26). Et toi, louche Sicambre — lusce Sicamber — (27), qui portes une cotte à triples mailles — trilicem — (28) toi aussi, prêtre louche, — lusce sacerdos — veille à cette porte sans bouger.

- (20) Sic mens humana capta videt laqueos ( Pamph. 769 ).  
Mens humana Deo semper vicina videtur ( Carm. Adalb. 201 ).  
Absque jugali
- (21) Me vinclo permittite meam ducere vitam ( Walth. 159, 160 ).  
Et jugiter maneat divisus sorte jugali ( Carm. Adalb. 72 ).
- (22) Qui Marcum proprio vinceret alloquio ( Pamph. 729 ).  
Illic Waltharius propria virtute coruscus ( Walth. 525 ).
- (23) Non tamen incipies hac ratione loqui ( Pamph. 441 ).  
Dumque tuum nomen rationis nominat ordo ( Pamph. 516 ).  
Idcircoque meam perpendite nunc rationem ( Walth. 130 ).  
Guntharius princeps est hac ratione superbus :  
Congaudete, etc. ( Walth. 469, 470 ).
- (24) Usus et ars docuit quod sapit omnis homo ( Pamph. 213 ).  
Alphabetum sapiat digito tantum numerare ( Carm. Adalb. 49 ).
- (25) Et sibi consilium notificabo meum ( Pamph. 289 ).  
Uxorem suadens sibi ducere ( Walth. 143 ).
- (26) Huic ideo metuo dicere velle meum ( Pamph. 48 ).  
An faciat vel non nesciat velle tuum ( Pamph. 130 ).  
Verum velle meum solis his estuo rebus ( Walth. 257 ).
- (27) Cur tam prosilias admiror, lusce Sicamber ( Walth. 1435 ).  
Persius indignans promit tum : Lusce sacerdos ( Carm. Adalb. 183 ).
- (28) In primis galeam Regis tunicamque trilicem ( Walth. 263 ).  
Insuper apponas tibi loricamque trilicem ( Carm. Adalb. 137 ).

*Ou* — aut — (29) tâchez de *ressembler* à des statues —  
similare — (30) *ou* — aut — craignez la colère de.....

Si l'on examine les vers qui correspondent à chacun des *mots donnés*, on sera nécessairement frappé des concordances qu'ils présentent. Ce sont, comme on dirait en musique, les mêmes motifs sous des formes un peu différentes. Non-seulement nos poètes emploient les mêmes groupes de sons, ils ont encore les mêmes idées. Donnez cette petite table thématique, car ce n'est pas autre chose, à un philologue, même médiocrement hardi. Il vous en déduira avec aisance l'idée d'un peuple et d'une époque. Il vous dira la langue de ce peuple, (Sapere, inde, mundus) son état politique, (Duces, Reges, potentes) son état social (nobilis ortus, bubulcus, rusticus) ses préjugés de caste, (herilis, rusticus encore) son tour d'esprit dominant (rationem, aut — aut) son cérémonial (gratia vestra, etc.) ses auteurs favoris, ses prédilections littéraires (herilis, angulus, juvena, velle

- (29) *Aut tu tolle tuas nostro de corde sagittas,*  
*Aut tu seva tuis vulnera pasce modis* ( *Pamph.* 65, 66 ).  
*Aut victus taceat, aut modo victor eat* ( *Pamph.* 617 ).  
*Aut modo sim liber, aut ratione reus* ( *Pamph.* 711 ).  
*Aut quesita dabis, aut vitam sanguine fundes* ( *Walth.* 667 ).  
*Aut Regis cineres, aut nostras flabo Camænas* ( *C. Adal.* 181 ).
- (30) *Cui nos similare nequimus* ( *Walth.* 58 ).  
*Fabula non similat verum* ( *Carm. Adalb.* 354 ).  
*Est aliquid porro cur se similaverit agno* ( *Conflictus* 636 ).

meum) et jusqu'à ses livres d'étude (similare; Europa, tertia pars orbis). Proposez-lui alors l'hypothèse qui fait de Maurilianus, « M. Auriliaci », il la trouvera très-légitime. Que dis-je, il ne voudra pas que ce soit une hypothèse. Et il en donnera cette raison d'autant plus plausible, qu'elle va au-devant d'une objection qu'on pourrait faire, c'est que les caractères ci-dessus remarqués conviendraient aussi bien à la France de Louis-le-Gros, qu'à celle de Hugues-Capet, s'ils étaient fournis par le seul *Pamphilus* qui n'a pas de date, mais que comme ils se tirent concurremment de l'épître au roi Robert et du *Waltharius*, il n'y a pas de doute qu'ils appartiennent à l'époque où le monastère d'Aurillac florissait et se glorifiait de Gerbert.

Le seul vice de cet argument, c'est qu'il suppose comme certaines et comme sues deux choses dont le lecteur peut douter, qu'il ignore peut-être, et qu'en tout cas il n'est pas tenu de savoir, l'âge du *Waltharius* et sa nationalité. Car pour l'épître au roi Robert, elle est hors de question. Son titre même annonce sa date : on sait d'ailleurs que l'évêque Adalbéron, qui en est l'auteur, occupa le siège de Laon de 984 à 1030. Bien plus, un élève de l'école des Chartres a démontré dans une thèse, en 1852, que cette espèce de satire allégorique a été composée vers l'an 1017.

Pour le *Waltharius*, on est bien loin d'avoir de

telles précisions. Jacques Grimm, qui en a donné le premier une édition critique, l'attribue à un certain Gérard, moine de Saint-Gall, qui l'aurait dédié à un Erkembald, évêque de Strasbourg, de 965 à 991. Il le regarde d'ailleurs comme une traduction ou une imitation d'un original teutonique : 1° parce que les deux héros du poème, Walthaire et Haganon, sont nommés dans les Nibelungen ; 2° parce qu'un certain Ekkehard dit avoir corrigé et purgé de quantité de germanismes une vie de Waltharius à la main forte, écrite en latin par un autre Ekkehard ; 3° parce que..... c'est tout. — M. Edélestand Duménil, germanisant convaincu, renchérit encore sur cette opinion, *quoiqu'il en démontre l'impossibilité*, dans son *Recueil de poésies latines, antérieures au XII<sup>e</sup> siècle*. Quant au nouvel éditeur de l'Histoire littéraire de la France, M. Paulin Paris, il serait trop malheureux de contredire Jacques Grimm ; il aime mieux persiffler M. Fauriel, qui croyait avoir de bonnes raisons (1) de faire honneur de la conception du Waltharius à un poète Provençal. — Il semble qu'il faille une grande audace pour résister à de pareilles autorités : on va voir qu'il suffit d'un peu de probité et de bon sens. D'abord, il n'y a pas deux versions du Waltharius, on n'en connaît qu'une. Elle est en latin, elle est

(1) Je ne connais pas ces raisons, n'ayant pu me procurer à Toulouse l'*Histoire de la poésie provençale*.

signée, à deux reprises, non pas Gérard ni Gérhald, mais Géraud, nom aussi national en Auvergne et en Limousin qu'Hermann et Fritz peuvent l'être en Allemagne. Elle est dédiée à un prélat d'illustre naissance, Archambaud. Les Bénédictins ont cru qu'il s'agissait d'Archambaud, archevêque de Tours, qui « florissait, disent-ils, vers 986; » ajoutons : qui fut excommunié en 998, pour avoir consacré le mariage du roi Robert et de Berthe (1). — Rien n'est venu prouver, M. Grimm n'a pas même essayé de démontrer que les Bénédictins se soient trompés. Ce Géraud n'était pas moine, car il appelle son prélat, qui était évidemment son protecteur, cher frère (carus adelphus). Il dit de même « mes frères » aux auditeurs inconnus qui sont censés l'écouter. Nous inférons de là qu'il appartenait au clergé de Tours, constitué en Chapitre ou Collège régulier, et probablement en ACADEMIE, sous la présidence de l'archevêque (2). Les choses étaient

(1) *Historiens de France*, tome x, page 535 : *Erchembaldum Turonensem Archiepiscopum, talis conjugii consecratorem, cum omnibus Episcopis qui consentientes interfuerunt his incestis nuptiis Regis et Bertæ consanguineæ suæ, a sacrosancta communiione suspendimus, donec ad hanc Sedem Apostolicam veniant satisfacere*

(2) Pour préciser ma pensée, je crois que le *Waltharius* a été composé pour être lu dans une Académie que présidait l'archevêque de Tours : c'est ce que nous appelons aujourd'hui une lecture académique.

organisées de la même façon à Laon ; c'est ce que prouve le début de l'épître d'Adalbéron :

Regi Roberto sic præsul Adalbèro scribo  
Præsulis in senio : *Fratrum* Laudunicus ordo ,  
Flos juvenum fructusque senum te mente salutat.

Géraud ne cache pas qu'il a pris beaucoup de peine à composer son ouvrage : il ne dit pas qu'il l'ait traduit de l'allemand. Je le crois bien ! Le *Waltharius* est un poème patriotique, hostile à la dynastie franque, aux rois fainéants et surtout anti-allemand. Cela est évident ; si M. Jacques Grimm ne l'a pas vu, on est un grand critique à bon marché en Allemagne ; mais il l'a vu, au moins dans un passage où ce caractère crève en quelque sorte les yeux, et, — c'est pour cela que je parlais tout-à-l'heure de probité, — il a tenté de faire violence au texte pour l'accommoder à sa fantaisie.

Les deux héros du poème, Haganon et Walthaire (1) ont été donnés en otages à Attila par les rois de Bourgogne et d'Aquitaine, ses tributaires. Le conquérant les a emmenés avec lui en Pannonie, les a élevés dans son palais, en a fait ses compagnons d'armes et s'est pris d'affection pour eux, pour Waltharius surtout, qui se dis-

(1) Il m'eût été facile de rejeter cette analyse dans une note, mais on verra tout à l'heure que bien loin d'être un hors-d'œuvre, elle est un des arguments les plus solides de ma discussion.

tingue entre tous par sa valeur. Au bout de plusieurs années, Haganon s'échappe, traverse la Germanie et s'arrête à Worms, chez le roi des Francs, Gunther. Walthaire projette de le suivre. Dans ce dessein, il invite le roi des Huns et les grands de sa cour à un banquet, où il prend soin qu'on leur verse copieusement à boire. Puis, pendant que ses convives roulent sous la table, il charge deux chevaux des trésors d'Attila et s'enfuit à bride abattue. Vivant de chasse et de pêche, il arrive à son tour aux environs de Worms, dans la forêt des Vosges. Le roi Gunther apprend par hasard qui il est, d'où il vient, et se met en tête de le dépouiller de ses richesses. Haganon essaie en vain de l'en détourner. Le roi décide que onze de ses meilleurs guerriers, parmi lesquels Haganon lui-même, viendront sans retard, avec lui, douzième, à la poursuite de Walthaire. Celui-ci, avec qui l'on parlemente d'abord, trouve cette agression souverainement injuste; il offre pourtant de payer un droit de passage; mais on n'accepte pas ses concessions. Il prend alors le parti de se défendre et se poste de façon à n'avoir jamais en tête qu'un seul adversaire. Chacun des guerriers francs s'apprête à l'attaquer, sauf Haganon qui se récuse, par couardise héréditaire, selon le roi Gunther, en réalité, par amitié pour son ancien compagnon de captivité.

Walthaire tue successivement neuf de ses agres-

seurs; le huitième est un Saxon, qui l'interpelle en *celtique* et le traite de *Faune*. (Oh, la race! voyez! déjà polyglotte, et — soyons courtois — trop savante!) Cette pédanterie fait rire Walthaire. — Ah! ah! celui-là! Va, ton celtique ne te déguise pas! Toi, de cette nation, la première du monde, pour plaisanter avec grâce! Approche un peu, que je t'envoie conter à tes Saxons que tu as vu le fantôme d'un Faune dans la forêt des Vosges! Et il le tue (1). C'est ce passage que M. Grimm a d'abord torturé, en attribuant au Saxon les paroles de l'Aquitain. Cela était très-spirituel et pouvait faire penser à la chanson :

En vous voyant sous l'habit militaire,  
J'ai deviné que vous étiez soldat!

Mais on voit d'ici le gâchis! M. Jacques Grimm a fini par s'y trouver mal à l'aise et n'a plus persisté à nier l'évidence, mais il n'a pas démordu pour cela de son opinion. Il avoue que c'est Walthaire qui parle, seulement il se hâte de déclarer que le passage, ainsi lu, est incompréhensible, ou, comme il dit, plein de difficultés.

(1) On conçoit que M. Jacques Grimm ait eu peur de perdre un Faune qui devait être allemand puisqu'il se trouvait dans une forêt allemande. On s'explique donc très bien qu'il l'ait placé dans sa *Mythologie allemande*, (*Deutsche Mythologie* p. 275), un ouvrage dont aucun germanisant n'a encore enrichi la littérature française. Quel dommage! (Voir *Ed. Duméril: Poésies latines antér. au XII<sup>e</sup> s.* p. 349. Note 3.)

— Quand il ne se voit plus que deux compagnons, Gunther a peur ; il se retourne piteusement vers Haganon et le supplie de prendre part à la lutte. — Non, là, vrai ! sire, je ne peux pas ; vous savez, c'est dans le sang ! mon père tombait en faiblesse à la vue d'une épée ! Après s'être ainsi vengé du reproche de couardise héréditaire, — pour l'honneur de la Royauté que ce pauvre ro met en péril, et qu'il faut bien sauver, — Haganon fait le sacrifice de son amitié et se résigne à combattre contre Walthaire. Il le tire d'abord par une feinte de son retranchement, et alors commence une lutte de trois contre un, où le dixième Franc périt, et où le roi Gunther, qui s'y montre débile et ridicule, finit par avoir la cuisse coupée d'un coup de sabre. En essayant de le défendre, Haganon abat le poignet de l'héroïque Aquitain, mais il est frappé à son tour à l'œil gauche, qui jaillit hors de l'orbite. — Une jeune fille, une jeune princesse, fiancée de Walthaire, et qui l'a suivi depuis la Pannonie, où elle était comme lui en otage, vient au secours des trois blessés. Elle offre d'abord à boire à son héros, mais lui, bien que mourant de soif, l'invite courtoisement à présenter sa coupe à Haganon, ami déloyal, mais guerrier plein de vaillance ; son tour viendra après ; quant au roi Gunther, il boira le dernier, c'est tout ce qu'il mérite. — Enfin, pendant qu'on *charge* le roi Franc sur un cheval pour le ramener à Worms,

l'Aquitain et le Bourguignon, étendus sur le gazon, passent le temps à se moquer de leurs blessures et à se brocarder à qui mieux mieux. — Avec la main qui te reste, dit Haganon, je te conseille de faire la chasse aux cerfs..... — Pourquoi? demande l'autre.

— Pour te tailler dans leur peau des gants que tu rempliras de filasse : je te les garantis *inusables* (sine fine wantis). — Et toi, réplique l'Aquitain, si tu as à passer devant les Dames ou quelqu'illustre compagnie, n'oublie pas de marcher de travers. — Ils rentrent chacun dans son pays. Walthaire épouse sa fiancée qu'il a toujours respectée, devient roi et vit de longues années, honoré, puissant et invincible.

Qui donc oserait prétendre, après avoir lu cette analyse (qui défie tout contrôle), que le Waltharius est une œuvre tudesque? — Que Géraud ait connu les Nibelungen, qu'il y ait pris son point de départ, les noms de ses héros, leur séjour à la cour d'Attila, leur fuite; qu'il y ait fait, pour la première partie de son poème, ample provision de couleur locale, à la bonne heure! Il n'y a pas à le contester. Mais ce sont là, dans le poème, des détails presque accessoires. Tout le reste est imaginé, tout le reste a un rapport étonnant à ce qui se passait en France à la fin du x<sup>e</sup> siècle, tout le reste glorifie les Celtes aux dépens des Germains, et l'on sait que les deux races s'aimaient alors à peu près autant qu'elles le font aujourd'hui.

Ainsi donc, Géraud était Français certainement, et, si l'on en juge par son nom et par la nationalité de son héros, probablement Aquitain. Ami et protégé d'Archambaud, archevêque de Tours, qui pourrait bien avoir appartenu lui-même à quelque grande famille aquitaine, — notez que l'ancienne ville de Bourbon qui fit partie de la première Aquitaine, s'appelait en latin Borbo Erchembaldi. — Géraud a été le contemporain de l'auteur du Pamphilus, dont le faux surnom Maurilianus semble attester la même origine provinciale. Comme l'un des deux a levé sur l'autre le curieux tribut d'expressions que nous avons signalé, on est induit à supposer qu'ils firent partie du même groupe littéraire, et qu'ils purent étudier sous les mêmes maîtres au monastère d'Aurillac.

Quoique l'histoire littéraire les ait oubliés ou à peu près, il est permis de penser qu'ils furent comptés parmi les meilleurs poètes de leur temps, puisqu'on trouve des réminiscences de leurs ouvrages dans les écrits postérieurs d'Adalbéron et d'Hermann de Vöringen et dans la *Vision* de Fulbert. Leurs poèmes ont eu cette destinée commune qu'ils ont disparu pendant des siècles. Pour le Waltharius, on n'en est pas surpris. L'avènement de la troisième dynastie, la fin des guerres avec l'Allemagne tendaient à éteindre les passions qui l'animent et qui le rendent intéressant. D'un autre côté, l'attention universelle qu'excitèrent

bientôt les romans en langue vulgaire devaient le faire dédaigner. Il est moins facile d'expliquer le délaissement de la comédie de l'Amour, très-supérieure comme portée, au moins égale en intérêt, si ce n'est en force comique, à la Farce de Pathelin. Pourquoi ne l'a-t-on pas traduite ou imitée avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle? Je n'y vois, pour moi, qu'une raison. Ce vif crayon des caractères et des mœurs de la jeunesse, cette moralité notable, comme dit Hiéremias, est si hardie et si libre, qu'elle a pu passer pour immorale. A peine rendue publique, des scrupules religieux l'auront fait retirer de la circulation. Les moines d'Aurillac, tout en la conservant avec soin comme un monument remarquable de l'enseignement de leur école, l'auront néanmoins tenue cachée, de même qu'on cachait à Naples dans le Musée secret des œuvres d'art trop curieuses ou trop belles pour qu'on voulut les détruire, trop érotiques pour qu'on put les exposer à tous les regards. Pourtant, le Pamphilus n'a jamais été tout à fait inconnu. Jean Balbi (1), un grammairien,

(1) Dominicain génois nommé aussi de Janua ou Januensis, composa dans le xiii<sup>e</sup> siècle des commentaires et quelques autres ouvrages. Son *Catholicon seu Summa grammaticalis* fut imprimé à Mayence, en 1460, par Fust et Scheffer. Cette espèce d'encyclopédie classique, contenant une grammaire, une rhétorique et un dictionnaire compilés çà et là, est un des premiers livres sur lesquels on ait fait les essais de l'art de l'imprimerie. Elle est très chère et très rare (*Nouveau dictionnaire historique*. Caen, 1783).

célèbre au moyen-âge, qui vivait, suivant Melchior Goldast, vers 1210, plus ou moins, fait remarquer dans son *Catholicon* que l'avant-dernière syllabe de Pamphilus est brève, et il cite ce vers, qui est le 681<sup>e</sup> de notre comédie :

*Pamphile, tolle manus jamque redibit anus.*

Un autre grammairien du moyen âge, que Goldast nous fait également connaître, Guermont, commentateur de Priscien, signale le mot *sociabus* qui se trouve, dit-il, dans *Maurilianus*. On lit, en effet, au vers 395 :

« Pulchrior hic sociis, sociabus pulchrior ipsa. » (1)

Mais c'étaient là, comme Hiéremias, des érudits, des religieux, ennemis par nature autant que par état, de la littérature amusante. Les hommes capables d'apprécier et de répandre le *Pamphilus* n'avaient pas accès dans les bibliothèques des monastères, et ne furent admis que très-tard à en remuer les manuscrits.

(1) Voir aux Preuves la 2<sup>me</sup> lettre de M. Louis Sieber.

### III.

L'auteur du *Pamphilus*, a certainement voulu imiter les anciens; mais son génie s'est trouvé si original, sa conception si nouvelle qu'il n'y a pas réussi.

Ainsi, il a placé ses acteurs en plein paganisme, et si l'on ne regarde qu'aux dehors, il a assez exactement observé les convenances classiques. Mais c'est tout ce qu'il a pu faire. Pour le reste, il est tout moderne, et trahit à chaque instant les habitudes de l'esprit chrétien. Tant d'autres après lui, et de plus grands que lui, ont subi comme lui en pareille occasion l'influence des mœurs et des idées au milieu desquelles ils vivaient, qu'on n'est pas trop surpris de cette dissonance. Ce qui étonne, c'est qu'un poète du x<sup>e</sup> siècle ait su rendre, avec tant de bonheur et de vérité, des mœurs et des personnages, dont Plaute ni Térence ne donnent aucune idée, ne présentent aucun modèle. Le caractère de Pamphile, surtout celui de Galatée, tous deux si vivants, sont des créations, au sens absolu du mot, les premiers exemplaires de deux types que la civilisation païenne n'a pas connus

ou qu'elle s'est interdit de représenter. Dans les comiques latins, l'amour, tel qu'il se manifeste chez les jeunes gens, est une passion purement sensuelle. Il n'a pour objet que des courtisanes ou des filles déçues. S'il s'adresse plus haut, il est pire encore. Ce n'est plus seulement un asservissement aux fantaisies, aux caprices ruineux d'une maîtresse, c'est une fureur qui s'assouvit par le viol, le soir, au coin des rues. Le régime social qui confine les femmes dans l'intérieur de la maison, ne laisse pas de lieu à la séduction. Rien ne développe dans la jeune fille soustraite à toutes les tentations et privée de volonté, le sentiment de l'honneur. Elle n'a pas à compter n'étant pas libre, avec la malveillance publique, qui est, dans nos mœurs, la gardienne jalouse de sa vertu et l'auxiliaire inconscient de la sollicitude du père de famille.

Comme il n'y a pas de séducteurs, il n'y a pas davantage de jeunes filles rêveuses, ni d'amoureux platoniques. La jeunesse demeure étrangère à tout un ordre de sentiments délicats et raffinés : elle sait trop que l'amour ne l'acheminerait pas au mariage.

La conscience de la puissance paternelle, qui seule préside aux unions légales, dérouté la nature dans les jeunes cœurs et les dérobe aux exaltations, aux troubles sacrés de la seizième année.

Voilà pourquoi la littérature antique est si pau-

vre en romans. Dans les comédies mêmes, l'amour n'est que l'accessoire : le vrai sujet, le fonds du drame, c'est l'autorité paternelle; le protagoniste, c'est non pas comme chez nous, le jeune premier, mais le barbon. Térence est le poète des pères; *Calp.* c'est à eux qu'il doit ses inspirations les plus hautes, ses accents les plus émus.

Dès que les cadres de la société païenne ont été brisés, l'homme ayant cessé d'être un animal politique, la nature a repris ses droits, et les mœurs sont devenues de très-bonne heure, à très-peu de chose près, ce que nous les voyons. Il ne faudrait pas croire que les institutions féodales y aient beaucoup nui : l'histoire officielle a trop exagéré leur influence; si elles avaient été exactement telles qu'on les représente, elles auraient tout paralysé. Au contraire, elles n'ont fait que contenir un moment l'exubérance de vie et d'activité qui est propre aux peuples modernes. Elles n'ont guère tardé à subir l'ascendant de ces lois invisibles mais constantes, que l'économie politique a révélées. Point de noblesse sans fortune, point de fortune sans labeur. Le gentilhomme qui ne fait rien que la guerre et qui mange à cet exercice, comme dit la Fontaine, son fonds avec son revenu, apprête la déchéance de sa race. Il ne peut longtemps prévaloir sur le paysan, l'homme de métier, le marchand qui sans cesse travaillent et thésaurisent, sur le bourgeois qui

fait valoir en grand l'épargne accumulée de ses ancêtres. Ceux qui dans les archives publiques sont à même d'étudier aux sources l'histoire intime des familles des trois derniers siècles, savent tout ce qu'il faut de roture pour faire un noble, et combien les nobles, condamnés à vivre noblement, c'est-à-dire à dépenser sans rien gagner, durent peu. Rien n'est menteur comme les généalogies. En fait, la noblesse n'est qu'un masque de théâtre qui appartient aux plus forts, c'est-à-dire, aux plus riches, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. Il en a toujours été ainsi, et le moyen âge qui connaissait bien cette loi l'a résumée dans une tradition que Dante a recueillie et qui en est le parfait symbole. Hugues Capet, disait-on à Paris, est le fils d'un boucher, parce que les bouchers étaient alors les plus riches de tous les bourgeois. On sait que dans un Mémoire célèbre présenté au Régent, en 1716, le Parlement de Paris attribuait la même origine, mais sans figure cette fois, aux ducs de la Rochefoucauld.

Ainsi, quels qu'aient été les efforts des classes supérieures pour se constituer en castes, elles n'y sont jamais parvenues. La loi de vie les a sans cesse forcées à se mêler avec les autres pour se renouveler, en d'autres termes, pour se maintenir. Les choses se passaient déjà ainsi au x<sup>e</sup> siècle, puisque notre Pamphile, un jeune homme bien né pourtant, hésite trois ans durant

à déclarer sa passion, pourquoi? — Parce que celle qu'il aime est plus noble que lui; parce qu'elle est riche, et qu'il vit, lui, de son travail; parce que l'argent qu'elle a lui donne le droit d'être ambitieuse, parce qu'ainsi va le monde, que la fille même d'un marchand de bœufs, qui a des écus, a le choix, oui, le choix entre mille prétendants. Les Pamphiles de notre temps parleraient-ils autrement? Ainsi, l'on savait déjà sous Hugues Capet, qu'il n'y a de noblesse durable que pour ceux qui connaissent et qui pratiquent l'art de se mésallier utilement. Il y avait déjà des chasseurs de dots. L'on se faisait déjà une étude de prendre au piège les héritières vaniteuses ou mal gardées. Cette espèce de pipée dont la tradition ne s'est jamais perdue chez nous, est inconnue dans les pays où les filles ne sont jamais dotées. Nous admirons beaucoup en France qu'aux Etats-Unis les jeunes personnes aillent et viennent, seules, librement... et sans accident. Nous sommes tentés souvent de nous écrier : Quel peuple que celui qui respecte ainsi l'innocence! et nous nous en voulons beaucoup de n'être pas ce peuple-là. Mon Dieu! Il y a peut être dans cette discrétion qu'on a là-bas infiniment plus de peur que de vertu. Songeons un peu que ces aimables enfants sans dot ressemblent trait pour trait au lion de la première Epître de saint Pierre. Elles cherchent une proie parmi les hommes, avec cet avantage

effrayant, que la loi de leur pays oblige les imprudents qui fixent trop leur attention à se laisser dévorer. L'opinion ne s'inquiète pas d'elles, ou du moins ne leur est pas sévère; elles peuvent faire à peu près tout ce qu'elles veulent, sans souci du qu'en dira-t-on. Cette liberté d'allures n'est pas possible chez nous, race dégénérée, où le père de famille a l'impudeur d'appauvrir sa vieillesse pour faire de sa fille un appât aux soupirants. Il faut bien qu'il écarte d'elle les convoitises téméraires et qu'il s'oblige lui-même à une inquiète surveillance, juste expiation de son indigne désintéressement ! En sorte qu'avec le droit incontesté de disposer d'elle-même, la jeune fille, chez nous, est impliquée, qu'elle le sache ou non, en tout cas, bon gré malgré, dans un réseau de circonstances qui doivent déterminer son choix d'un mari. Les parents ont même trouvé un moyen de faire d'elle sa propre geôlière. Ils l'ont instruite dès l'enfance à se façonner sur un être de convention, modèle idéal de pureté et de modestie qui est dans l'esprit de tout le monde, et auquel tout le monde peut toujours la comparer. Ils ne lui laissent pas ignorer que la réprobation universelle l'attend si elle n'attrape pas la ressemblance, ou si, l'ayant saisie une fois, elle ne sait pas la conserver.

Quand ces mœurs se sont-elles établies chez nous ? Il serait difficile de le dire, mais il est cer-

tain qu'elles existaient déjà du temps de l'auteur de notre comédie, puisqu'il a voulu montrer comment l'amour, mais l'amour bien chapitré, peut les éluder.

Son *Pamphilus*, tel qu'il apparaît d'abord est un de ces amoureux sauvages qui se plaisent à demeurer inconnus, qui se cacheraient d'eux-mêmes s'ils le pouvaient, qui seraient bien fâchés que l'idole qu'ils adorent incognito s'humiliât jusqu'à eux, quoiqu'ils le désirent, — timides et gauches à désespérer, habiles seulement à donner le change s'ils sont découverts et à se faire prendre pour le contraire de ce qu'ils sont. Rappelez-vous le *Legs* du trop négligé Marivaux! Bien en prend au marquis que la comtesse ne soit pas un cœur novice, et qu'avec le dilettantisme et la science de la maturité elle s'obstine à faire flamber haut et clair cette ardente passion qui ne sait que fumer en sa présence. Galatée n'est pas cette comtesse, on ne risquerait rien à parier qu'elle sait que Pamphile l'aime et qu'elle est toute prête à l'aimer : quelle jeune fille s'est jamais méprise à certains regards! mais elle n'en fait pas semblant, et rien ne la fera sortir de sa réserve. Aussi le pauvre Pamphile, que le respect tue et qui se sent mourir, ne compte plus pour vivre que sur un miracle. Vénus, à laquelle il s'adresse naturellement, ne l'entend pas ainsi. Elle s'en tient aux conseils : elle veut qu'il se tire

d'affaire par lui-même et qu'il commence par s'aider s'il veut être aidé du ciel. Pamphile en prend son parti, mais c'est tout ce qu'il retient de la leçon de la Déesse, qui se croit encore au temps d'Ovide, et n'a évidemment aucun souci de l'ordre moral. Il veut bien oser, mais l'honnête garçon qu'il est, il connaît trop bien la puissance de la calomnie pour aller risquer de compromettre, comme on l'y engage, la réputation de sa chère Galatée. Pourtant, comme il ne peut rester sans rapports avec elle, il se décide à prendre une confidente. Quelle confidente, grand Dieu ! La Vieille, elle n'a pas d'autre nom, est peinte de main de maître. Je ne vois rien au théâtre qui lui ressemble, et dans la poésie métrique, on ne peut songer à lui préférer la Dipsas d'Ovide ni même l'admirable Macette de Régnier. C'est l'Art d'aimer en casaquin et en jupon. Elle accepte à prix débattu l'entreprise d'unir ces deux enfants que sépare, dans le monde, l'inégalité de leurs conditions et de leurs fortunes, et dans l'ordre naturel l'obstacle qu'oppose à l'un et à l'autre le sentiment du devoir et de l'honneur. Elle se charge de tous les mensonges que Vénus s'est bornée à conseiller. Elle pratique contre Galatée tous les stratagèmes auxquels la probité de Pamphile n'aurait pas su se prêter. Mais si elle réussit à embraser le cœur de la jeune fille, elle ne parvient ni à ébranler sa vertu, ni à faire dévier sa raison.

Galatée qui s'en méfie, finit toujours par la renvoyer à son père et à sa mère.

Pamphile, dont la passion est devenue agressive, se montre moins intraitable. Il suffit que la Vieille lui fasse croire qu'on se prépare à marier la maîtresse de son cœur pour qu'il perde tout scrupule. Galatée mariée serait perdue pour lui, car l'adultère est un crime inexpiable auquel ni elle ni lui ne sauraient consentir. Au contraire, s'il la fait sienne de par son amour, tous deux pourront chercher, tous deux trouveront dans le mariage un refuge assuré, elle, contre l'infamie, lui, contre le remords. Il consent donc à ce que la Vieille arrange tout pour un guet-à-pens. Galatée succombe, mais avec une vertu si haute, un ressentiment si vrai, un désespoir si profond, une telle horreur d'elle-même (elle se voit déjà comme Caïn errante et proscrire dans tout l'univers), que Pamphile, qui a d'abord voulu l'égayer, demeure bientôt confondu et plaide piteusement devant elle la cause de son repentir.

Elle ne lui répond rien, et persiste farouche dans son silence jusqu'au moment où la Vieille arrive, comme un pêcheur qui vient relever ses filets. Alors elle éclate en paroles amères. Elle l'interpelle comme l'auteur de son infortune; son âme innocente, qui n'a pas cherché la science du bien et du mal, vient d'apercevoir les pièges dont on l'a circonvenue. Dans sa candeur, elle

se venge ou croit se venger, la pauvrete ! en jetant à la face de cette misérable femme les preuves de sa malice et de son ignominie. Mais la Vieille n'en est pas troublée ; elle nie tout, joue l'ignorance, proteste de son honneur, entreprend son apologie, et cependant, car elle n'a pas grande confiance dans l'audace de Pamphile, cherche à savoir ce qui s'est passé entre les deux amoureux. Enfin, quand Galatée, poussée à bout par tant d'impudence et qui veut la convaincre d'infamie, s'emporte jusqu'à lancer à Pamphile une apostrophe qui est un aveu, la Vieille change de ton. Elle défend qu'on pleure davantage. Ce qui est fait est fait, les regrets n'y changeront rien. Mieux vaut travailler à consommer par un mariage l'œuvre inachevée de l'amour. Elle finit par demander son salaire et par prier les deux amoureux de ne pas oublier que c'est à elle qu'ils devront leur bonheur !

Je me suis efforcé de présenter par ses aspects moraux, si l'on peut ainsi parler, la comédie du monastère d'Aurillac, afin d'en bien fixer le vrai caractère. Car il faut tout dire, dans ce crayon si juste et si fin, au demeurant si sévère, la morale n'est pas ce qu'on aperçoit tout d'abord. Beaucoup de lecteurs, le premier éditeur lui-même, n'y ont vu que les conseils de Vénus, les inventions de la Vieille et la scène du guet-à-pens, dont la hardiesse atteint tout ce qu'on peut imaginer. Ils

l'on considérée comme une œuvre purement érotique, ils l'auraient volontiers intitulée l'*École des Amoureux*. C'est l'idée que s'était faite de notre comédie le mauvais rimeur qui la traduisit en 1494. C'est comme telle qu'elle fut présentée au jeune Charles VIII par les témoins trop prévenants des premières fougues de ses sens. Et c'est peut-être à cette même méprise, plutôt qu'à ses qualités littéraires qu'elle a dû d'être imprimée quatorze fois en moins de vingt ans. Jano Damiani, qui la mit en italien, la regardait comme une pure farce, et c'est sous le nom de farce qu'il la fit représenter aux Jeux Publics de Sienne, en 1518. Le moyen âge l'avait mieux jugée. On a vu qu'Hérémias l'avait classée parmi les moralités notables. Jean Prot, le bon commentateur, examinant dans quel ordre de connaissances il faut la ranger, décide doctement dans sa Préface qu'elle appartient à la catégorie de la Morale. On verra tout à l'heure s'ils ont eu raison.

Je me suis servi, autant que possible, dans la paraphrase qu'on va lire, de l'idiome dramatique que tant de poètes ont imprégné de vie et de gaieté. J'espère qu'il aura été pour la conception de l'auteur du *Pamphilus* ce que l'huile est pour un vieux tableau, c'est-à-dire, qu'il aura rendu plus sensibles des traits et des intentions comiques, qu'offusque, dans l'original, un latin opaque et dur.



#### IV.

Au début de la pièce, Pamphile, seul, délibère avec lui-même. Il aime, il aime en secret ; il n'ose dire le nom de celle qui l'a frappé au cœur. Il la fuit, car la voir ne ferait qu'irriter sa blessure ; et pourtant chaque jour qui passe empire le mal et sa souffrance. S'il faut que rien n'arrête cette progression douloureuse, quels tourments l'attendent encore ! Doit-il quitter la voie où il s'est engagé ? qui lui apprendra ce qu'il doit faire ? Sans doute, il est bon d'essayer de toutes les chances ; mais s'il découvre sa blessure, et qu'on vienne lui dire, après cela, qu'elle est incurable ! D'un autre côté, s'il persiste à la cacher, il risque fort d'en mourir ? Allons, mieux vaut la montrer !

Aussi bien le feu est moins vif quand on l'éparpille. Et là-dessus il se décide à parler à Vénus.

Il l'invoque, et quand il croit l'avoir rendue attentive, il lui raconte qu'il aime Galatée, sa voisine. Oh ! pourquoi est-elle sa voisine ! on sent moins la flamme à distance. C'est bien la plus jolie fille du pays, la plus charmante ! mais elle est plus noble que lui, mais elle est surtout plus

riche ; et dans un temps où la fille même d'un éleveur de bœufs peut choisir , si elle a du bien, entre mille prétendants , quelle chance a-t-il , lui Pamphile , qui gagne par son travail le peu qu'il possède ? Et puis, ces filles si belles sont généralement vaines et dédaigneuses. Ah ! sans doute, on ne l'écouterait pas ! Il se l'est dit bien des fois , il a lutté bien des fois contre son amour ; mais l'amour est le plus fort. Que Vénus vienne à son secours ! Et comme Vénus ne répond pas tout de suite , il se met en colère contre elle , il la gourmande. Après tout , c'est elle qui est l'auteur de son mal ! Qu'elle arrache donc les flèches qu'elle lui a lancées au cœur , ou qu'elle donne à son amour l'aliment qui lui convient ; car il souffre trop , il ne peut plus y tenir ! La déesse paraît alors.

Avec la calme assurance d'un joueur d'échecs qui enseigne un *coup* à son élève , elle dit sentencieusement à Pamphile qu'on vient à bout de tout par un labeur obstiné, qu'il s'épouvante à tort de ce qui n'est pas même un épouvantail ; qu'avec les femmes , il faut oser ; qu'elles sont toutes , quoiqu'elles en aient , les complices involontaires de leurs amoureux , et qu'il n'y en a peut-être pas une sur mille qui regrette qu'on ait mis sa pudeur hors de combat. Seulement , oser ne suffit pas ; il faut se montrer à elles par les beaux côtés, masquer les endroits faibles. Par exemple, si l'on

est pauvre, faire bruit de sa fortune, et se vanter de ses alliances, surtout si l'on n'en a pas. Mais avec les jeunes filles, le meilleur moyen de parvenir, c'est encore d'être gai, la jeunesse aime tant les bons rires ! de s'entretenir en joie, car la joie embellit l'homme ; de faire une cour assidue, et de prendre garde à l'occasion, puisque le succès dépend souvent d'un à-propos. Avec cela, avec une personne qui s'entremette pour déjouer la surveillance envieuse et chagrine des vieux parents, et encore une fois avec de l'audace, on est sûr de réussir.

Vénus se retire après ce beau sermon, laissant Pamphile tout désappointé ; il attendait mieux que des conseils. — Comme il a eu tort de compter sur elle ! C'est bientôt fait de dire à un malade : faites ceci, faites cela ; mais on n'allège pas sa peine. Ah ! pauvre Pamphile, tout est perdu, puisque l'amour pèse toujours sur ton triste cœur, et que le pilote, ton unique espoir, t'abandonne au milieu des flots ! — Mais il a beau dire, l'extrémité même où il est réduit fait naître en lui une nouvelle espérance ; et comme si les leçons de la déesse tombées à son insu dans son cœur y portaient déjà leurs fruits, il s'écrie qu'il n'a plus rien à attendre que de Galatée.

Dans le moment, il l'aperçoit qui vient ; — quelle est belle, ainsi coiffée de ses seuls cheveux ! c'est bien à présent qu'il faudrait lui par-

ler ! — mais il hésite, il se trouble, et cependant son esprit, déjà résolu, note tout haut avec la précision d'un philosophe les sensations qui l'accablent. — Sa voix s'arrête dans sa gorge, les mots ne lui viennent pas, il se sent défaillir ; ses pieds et ses mains tremblent. Il avait beaucoup de choses à lui dire, la peur a secoué sa mémoire et les a fait tomber ; il est si troublé, qu'il n'a pas de contenance ; il n'est plus ce qu'il était, il ne se reconnaît plus. N'importe, il lui parlera.

En effet il l'aborde. Quel changement ! ce n'est déjà plus l'amoureux transi de tout à l'heure : c'est l'élève docile et très-docile de Vénus ; il prend un ton léger, dégagé : — Ma nièce, qui habite la ville voisine, m'a chargé de mille compliments pour vous et de ses offres de service ; elle ne vous connaît que de réputation, mais elle désire fort vous voir ; — et comme il lui faut absolument une transition, — j'ai dans cette ville-là beaucoup de parents, toutes gens d'élite. Ils voulaient me faire épouser une jeune fille, avec une grosse dot et je ne sais plus combien d'autres choses ; je n'ai pas voulu. Vous seule me plaisez. Eh bien, là, ne vous fâchez pas ! je plaisante, c'est pour rire ! on est jeune, c'est pour s'amuser. Tenez, voulez-vous jouer à nous dire nos secrets ? Je vous avertis, il faut jurer que personne que nous deux n'en saura rien ! Je vous engage ma foi : donnez-moi la vôtre. Bon ! je commence.... Vous savez, on est

obligé de dire la vérité ! eh bien, je vous dirai que vous êtes pour moi la plus aimable personne du monde ! Il y a trois ans que je vous aime ; je n'ai jamais osé vous l'avouer. Et maintenant vous savez le proverbe : A un sourd peu de paroles. Je ne veux pas parler pour n'être pas entendu : (*Criant*) : je vous aime bien fort , et je ne dis plus un mot que je ne sache votre pensée là-dessus.

Galatée n'est pas une Agnès. C'est une jeune fille sage, modeste, intelligente, bien élevée, à qui l'on a eu soin d'apprendre, sans qu'elle cesse pourtant d'être ingénue, quelles parades elle doit opposer aux attaques des amoureux. Elle n'est pas dupe de ce badinage. Elle se met aussitôt en garde, et comme elle a un peu peur, sa réponse est un peu plus brusque et plus farouche que de raison.

— Vous ne savez qu'inventer, vous autres jeunes gens, et voilà par quelles finesses vous trompez tant de jeunes filles ! Vous comptiez bien, n'est-ce pas, me faire perdre la tête avec vos beaux discours. Allez, je ne suis pas de celles que l'on enjôle ! Cherchez ailleurs celles qui sont assorties à vos méchantes façons, et qui veulent bien se laisser prendre à vos artifices et à vos serments !

Naturellement, Pamphile proteste. — Il est dur de porter ainsi la peine des péchés d'autrui. Non, ses paroles ne sont pas trompeuses ! Il en jure le Dieu du ciel et les divinités de la terre, per-

sonne au monde ne lui est plus cher que Galatée, personne ne lui tient plus au cœur !

Hélas ! pourquoi est-elle si jeune d'esprit et d'années ? Pourquoi ne peut-elle juger encore de la droiture des intentions ? Mais... est-elle donc trop jeune ? On a l'air de croire que de bien juger, c'est un privilège de l'âge. Ce n'est pas cela vraiment ! Que la vieillesse ait beaucoup vu, d'accord ; mais la jeunesse... la jeunesse y voit plus clair ! Toute jeune qu'elle est, Galatée, si elle le veut bien, connaîtra à fond Pamphile, sa fortune et son amour. Elle n'a qu'à faire comme les savants. C'est à force de pratiquer les choses qu'ils en ont la connaissance. Qu'elle pratique de même Pamphile, qu'elle veuille bien le souffrir autour d'elle, allant, venant, s'arrêtant, causant en tête à tête, causant surtout, elle ne tardera guère à lire dans le fond de son cœur !

La réponse de Galatée est charmante, d'une candeur et en même temps d'une finesse toute féminine.

Elle ne s'engage pas, elle ne permet rien, elle ne défend rien non plus. — Elle ne peut pas interdire à Pamphile ni à personne d'aller, de venir, de parler ; la rue est à ceux qui passent. Elle ne veut que ce qu'elle doit. Mais, la petite futée ! comme « ce qu'elle doit » a bon dos ! — Si elle rencontre quelqu'un de connaissance, elle le saluera par son nom ; ne pas le faire serait malhonnête. Si on

l'interroge, elle répondra : cela sied bien à une jeune fille. — Et comme pour s'autoriser davantage, elle récite les petites maximes dont on a armé son ingénuité. — Il n'est pas défendu à une jeune fille d'écouter et de répondre, c'est une affaire de mesure. — Or, Galatée sait fort bien jus qu'où elle peut aller. — Ainsi, que Pamphile s'égaie avec elle ! Elle lui rendra badinage pour badinage ; mais si la plaisanterie cesse d'être innocente, elle ne la souffrira pas. Quant à se trouver, comme il demande, en tête à tête avec lui, non, non, positivement non ! Cela ne serait pas convenable. Les endroits isolés sont dangereux ; ils suscitent toutes sortes de méchants bruits. Elle ne refuse pas de parler à Pamphile, mais en public seulement ; cela est plus sûr !

Pamphile, qui a tant demandé, est enchanté du peu qu'on lui accorde. — C'est en vérité une très-grande faveur ! Pourvu qu'il puisse parler à Galatée, il est content ! Il ne sait comment la remercier. Il ne trouve pas de paroles pour exprimer sa gratitude. Mais, patience ! — ceci est si joli que je le souligne — *un jour viendra peut-être où quelqu'un lui montrera s'il est son ami !*

Les désirs en amour se font la courte échelle. Au moment où Pamphile se déclare content, une autre envie le prend ; — il n'ose pas dire quoi... il a peur de déplaire... C'est encore une grâce, une petite grâce qu'il demanderait volontiers à

Galatée... Eh bien ! c'est qu'ils puissent tous deux à l'occasion s'embrasser, se serrer la main, se faire des baisers !

La fillette, qui est ferrée décidément sur les pas dangereux du pays de Tendre, — sait bien que les baisers nourrissent l'amour défendu, trompent même souvent celles qui les permettent ; elle consent pourtant à ce que Pamphile l'embrasse, mais seulement à ce qu'il l'embrasse, sans plus ; et encore c'est parce que c'est lui, elle ne le souffrirait d'aucun autre ! — Disant cela, elle aperçoit son père et sa mère qui reviennent du temple ; elle se sauve de peur d'être grondée, non sans dire à Pamphile qu'ils auront bien une autre occasion de se parler et qu'en attendant chacun d'eux se souviendra de l'autre.

Le bon Jean Prot, qui suit Galatée au bas des pages dans son commentaire et qui croit apparemment que c'est *arrivé*, triomphe amèrement de tant de facilité. « Que les femmes sont fragiles ! s'écrie-t-il, voyez celle-ci. Et il n'y a pas à dire, elles sont toutes comme cela » ! — Pamphile est resté seul, son cœur déborde de joie. — Personne au monde n'est plus ravi que lui, ne l'a jamais été ! Enfin son ancre (il dit notre ancre) s'est donc fixée au rivage ! Comme Dieu et la fortune l'ont tout d'un coup comblé de bonheur ! Le voilà riche à présent, lui à qui tout manquait naguère.

Qu'il se souviendra d'elle ! La prière était bien

superflue. La douleur même ne *la* détacherait pas de sa pensée. *Elle* ne le connaît pas. *Elle* ne sait pas à quel point il *la* désire ! Qu'*elle* songe seulement à lui aussi longtemps qu'il a songé à *elle* !

Cette dernière pensée l'assombrit ; la joie des premiers succès fait place au sentiment douloureux des difficultés qui lui restent à vaincre. Il examine en lui-même les instructions de Vénus, et comme il ne voit pas bien où elles le mènent, il hésite à les pratiquer. — S'il est trop empressé, s'il cause et joue trop souvent avec Galatée, on en jaspera ; et la crainte du scandale le chassera des rues fréquentées, les seules pourtant où la fillette consente à le rencontrer. D'un autre côté, s'il ne fait pas sa cour, la tendresse naissante de Galatée périra faute de soins. Car si l'accoutumance défait l'amour à la longue, c'est elle d'abord qui le fait croître, et tout amour est comme le feu qui s'éteint quand le bois manque.

Les risques sont si grands des deux parts qu'il se sent tout irrésolu et comme affolé. Il soupire d'angoisse, il se décourage. — Il voit bien qu'en tout ceci il n'y a pas pour lui de réussite, point de parti sûr à prendre ! La fortune renchérit ici sur ce qu'elle fait ailleurs : ailleurs on veut agir et souvent elle s'y oppose ; il faudrait ici se résoudre, et elle ne le permet pas.

Cette plainte à peine proférée, Pamphile en reconnaît l'ineptie. — La Fortune, il n'y a rien à atten-

dre d'elle ! Sans doute, chacun lui est soumis en ce monde, mais elle est si capricieuse ! elle fait si indifféremment des heureux et des malheureux ! Oh ! qu'il vaut bien mieux prendre de la peine et s'en remettre à Dieu ! Le travail et Dieu, sans qui nul travail ne profite en ce monde, voilà les vrais pourvoyeurs, les vrais dispensateurs de tous biens !

Tout cela est fort chrétien, comme eût dit M<sup>me</sup> Deshoulières, trop chrétien même, car Dieu est dit ici pour Vénus. Pamphile ne s'en résigne pas moins, à suivre sans plus discuter, les conseils qu'il a reçus. — On lui a dit de prendre un confident. Qui ce sera-t-il ? Son frère, ou son neveu ? Ni l'un ni l'autre. Pas d'imprudences ! En pareille matière, il ne faut pas donner sa confiance à la légère ; ils n'auraient qu'à prendre feu ! Il suffit pour cela de si peu de chose ! Et une fois enflammés, la parenté serait une piètre sauvegarde de ses droits et de leur parole. Il faut chercher ailleurs ! Il se souvient à propos qu'il a pour voisine une vieille subtile, pleine d'esprit, passée maîtresse ès-arts de Vénus, digne suppôt de la Décèsse. Il se décide à l'aller trouver et à lui conter ses perplexités.

Nous voici au second acte.

Pamphile est en présence de la Vieille. Il l'aborde courtoisement, en homme qui garde son rang et qui sait bien d'ailleurs qu'il n'a pas de

scrupules à ménager. — On loue si fort la Vieille et sa complaisance, qu'il a pris le parti de venir lui demander conseil. Elle lui fera la grâce d'écouter ce qu'il va lui dire et de n'en parler à personne sans son aveu. Il aime une voisine qu'elle connaît bien, Galatée, et Galatée, à en juger du moins par ce qu'elle a dit, l'aime aussi. Mais il ne lui parle pas ainsi qu'il le voudrait. Il y a mille ménagements à garder. Et puis, préoccupé comme il l'est, tout lui fait ombrage; c'est que l'opinion s'accroche à la moindre chose et ne lâche pas prise aisément; c'est qu'elle a beau mentir, elle grandit, rien qu'à faire du chemin. Comment les malheureux amants que mille maux suivent à la piste, ne seraient-ils pas timorés? Un rien suffit pour les perdre. Mais comment, avec de telles craintes, leurs affaires avanceraient-elles? Celles de Pamphile sont en fort mauvaise passe. Si la Vieille voulait, et Pamphile l'en supplie, sa voix irait de lui à Galatée, et ainsi, sous son couvert, leur secret commerce resterait ignoré.

Pamphile se trouve si intéressant, qu'il n'a même pas songé à intéresser la Vieille. Elle est inquiète et choquée de cette omission. Elle a peur qu'il ne la croie trop obligeante. — C'est bien à elle qu'il fallait s'adresser, mais il y avait manière de le faire. Les services d'une personne comme elle ont leur prix, tant pis pour qui veut les payer au-dessous du cours! ce n'est pas la première fois

qu'on lui demande de s'entremettre auprès de Galatée ; un autre l'a déjà fait ; elle n'y a pas consenti. Ce n'est pas qu'il ne fut honnête homme, et digne d'une honnête épouse. Mais ce qu'il s'était imaginé de donner avait déplu. Pouvait-on bonnement prêter son concours à quelqu'un qui vous promettait de vieux habits et une pelisse !

Oh ! les présents ! les présents convenables et faits à propos ! On ne sait pas assez ce qu'ils peuvent ! Ils procurent tous les avantages, et leur vertu va jusqu'à détruire le droit même et les lois ! Après cela, Pamphile pense peut-être qu'on se cote trop haut ! Libre à lui, *on* n'en est pas moins sûre que nul n'aura celle qu'il désire, si *l'on* ne s'en mêle. Car *on* fut toujours l'amie de Galatée. *On* la gouverne cette jeune fille, *on* est sa confidente, et elle n'agit que d'après les conseils qu'*on* lui a donnés. Mais assez causé de choses indifférentes, *on* a bien d'autres soucis. *On* va à ses affaires, que Pamphile aille aux siennes, chacun doit penser à soi en ce monde ! — Pamphile l'arrête sur cette fausse sortie. Il ne veut pas de ce marchandage. Généreux et passionné, il se livre sans réserve à la Vieille. — Il ne lui dissimule pas que ce qu'il désire l'emporte sur toutes choses à ses yeux. Il n'a pas de plus grande affaire, pas d'autre souci. Si elle lui donne Galatée, elle lui aura tout donné. — Puis, en homme délicat, qui ne peut consentir au cynisme d'autrui, il donne un

tour poli aux exigences de l'entremetteuse. — Il est bien, souvent, d'acheter la peine des autres, mais quand on l'achète, il est bien de la payer à son juste prix. Pamphile n'est pas homme à faire tort à la Vieille si elle donne satisfaction à ses vœux. Elle n'a qu'à lui dire la récompense qu'elle souhaite : quelle qu'elle puisse être, il est prêt à la lui donner.

— Je suis si pauvre, répond l'autre, que j'aurais honte de dire tout ce qui me manque. Et pourtant, quand j'étais jeune et florissante, j'ai joui de toutes les aises, de toutes les commodités de la vie. Rendez-moi les avantages que l'âge m'a fait perdre et que toute mon industrie ne sait plus me procurer. Si je vous fais épouser Galatée, ouvrez-moi votre maison et que j'y sois comme chez moi.

— Accordé, s'écrie joyeusement Pamphile, et même je veux que vous soyez notre intendante ! Nous voilà donc bons amis, cela me fait bien plaisir. A présent, songeons à nos conventions. Donnez-y tous vos soins, usez de toute votre adresse et de toute votre vigilance. Soyez prudente, surtout ; faites bien votre plan, ayez égard à toutes les circonstances, concertez bien vos moyens ; nous avons besoin du succès. Qu'un échec ne rende pas criminelle une entreprise qui sera glorieuse si elle réussit !

Pamphile se retire. En ce moment Galatée paraît sur le pas de sa porte. La Vieille l'aperçoit du

coin de l'œil, mais elle n'en fait pas semblant, et aussitôt, comme se parlant à elle-même, elle se met à porter Pamphile aux nues.

— Notre ville a là un bien beau jeune homme. Il croit en toutes sortes de bonnes mœurs ! Il n'y en pas dans ce siècle, pour sûr, de plus charmant et de meilleur ! Avec quelle grâce il vient d'accueillir ma pauvreté ! Certes oui, Pamphile l'emporte sur tous ceux de son âge ! Et comme il est bon ! Comme il sait s'accommoder aux gens ! Simple avec les simples, lui qui a tant d'esprit ! doux comme un agneau avec les doux ! Ce qui me plaît encore en lui, c'est qu'il ne dévore pas sa fortune, comme tous ces jeunes fous. Il est vrai qu'il a de qui tenir. Quand on est, comme lui, d'une famille honorable, on ne peut être qu'honnête homme. — Tiens ! Galatée devant sa porte ! Peut-être elle a entendu tout ce que j'ai dit. Bonjour, Galatée ! Je ne pensais pas qu'il y eut quelqu'un ici. Mais je ne regrette pas d'avoir été écoutée. Car c'est la vérité pure, ce que je disais. Il est certain que Pamphile l'emporte sur tous les jeunes gens de cette ville ! C'est merveille comme il gouverne bien sa vie ! Aussi l'estime, la considération dont il jouit grandissent de jour en jour. Pourtant, il n'a pas d'envieux ! c'est justice. Il est fort riche, mais il n'en est pas plus fier ! Sans compter que sa fortune ne sort pas d'une source impure. Voilà le mari que je vous voudrais, Galatée ! Et si vous étiez sage,

vous le voudriez aussi ! — A cet endroit, la vieille croit lire une certaine méfiance dans les yeux de la jeune fille. Elle se hâte de détourner ses soupçons. — Ce que j'en dis, vous croyez peut-être qu'on m'a chargée de vous le dire ? Pas du tout. Je parle de mon chef, c'est moi qui vous marie, ou plutôt c'est la conformité de naissance, d'honnêteté, d'agrémens, qui se trouve en vous deux. Vous riez ? Eh sans doute, à cette heure, ce n'est là qu'une idée en l'air, une manière de causer, un passe-temps. Mais qui sait ce que cela peut devenir ? Il ne faut qu'une étincelle pour allumer un grand incendie ; les grands bonheurs naissent parfois d'une bagatelle. Eh bien, quoi, ma petite ? Vous voilà toute émue. Voyons, si cette idée vous plaît, ou plutôt si elle vous déplaît, avouez-le moi sincèrement. Je n'en soufflerai mot, si vous m'ordonnez de m'en taire. De même, si vous voulez que je la communique, je suis toute prête à parler. Dites, allons, n'hésitez pas, point de crainte gauche ! Cette honte est d'une campagnarde !

— Je ne suis pas une campagnarde, repart vivement Galatée, et je n'ai pas de sottie crainte. Je m'étonne seulement que vous me teniez ce discours. Je me demande si c'est le hasard ou Pamphile qui vous adresse à moi, et si vos paroles ne sont pas intéressées.

Ah Seigneur ! réplique la Vieille, les innocents paieront-ils donc toujours pour les coupables ! Et

parce que certaines gens font le mal, ne pourrat-on plus faire le bien? Me suspecter d'un pareil métier, moi! Je suis bien pauvre, mais ce n'est pas de cette façon que je voudrais gagner de l'argent. Le peu que je possède me suffit. Une idée me vient, je vous la dis tout bonnement. Pourquoi voulez-vous que quelqu'un me l'ait soufflée? Qu'est-il besoin là de complot? Cette idée est-elle donc si impossible? Y a-t-il tant d'empêchements à votre union? Non, elle peut avoir lieu, ce me semble, si vous le voulez bien tous deux, et sans qu'en l'un ni l'autre vous ayez à en rougir. Il est noble, mais vous ne l'êtes pas moins; oh! je connais parfaitement vos deux généalogies! Il est plus beau que ceux de son âge, mais vous êtes plus belle aussi que vos compagnes! Vous avez tous deux un air qui plaît et qui s'accorde bien avec votre beauté.

Que dirai-je encore? Des deux côtés, même fortune, même jeunesse; si le monde le savait, il ne pourrait qu'approuver un tel mariage. Quand on est si parfaitement égaux, il est bien permis de s'unir. En définitive, rien ne vous manque pour cela que l'amour.

Galatée, au fond, est bien de cet avis; mais l'honnête fille qu'elle est, ne peut s'empêcher de trouver que le procédé de la Vieille est bien irrégulier. — Ce n'est pas à elle, c'est aux amis de sa famille qu'il fallait dire tout cela, car elle n'entend pas assurément se marier sans leur aveu.

Que Pamphile ou la Vieille commence donc par faire cette démarche, cela sera infiniment plus convenable.

— Il ne s'agit pas de cela, ma petite, répond la digne aïeule de « la fameuse Macette ». Qu'il faille votre consentement et celui de vos parents, d'accord ! Mais avant d'en venir à ces formalités, votre flamme ne peut-elle se mesurer avec celle de Pamphile ? Il n'y a pas comme ces jeux de l'amour pour exercer les cœurs de la jeunesse et faire avoir de l'esprit. Vénus est si ingénieuse ! On ne sait pas assez tout ce qu'on gagne à servir sous ses enseignes. Avec elle, l'âme se retrempe. On se sent plus généreux, plus ennemi de l'avarice, et loin, bien loin de la tristesse, on fait cortège à la joie. Soumettez-vous à ses lois, Galatée, ou vous ne serez jamais qu'une rustique.

Cette étrange morale est débitée avec tant de conviction que l'innocence de Galatée en est toute désorientée. Elle proteste pourtant d'instinct. Mais, la pauvre fillette ! son cœur est complice de l'infamie Vieille, et, sans qu'elle s'en doute, lui a déjà fait faire bien du chemin. Elle a perdu de vue son devoir, et ne se rattrape plus qu'à son honneur. Elle ne s'inquiète plus que du qu'en dira-t-on. — Toute jeune fille qui suit Vénus, dit-elle, est perdue de réputation. Servir l'amour, cette fureur ! Oh non pas ! C'est chose terrible à porter que les armes violentes de Cu-

pidon ! Toute jeune fille doit craindre de s'y aventurer ! Combien l'ont tenté innocemment à qui le monde a fait affront ! L'envie a toujours besoin de mordre, et sa dent s'attaque à tout. C'est le monde qui me fait peur. Sans lui je consentirais peut-être à ce que vous me demandez ; ses yeux ont, dans ces sortes d'affaires une si singulière clairvoyance !

— En ces sortes d'affaires, repart triomphalement la Vieille qui s'aperçoit que le cours de l'entretien l'a portée du côté de la justice, et qui en profite ; en ces sortes d'affaires, l'infamie méritée, voilà ce qu'il faut craindre ; l'autre, non. Un temps vient toujours où la vérité a le dessus et où les bruits malveillants tombent. Mais ils n'auront même pas prise sur vous ! Je sais comment vous garder des commérages, des malins propos. Je vous vois déjà, à l'abri de mon adresse, libres de toute crainte et de tout souci, vous livrer à vos ébats ! Allez, allez, il y a longtemps que l'on pratique Vénus, et l'on connaît tous ses tours ! Fiez-vous en à la Vieille ; grâce à son génie, tout ira bien. Maintenant, marquez-moi quel langage je dois *lui* tenir quand je le verrai. Venant de vous, ce que je lui dirai sera plus sûr !

Galatée n'est pas convaincue. Elle se méfie toujours de la Vieille et ne se gêne pas pour le lui dire. Elle craint de lui découvrir ses vœux et son secret. Mais son cœur la pousse, — et quoi-

qu'elle sache bien que la Ruse tend partout ses toiles, elle veut mettre à l'essai, la pauvrete ! cet esprit et cette bonne foi dont on se vante, et voir de quel côté l'on prétend l'attirer.—Pamphile lui-même, dit-elle, m'a tout dernièrement demandé mon amour.... et nous nous sommes liés ensemble d'une véritable amitié. C'est mon secret. Gardez-le pour vous, de grâce. Vous pouvez pourtant le lui confier, à lui. Je vous en prie même. Mais ne le lui dites pas comme ça tout d'abord. Commencez par le sonder. Eprouvez-le de mille façons. Peut-être vous avouera-t-il lui-même ce que je viens de vous avouer.

A présent, retirez-vous, soyez bien circonspecte, et venez demain me conter en détail tout ce qu'il vous aura dit.

Cette idée de mettre Pamphile à l'épreuve sourit assez à l'entremetteuse. Elle imagine de lui faire croire qu'on va marier Galatée. Il souffrira, mais sa vieille âme féline et maligne ne dédaigne pas, peste ! de s'amuser des souffrances d'un amoureux. Il se désespérera, or, ce désespoir servira efficacement ses projets à elle, car si Pamphile, dans le temps qu'il aura cru perdre Galatée, se trouve seul à seul avec elle (et il s'y trouvera), il sera bien plus capable de se porter sans scrupule à l'extrémité violente qui rendra son bonheur forcé.

Au moment où Galatée rentre chez elle, et où

son indigne confidente va se retirer, Pamphile survient. La vieille l'aborde d'un air désolé avec une maxime sur la vanité de nos espérances et de nos efforts vers le bonheur. — Pamphile, notre affaire ne marche pas à souhait. Quand vous m'avez appelée à votre secours, il était déjà trop tard !

Mon adresse et mes peines ne vous sont plus bonnes à rien. J'ai mille raisons de soupçonner qu'on apprête pour Galatée le flambeau nuptial. Tout l'indique d'ailleurs, et vous seriez étonné des préparatifs de fête qui ont lieu dans sa maison. Il semble pourtant que ses parents lui en fassent encore mystère. Voulez-vous m'en croire ? Laissez-là ce mariage qui ne peut plus être, et ne visez qu'au possible. — Défaillance de Pamphile. — Malheureux que je suis ! Hélas ! où s'en vont mes forces ? La vie m'abandonne... mon esprit se dérobe... ma langue devient percluse !.. Ah ! mortelle, mortelle espérance par qui l'amour a pénétré dans mes os ! Elle s'est retirée ! et rien, rien ne me reste que ma douleur ! Les vents favorables ont cessé d'enfler nos voiles. Notre ancre ne trouve plus le fond. Qui donc me guérira maintenant puisque Galatée... ah ! c'est par elle que je meurs ! Et par elle seulement je peux vivre ! Si je ne la possède pas, mieux vaut mourir !

— Mais vous déraisonnez, mon pauvre garçon ! s'écrie la Vieille, à quoi vous sert cette grande

douleur ! Et que gagnez-vous à gémir ainsi ? Vous devriez comprendre que ce n'est pas le moment de pleurer. Allons, essuyez vos yeux et voyez plutôt ce que vous avez à faire. — Et comme réconfort, elle lui sert un plat de sentences : les grands dangers suscitent les grands courages ; nécessité est mère de l'industrie ; à force d'art, d'attention et de travail, on se tire souvent des plus mauvais pas.

— Hélas ! à quoi bon lutter encore, reprend Pamphile, l'heure des noces approche. Toutes mes espérances sont à bas. Une fois mariée, elle ne voudra plus être à moi. Moi-même j'aurais horreur de violer une couche légitime. Quoi donc ! toute la peine que j'ai prise sera vaine ! Vaines toutes mes combinaisons ! Ah ! malheureux, c'en est fait de mon repos, et pour jamais ! Je le sens, aucun jour, aucune nuit, ne calmera plus mon âme inquiète ! Un amour qui n'a plus où se prendre ne cessera de me navrer des plus poignantes douleurs !

La Vicille juge l'épreuve suffisante. Elle va rendre l'espérance à Pamphile, sans toutefois le détromper sur le chapitre du mariage de Galatée. — *Ni sub sole novi*. Elle s'y prend déjà à la façon du bon Sancho Pança ; ses consolations sont bourrées de proverbes. Elle en dégoise ! — Souvent une grande douleur se dissipe en moins d'une heure. Petite pluie abat grand vent, etc. Respirez, dit-

elle enfin, quand elle est au bout. Plus de chagrin, ni de larmes, ni de colère ! Voici que de grandes joies confinent à votre tristesse. Voulez-vous que je vous dise ? Galatée fera tout ce qu'il nous plaira. Elle s'est mise à notre merci.

La Vieille a beau parler, Pamphile n'ose pas reprendre courage. — Voilà ! dit-il, vous faites comme les tendres mères qui prodiguent les vaines promesses pour faire taire leurs enfants qui pleurent. Vous ne voulez peut-être que soulager mon pauvre cœur.

*La vieille.* — Bon ! vous voilà comme l'oiseau qui a pu échapper aux serres cruelles du faucon. Il tremble toujours, il croit le voir partout. Mais non ! je n'ai cette fois aucune raison de vous tromper, et les choses sont là pour vous convaincre que je vous dis la vérité.

*Pamphile.* — Ah bien, si c'est vrai ce que vous dites, si ce qu'elle vous a dit est vrai, hors de mon cœur le chagrin ! Quoique... ce soit peut-être bien commencer pour mal finir. Nous ne sommes pas encore à l'abri de tout accident.

*La vieille.* — Eh sans doute, l'esprit de l'homme ignore le cours des destinées. A Dieu seul appartient de connaître l'avenir. Mais ce n'est pas une raison de tout laisser là. Désespérer, voyez-vous, cela ne vaut rien. Au contraire, quand on espère, on s'obstine au travail et l'on finit toujours par obtenir ce qu'on souhaite ; quand on espère

on s'ingénie, on s'applique et l'on devient souvent immensément riche. On peut être exposé à bien des traverses; je ne dis pas non ! Mais qu'est-ce que cela fait à l'Espérance ? Il est de sa nature de croître et d'aller toujours grandissant. — Fort bien, dit Pamphile, mais ne pouvez-vous savoir si elle m'aime ou non ? L'amour a tant de peine à se cacher, même au fond d'un cœur.

— Attendez, répond la vieille, d'un air capable et la main sous le menton, voici les symptômes : pendant que je lui parle, d'esprit et d'âme elle est toute à ce que je dis ; elle m'écoute avec tendresse ; elle arrondit ses bras et les passe autour de mon cou. En causant, s'il m'arrive de prononcer votre nom, votre nom la rend tout émue. Elle prend plaisir à mes paroles. Elle pâlit, rougit tour à tour. Si je m'arrête pour reprendre haleine, elle me presse de continuer. A tous ces signes, nous reconnaissons l'amour. Du reste, elle avoue elle-même qu'elle est votre amie.

— Pour le coup, s'écrie Pamphile, j'espère ! Avec vous, grâce à vous, ma chère, je suis sûr du succès. Je me vois déjà dans ma gloire ! Mais ne perdons pas de temps. Ne compromettons pas nos avantages par un excès d'indolence. Ce mariage dont vous m'avez parlé, il ne faut pas qu'il s'accomplisse. Tant qu'une chose n'est pas faite, on trouve moyen souvent de l'empêcher pour peu que l'on soit actif et persévérant. Redoublez donc d'efforts, je vous en prie, et achevez votre ouvrage.

— Oui, dit la Vieille, ou je me trompe fort, Pamphile, la satisfaction de vos désirs est certaine, et c'est grâce à moi. Mais ce que vous m'avez promis n'est pas à beaucoup près aussi sûr. Qui me dit que vos actes répondront à vos paroles? On leurre souvent par de vaines promesses ceux dont on emprunte les services. Lorsque vous serez heureux vous ne me donnerez peut-être rien?

— Une telle infamie, moi! s'écrie notre jeune noble; mais c'est la plus grande coquinerie du monde que le manque de foi d'un riche à l'égard d'un pauvre! Si je vous trompais ainsi, je serais perdu d'honneur! Ma bouche n'a jamais déçu de cette façon ni vous ni personne. Vous pouvez vous informer. Ma réputation est sans tache. Je vous ai donné ma parole : c'est la plus ferme assurance de mes promesses. Avec une telle garantie, vous devez être sans crainte : vous ne perdrez absolument rien.

— Mon Dieu, repart la vieille, excusez-moi; nous autres, gens du peuple, nous sommes sujets à craindre d'être dupés (enregistrés vaudrait mieux) par les grands. Il est si facile de faire échec aux droits du pauvre! L'on a poussé si loin l'art de déguiser le parjure, de le revêtir de mille belles apparences, de le diaprer des plus riches couleurs! Vaille que vaille, après tout! J'en veux courir le risque. La mer souvent menaçante n'est pas toujours périlleuse! Malgré les destins plus forts que

la fortune, c'est de la fortune que je veux attendre la récompense que vous m'avez promise. Je ne laisserai pas de vous procurer tout ce que je vous ai fait espérer. Il faut que j'aie trouvé la fillette pour l'engager à consentir à venir vous parler seule ici. Si mon adresse réussit à vous mettre en tête à tête, profitez bien de l'occasion surtout ! Pamphile, souvenez-vous d'être un homme ! Ce que vous attendriez en vain de l'âme toujours mobile d'une amante, une petite heure de résolution peut vous le donner.

Quand s'ouvre le troisième acte, la vieille est en scène avec Galatée, et voici ce qu'elle lui dit :

— Un grand feu, Galatée, ne saurait cacher sa lumière ni l'amour ses vaines envies ! Moi qui connais tout ce qui se passe entre vous, j'ai peine à ne pas pleurer quand j'y pense. Il est trop clair que vous n'aimez pas sensément. Il n'y a qu'à vous regarder pour comprendre votre folie. Oui, quoi que vous fassiez, votre pâleur, vos traits amaigris (on ne dira pas que c'est le travail) trahissent votre passion secrète.

Cet infortuné Pamphile, son malheur est de tous les instants ! Ah ! le pauvre garçon ! Avec quelle obstination d'enfant, il travaille nuit et jour

pour s'acquérir vos rigueurs ! Comme il cultive un sol ingrat qui ne lui porte que des fruits amers ! Quelqu'un qui aurait du bon sens sèmerait-il ainsi dans le sable, sans espoir d'être récompensé de son labeur ?

Il s'est laissé prendre à votre beauté d'abord, et ensuite à vos paroles. A présent, l'amour le tient et s'acharne à le blesser. Hélas ! vous n'avez pas été pour lui ce que vous aviez promis : la guérison, et son mal s'en est accru. A présent, le voilà en proie aux plus vives souffrances, sans appareil sur sa blessure. Vous-même, quoique vous n'en disiez rien, une flamme secrète vous consume. Ignorez-vous donc qu'une plaie que l'on cache empire souvent et devient mortelle, et qu'il en est de même de l'amour ? Voyons, recueillez-vous un moment et dites-moi enfin où vous voulez en venir.

— Hélas ! hélas ! que vous dirai-je ? répond la pauvre Galatée. La cruelle Vénus darde sur moi tous ses brandons. Elle me violente, elle veut à toutes forces que j'aime, quoique l'amour me fasse honte, et que, d'instinct, je sente qu'il me fait peur !

L'infernale Vieille est insensible à cette angoisse de la Pudeur. Elle fait même semblant de prendre le change sur les alarmes de Galatée.

— Oh ! laissez là votre peur ! Elle est vraiment sans sujet. Vous n'avez pas affaire à un séducteur.

Pamphile ne désire rien autre que d'être votre mari. C'est à cela que tendent tous ses soins, tous ses efforts.

Pauvre Pamphile! quand il me contait, avec quels détails! les âpres tourments qu'il endure, il me disait, en pleurant amèrement : « Galatée! ah! c'est ma douleur et le baume de ma douleur! elle seule a pu me blesser, elle seule pourrait me guérir! » Je pleurais de pitié en voyant couler ses larmes, mais, au fond, j'étais contente; cela me prouvait que les choses prenaient bien la tournure que je voulais, et que vous étiez l'un et l'autre consumés des mêmes feux. Mais c'est assez brûler. Je vous en supplie, ayez quelque pitié de vous-même. Souffrez que l'amour et moi nous puissions enfin vous unir!

*Galatée.* — Ce que vous me demandez, je le souhaite. Rien ne pourrait me plaire davantage si mes parents y consentaient tous les deux. Mais il ne nous sied pas d'oser ce que vous dites. D'ailleurs, quand bien même nous le voudrions, où nous rencontrer? Ma mère ne me quitte jamais, et de nuit et de jour, toute la maison veille sur moi.

*La vieille.* — Bah! l'amour est si ingénieux! il s'entend si bien à ouvrir portes et fenêtres! Rien ne l'arrête, ce fripon d'amour! Laissez les vaines frayeurs et les idées enfantines. Le doux amour se joint à moi pour vous prier de venir.

*Galatée.* — Vous êtes dans le secret de mes pensées furtives ; pour mieux dire, c'est vous, vous seule, ou peu s'en faut, qui m'avez embarquée dans tous ces mystères. Je vous en conjure, donnez-moi un conseil utile dont vous n'avez pas à rougir. C'est un crime, une méchanceté noire que d'abuser les jeunes filles. Selon que vous me dirigerez, l'honneur vous attend ou l'infamie !

— Je n'ai pas peur des cancan, répond intrépidement la Vieille ; je ne veux pas m'y soustraire. Je dirai le front haut devant le monde : Voilà ce que j'ai fait ! Nie-t-on que je l'aie bien conseillée ? Si quelqu'un a cette opinion qu'il l'a soutenue, qu'il la prouve, qu'il ramasse toutes ses forces pour se mesurer avec moi ; s'il est vaincu, qu'il se taise ! S'il est vainqueur... mais pourrait-il l'être ? J'aurai bientôt fait de le réduire, la Raison aidant, car assurément la Raison ne s'entendrait pas avec lui !

Un jeune homme bon et beau ! une haute naissance ! une grande fortune ! sans compter le doux amour qui nous favorise en cachette ! voilà de quoi fermer la bouche au monde et réprimer les méchants propos ! Quand on est dans une pareille voie on peut s'avancer sans honte !

— O Dieu ! s'écrie Galatée, dans quel abîme tournoie un cœur passionné que la crainte et l'amour se disputent et s'arrachent tour à tour, et qu'ils poussent, sans trêve, tantôt vers le refus, tantôt

vers le désir ! Que faire ? Il ne le sait, il se précipite en courant à travers l'inconnu. Il erre, et toujours errant, il avive la blessure de son amour !

Oh ! moi qui lui avais été toujours rebelle, comme il me subjugué, l'amour ! Moi qui lui résiste de tout mon courage, comme il s'en venge, en me brûlant plus fort ! Cela dure depuis si longtemps ! je suis si lasse de lutter en vain ! C'est triste à dire, mais plutôt que de vivre ainsi, j'aime mieux mourir.

*La vieille.* — Toute flamme tend à monter par sa propre agitation ; par la contention, toute querelle s'échauffe ; toute résistance change la colère en fureur. Ainsi, l'amour se fait tort quand il s'insurge contre lui-même ; les blessures auxquelles il s'attaque s'aggravent par sa mutinerie. Ce n'est point par les combattre que vous éteindrez vos feux. Restez en paix, ils deviendront plus doux. Faites la volonté de Vénus, puisque vous êtes de son régiment ; n'allez pas, en vous révoltant, travailler à votre dommage. Que vous êtes peu sage de perdre si malheureusement les joies de votre jeunesse et de vous sacrifier, vous et vos jours, à une fausse opinion ! Laissez-moi vous le dire, ma pauvre enfant, quand on se contente, comme vous, de voir de la pensée le cœur blessé de son ami absent, tandis que lui, de son côté, passe de même ses nuits et ses jours à considérer le vôtre ; quand on s'observe mutuelle-

ment au point de ne se regarder qu'au visage, savez-vous ce qui arrive à la longue?... eh bien, on meurt !

Après cela, vous songez peut-être à vous débarrasser d'un amour qui ne vous tient pas fort au cœur ? Rompez, soit, une mort violente est about de cette rupture !

Ce n'est pas cela ? Eh bien alors, grâce, grâce donc pour votre jeunesse ! Ouvrez votre cœur aux joies de la vie, et que de gais passe-temps entretiennent son allégresse. Pour commencer, au lieu de rester seule, venez un peu vous amuser avec moi.

Entrons dans ma maison ; les pommes et les noix n'y manquent pas. Vous voyez ce coin de jardin, c'est grand hasard s'il est jamais sans fruits. Prenez, mangez tout ce qu'il vous plaira. — Eh mais ! qu'est-ce qui ébranle si fort ma porte ? C'est quelqu'un ou le vent, bien sûr ! Je crois que c'est quelqu'un... Ma foi oui, c'est un homme... il nous regarde par un trou. Tiens, c'est Pamphile ; je le reconnais... Voici que moitié adresse et moitié force, il a repoussé le verrou.... il entre.... il vient à nous.... Mon Dieu ! qu'est-ce que j'attends pour lui parler ? — Ah ça ! êtes-vous fou, Pamphile, d'enfoncer ainsi ma porte et de briser les serrures que j'ai achetées de mes deniers (1) ?

(1) Oh ! la bonne locataire !

Que voulez-vous ? qui vous envoie ici ? Si vous avez quelque chose à dire , vite , parlez et retirez-vous !

Pamphile ne s'amuse pas à répondre ; il se précipite vers Galatée, la prend dans ses bras, la soulève, la presse contre son cœur. — Galatée ! s'écrie-t-il, ma meilleure chance de salut ! enfin ! après si longtemps ! que j'aie de toi mille et mille baisers ! Va, mon ardeur qui s'en abreuve, n'en est pas moins altérée ; ces tranquilles douceurs la rendent encore plus vive. Oh ! enserrer ainsi dans ses bras toutes ses joies ! Presser contre son cœur ce doux et sacré fardeau ! Qu'heureux est le hasard qui a conduit mes pas ici, dans une maison où se trouve ce que j'aime le plus au monde !

La Vieille juge alors qu'il est temps qu'elle s'en aille. — Ma voisine m'appelle, dit-elle aux amoureux ; je vais lui parler , je reviens tout de suite ; j'ai trop peur qu'elle n'entre ici. (*A la cantonnade et très-haut, comme si elle parlait à sa voisine*). Eh ! ne criez pas tant ; j'accours, attendez... que je ferme ma porte, car il n'y a personne à la maison. Voyons, qu'est-ce ? J'ai affaire ; dépêchons-nous, hâtez-vous de me dire ce que vous voulez ; je ne puis aller bien loin avec vous.

L'ivresse de l'amour envahit Pamphile, resté seul avec Galatée. — Voici que le doux amour, et la verte jeunesse, et ce lieu même, Galatée, nous

invitent à repaître nos cœurs de plaisirs ! Voici que la Vénus folâtre vient nous contraindre à ses jeux , et nous induire ensemble à ses douces pratiques ! Que vous dire de plus , Galatée ! Consentez à mes désirs ! laissez, je vous en prie, laissez faire mon amour !

Ah ! la pauvre enfant ! — Pamphile, s'écrie-t-elle , ôtez vos mains ! vous vous fatiguez en vain ! Vous perdez votre peine, je vous assure !... Ce que vous voulez est impossible ! Pamphile, ôtez vos mains ! c'est mal d'offenser ainsi votre amie ! Otez vos mains, Pamphile ! la Vieille va revenir ! Hélas qu'une femme a peu de forces ! comme il détourne facilement mes deux mains crispées ! Pamphile votre poitrine m'écrase ! Pourquoi me traiter ainsi ? c'est affreux ! c'est abominable ! Finissez ! je vais crier ! que faites-vous !... c'est mal de me découvrir ainsi ! ah malheureuse ! Quand reviendra cette perfide Vieille ! Levez-vous, je vous en conjure ! les voisins doivent nous entendre. M'avoir livrée ainsi à vous, quelle horreur ! Désormais je ne veux plus me trouver ici avec vous... Cette Vieille ne me trompera plus !... Vous en viendrez à vos fins, mais souvenez-vous que c'est malgré moi et que tout est rompu entre nous !.....

— A présent , reposons-nous un peu tous les deux , dit Pamphile , laissons notre coursier reprendre haleine....

Quoi donc ! Vous me regardez avec colère ?

Vous pleurez? Pourquoi ces ruisseaux de larmes, ma bien-aimée? Je suis coupable de tout, punissez-moi à votre guise! Que ma peine même dépasse la mesure de mes torts! Je suis tout prêt à endurer le fouet, si vous le voulez. Pourtant, si j'ai failli, ce n'est pas tout à fait ma faute. J'en appelle à la justice! Venez, allons ensemble devant le tribunal pour qu'on m'acquitte ou qu'on me condamne. (*Du ton d'un avocat.*) — Je dis que ces yeux pleins de flamme, ce teint blanc, ce noble visage, et puis les doux propos, les embrassements, les baisers, l'occasion, ont été les seuls mobiles, les causes premières de mon crime. L'amour vrai qui me posséda les ameuta contre moi pour me pousser en avant; ils excitèrent mon délire; par eux la rage du désir brûla mes veines, par eux, erreur fatale! je fus conduit à commettre l'acte détestable qui m'est imputé; par eux mes sens pervertis m'ont rendu sourd à vos prières, douce amie! Telles sont les charges qui pèsent sur moi. Mais soyons de bon compte! Ne devrait-on pas les rejeter plutôt sur vous, Galatée, qui êtes la source et la substance de mes égarements?

Entre amants une si grande colère n'est pas de saison, mais s'il faut qu'elle survienne, elle ne doit pas durer.

Entre amants l'on doit se passer bien des choses.

Résigne-toi, ma Galatée, souffre avec patience le poids de ma faute, qui est aussi la tienne. La

Vieille va revenir. Efface de ton visage cet air désolé ! que tes larmes ne lui donnent pas à comprendre que nous sommes coupables !

Il n'a pas fini de parler que la Vieille rentre. Elle ne se doute de rien, bien entendu. — Cette femme, sa voisine, l'a tenue une heure devant sa porte à lui conter des balivernes. Quelle langue ! Marc Cicéron n'aurait pas le dessus avec elle. — Tout en parlant ainsi, elle observe les deux amoureux et cherche à deviner où ils en sont.

— Qu'est-ce donc, Galatée, s'écrie-t-elle d'un air de surprise, vos yeux sont noyés de larmes, vous voilà toute rouge ? Qu'est-ce qui s'est passé entre vous et Pamphile durant mon absence ? Conte-moi un peu cela, ma chère enfant.

— Il vous sied bien de faire l'ignorante ! répond Galatée furieuse, et de me demander la cause de mes pleurs ! Comme si tout ne s'était pas fait d'après vos conseils ! Tel fruit, tel arbre, c'est bien vrai, car vos œuvres à vous indiquent assez ce que vous êtes !

Et alors, avec cette clairvoyance rétrospective où se complait l'amour-propre des malheureux ou des dupes, elle explique un à un les stratagèmes de la Vieille.

— Oui, quand vous m'avez offert vos noix, et vos pommes, celui-là, votre Pamphile, était déjà devant votre porte. Votre voisine vous a appelé, pour lui laisser le champ libre, pour que... (*avec*

*un sanglot*) ma virginité me fut ravié! Quelle grande raison aviez-vous donc de rester si longtemps dehors? Ah! avec quelle cruauté savante vous m'avez dissimulé vos ruses! Votre art et votre astuce découplés contre moi se sont donné carrière, et moi, pauvre lièvre fugitif, je suis tombée dans vos panneaux!

Malgré la véhémence de cette attaque, la Vieille fait la sourde oreille. Elle ne trouve pas que l'aveu soit assez clair. Ce Pamphile est si langoureux! il s'y est peut-être mal pris? Donc, elle persiste à ne rien savoir et à supposer une querelle dont elle ignore le sujet. — C'est l'accuser bien injustement; un tel crime lui est étranger; elle s'en purgera sans peine et sur l'heure, et par tel moyen qu'on voudra. Le métier qui favorise un si odieux attentat et le nom dont on le nomme viendrait mal à l'âge qu'elle a. Est-ce sa faute, à elle qui n'était pas là, si leurs jeux se sont tournés en dispute? Quoiqu'il en puisse être de leurs débats, ce n'est pas à elle qu'ils doivent s'en prendre, c'est à leur amour qui n'a pas le sens commun.

— Voyons pourtant, vous, dit-elle en se retournant vers Pamphile, contez-moi ce qu'il y a sous tout cela. Quel mal lui avez-vous fait? Ne me cachez rien.

Mais Pamphile est honnête homme et élude la question.

— Si vous saviez pourquoi elle s'est fâchée ! C'est bien peu de chose, allez ! Je ne mérite pas, je vous jure, une si rigoureuse colère. Je ne veux pourtant rien vous dire, car c'est un tort aux amoureux de ne pas garder le secret de leurs querelles ; ils ont toujours honte d'avoir trop parlé, quand leur dépit est passé. Je vous prierai seulement de tempérer cette colère batailleuse, qui est vraiment plus grande qu'elle ne devrait l'être entre nous deux.

Cette délicatesse de Pamphile n'échappe pas à Galatée ; elle lui en sait gré. Mais le ressentiment de la vertueuse fille contre la Vieille n'en est pas moins ardent. Indignée, jetée hors d'elle-même par l'emportement de la vengeance, elle ne voit plus dans l'attentat dont elle a été victime qu'un moyen d'abîmer la misérable proxénète dans sa propre turpitude. Elle invoque le témoignage de Pamphile, — « et notez, dit le bon Jean Prot, qu'elle l'interpelle par son nom, preuve qu'elle ne lui en veut pas beaucoup ! » — Monsieur le grammairien, fi donc !

— Pamphile, s'écrie-t-elle, dites-lui donc, comme si elle ne le savait pas, ce que nous avons fait ensemble ! qu'elle apprenne de vous comment la chose est arrivée ! L'hypocrite ! elle vous questionne si curieusement sur ce qu'elle même vous a conseillé de faire, uniquement pour que je croie qu'elle n'est pour rien dans mon malheur. Mais

voyez-vous ! bien que par mille artifices vous m'ayez plusieurs fois donné le change, les faits parlent et vous dénoncent ! hélas, trop tard ! le poisson n'aperçoit l'hameçon que quand il y est déjà accroché ! De même l'âme humaine, qui ne voit le piège que quand elle y est prise !...

Et maintenant que ferai-je, moi qui me suis laissée prendre, irai-je par le monde en fugitive ? Mon père et ma mère me fermeront leur porte, et c'est justice. Malheureuse ! j'ai beau porter partout mes regards avides, rien ne me rit, je ne vois venir vers moi aucune espérance !

La Vieille sait maintenant à quoi s'en tenir. Au point où en sont les choses, elle n'est pas embarrassée des suites ; les parents de Galatée ne peuvent plus refuser Pamphile ; elle arrangera le mariage comme elle a préparé la séduction. Elle ne convient pas, toutefois, du rôle qu'elle a joué. — Elle ne voulait, elle, qu'unir les deux jeunes gens. La passion sans frein de Pamphile a dépassé ses intentions. C'est un malheur, mais il ne serait pas sage de trop s'en affliger, car la douleur ne rapporte rien à ceux qui s'y livrent ; quand une chose est irréparable, il faut savoir en prendre son parti. Ainsi, continue-t-elle, nous retiendrons nos larmes, et plutôt que de nous disputer, nous songerons à la marche que nous avons à suivre ; la discorde mord trop dangereusement le cœur des amants, elle les pousse à se faire de trop *cruelles blessures*.

Rentrez chacun chez vous , et qu'une bonne nuit vous rende la paix du cœur. (*A Pamphile*) que celle-ci soit votre femme! (*A Galatée*) celui-ci votre époux! et jouissant par moi l'un et l'autre de l'objet de vos vœux , heureux par moi , souvenez-vous de moi...

---

**NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE**

**SUR**

**PAMPHILUS DE AMORE**



# NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

## PAMPILIUS DE AMORE

### I.

La comédie de *Pamphilus de Amore* se trouve encore en manuscrit, dans des recueils de Mélanges, à la bibliothèque publique de Bâle (F. VI, 15) et à celle de Zurich (C. 291/103). Elle était aussi conservée à la bibliothèque de Strasbourg, brûlée par les Allemands en septembre 1870, si c'est bien elle que désigne cette mention du catalogue de Gustave Haenel : « Pamphili carmina amatoria (1). »

Jean Prot, régent de grammaire, à Billom, en

(1) *Catalogus librorum manuscriptorum*, a Gustav. Haenel, Leipzig.

Auvergne, qui l'a publiée le premier vers 1470, en a eu sous les yeux plusieurs manuscrits dont il rapporte diverses leçons. (Voir édition de Claude Jaumar, Paris, 1500, feuillets III recto, e 1 verso, l'avant-dernière page verso et la dernière page.) Il termine notamment son commentaire en disant : « Finaliter in nonnullis codicibus inscribitur hic versus talis :

*Pamphilus ecce modo fruitur cum virgine voto. »*

## II.

Du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, le *Pamphilus* a été imprimé seize fois en latin, en français et en italien :

1<sup>o</sup> Première édition faite aux frais d'Antoine Barreau (Barrellus), libraire à Billom. L'existence en est attestée par la lettre en guise de préface qui sera rapportée aux preuves. Nous estimons qu'elle parut avant 1470. — Inconnue à Brunet, (Manuel du libraire.)

2<sup>o</sup> Edition de la bibliothèque de Bâle ; sans lieu ni date, sans chiffres ni signatures. Petit in-4<sup>o</sup> gothique de 16 feuillets à 27 lignes. Au bas de la dernière page, on trouve cette date à l'encre,

rouge, d'une écriture ancienne, 1473. — *Inconnue* à Brunet.

3<sup>e</sup> Edition signalée par Maittaire, et, d'après lui, par Panzer ; imprimée à Venise, expensis M. C. 1480, avec les fables de Philelfe et l'épithalame pour Sigismond, archiduc d'Autriche, de Fr. Nigri, in-4<sup>o</sup> (Brunet).

4<sup>e</sup> Edition de Rome. Euch. Silber, alias, Franck, 1487, in-4<sup>o</sup> de 12 feuillets (Brunet).

5<sup>e</sup> Paraphrase française en vers avec le texte latin en marge. Paris, Antoine Vérard, 23 juillet 1494, in-f<sup>o</sup> vélin (Brunet).

6<sup>e</sup> Réimpression de l'édition princeps d'Antoine Barreau. Paris, Claude Jaumar, 4 avril 1499, avant Pâques (1500), in-4<sup>o</sup> gothique de 38 feuillets, sans chiffres ni réclames. Signatures A.-F. Cinq cahiers de six feuillets et un de huit (Brunet).

7<sup>e</sup> Edition sans lieu ni date, fin du xv<sup>e</sup> siècle; in-4<sup>o</sup> de feuillets. Signatures (Brunet).

8<sup>e</sup> Edition de Rome, Etienne Planck, fin du xv<sup>e</sup> siècle, in-4<sup>o</sup> gothique, sans chiffres, réclames ni signatures (Brunet).

9<sup>e</sup> Réimpression de l'édition d'Antoine Barreau. Rouen, Jacques Forestier, sans date, in-4<sup>o</sup> gothique de 30 feuillets. (Brunet).

10<sup>e</sup> Edition sans indication de lieu, date ni d'imprimeur, sans chiffres, réclames ni signatures, in-4<sup>o</sup>, caractères romains (Brunet).

11<sup>e</sup> Edition signalée par Leyser (*Historia poeta-*

rum et poematum Medii Ævi), dans Ovidii Trium Puellarum liber, fin du xv<sup>e</sup> siècle. — *Inconnu* à Brunet.

12<sup>o</sup> Réimpression de l'édition d'Antoine Barreau. Paris, J. Regnault, 1515, petit in-4<sup>o</sup> (Brunet).

13<sup>o</sup> Paraphrase française. Paris. Jeanne de Marnef, 1545, in-18<sup>o</sup>, lettres rondes (Brunet).

14<sup>o</sup> Farsa di Pamphylo in lingua thosca. Siena, Giovanni Alessandro, 19 mars 1520, in-8<sup>o</sup> (Brunet).

15<sup>o</sup> Pamphili Mauriliani Pamphilus sive de Arte Amandi Elegiæ, dans Ovidii Erotica et Amatoria opuscula, etc. Francfort, 1610 (édition donnée par Melchior Goldast, qui ne s'est pas nommé). — *Inconnue* à Brunet.

16<sup>o</sup> Edition citée par Goldast et dont il ne donne que le titre : Pamphilus de Amore, plures in se continens elegantias modumque quo quis ametur describens. — *Inconnue* à Brunet.

L'édition dont nous nous sommes servi est celle de Claude Jaumar. M. le docteur Desbarreaux-Bernard, à qui elle appartient, la décrit ainsi dans le catalogue de sa précieuse bibliothèque :

« PAMPHILUS DE AMORE cum commento familiari, noviter impressus.

» Au bas du titre, au-dessous d'une gravure sur bois représentant le crucifiement de Jésus-Christ, on lit : Pour Claude Jaumar. — In fine : Explicit Pamphilum de Amore familiari, impres-

sum Parisius per magistrum Petrum Le Dru, pro Claudio Jaumar, librario jurato alme Universitatis Parisiensis, commorante in vico sancti Jacobi, juxta Maturinos, anno domini millesimo quadringentesimo nono, quarto vero die mensis Aprilis, ante Pascha.

» In-4° gothique de 32 feuillets, sans chiffres ni réclames; signatures A.-F. Cinq cahiers de six feuillets et un, le dernier, de huit. Le papier a pour filigranes : 1° un écu fleurdelisé surmontée d'une croix trèslée; 2° un petit *P* gothique; 3° une couronne ducale; 4° une licorne, etc. Exempleaire à peine rogné, rempli de témoins; non relié. »

Le papier est resté sonore quoiqu'il ait été en grande partie mouillé et qu'il soit marbré de taches rouges. Légère piqûre de vers dans la marge intérieure du cahier F.

C'est la première réimpression connue de l'édition princeps publiée en Auvergne vers 1470, suivant nous, aux frais d'Antoine Barreau et par les soins de Jean Prot. Celui-ci, dans un passage de son commentaire perpétuel, nous apprend qu'Antoine Barreau était libraire à Billom : « Recordare, mi Anthoni, quod puerilem interpretationem facimus; quapropter in his orationibus non nostrum est locos rhetoricos notare, ut dicitur, vel signare. Habes in studio Billomico qui te super his abunde erudire possit, imo vero informare ». C'était un homme âpre au travail et qui

avait eu de bonne heure l'ambition de parvenir. Cela résulte d'un autre passage du même commentaire : « Labor improbus omnia vincit. Hæc auctoritas extracta est ex primo Georgicorum. Hec tibi sepiùs in ore olim versabatur, mi Anthoni, qui etiam tuis laboribus invidiam superasti. » Mais c'était, de plus encore, un homme intelligent et instruit. On en a la preuve dans sa Lettre-Préface qui, rapprochée des citations ci-dessus, nous apprend que Jean Prot avait été régent à Billom, qu'il y avait expliqué à ses auditeurs, parmi lesquels se trouvait Antoine Barreau, le Pamphilus de Amore ; et enfin, qu'il n'était plus dans cette école lorsque son ancien élève forma le projet de publier notre petite comédie.

### III.

Presque tous ceux qui ont parlé du Pamphilus l'ont désigné comme un poëme. Un *anonyme* qui la publia, en 1610, à Francfort, l'a même donnée sous forme d'un recueil de 63 élégies. Cet éditeur est le premier, et probablement le seul, qui ait

introduit dans le titre le nom de Maurilianus : « Pamphili Mauriliani Pamphilus, sive de Arte Amandi. » Il fait observer en effet qu'elle est ordinairement intitulée : « Pamphilus de Amore. »

M. Ebert, dans son *Lexique général bibliographique*, (Leipzig 1830, t. II, p. 298), assure que le vrai auteur du poëme *de Amore*, est Pamphilus Maurilianus. Avant lui de Bure (*Bibliographie instructive*, t. II, p. 108), avait dit : « Les amours de Pamphile et de Galathée paraphrasés en vers français du poëme latin de Pamphilus Maurilianus. » Antérieurement encore, Chaudon et Delandine, dans leur *Nouveau Dictionnaire historique* (Caen 1783), s'exprimaient ainsi : « Pamphile Maurilien, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu, le roman en vers latins de Pamphile et de Galathée. » Cet *auteur inconnu* est évidemment l'*éditeur anonyme* des œuvres amoureuses d'Ovide, dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire, suivant Leyser, Melchior Goldast, mort en 1635, chancelier de l'Université de Giesen (1). Goldast avait ses raisons pour désigner ainsi l'auteur du *de Amore*. Dans la notice sur cet ouvrage, qui se trouve p. 26-27 de son épître dédicatoire des *Erotica*, il allègue en quelque sorte son autorité : « Guermundus in commentario in

(1) Voir, aux Preuves, pour tout ce qui suit, la 2<sup>e</sup> lettre de M. le Dr Louis Sieber.

artem Prisciani : Item invenitur sociabus; *Maurilianus* in *de Amore* :

Pulchrior hic sociis, sociabus pulchrior ipsa es (1). »

Ce *Maurilianus* avait été aux yeux du bon Goldast comme un trait de lumière. Il devait avoir déjà quelque soupçon que *Pamphilus* était l'auteur du livre *de Amore!* Avec le passage de Guérmond, plus de doute. Pamphilus et Maurilianus étaient évidemment un même personnage, comme l'avaient été, par exemple, Ovidius et Naso. De là, le titre qu'il a donné à notre comédie dans ses *Erotica Opuscula* : *Pamphili Mauriliani Pamphilus, sive de Arte Amandi*. Recueilli en 1783, non sans quelque méfiance, par les auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, cet être de raison ou plutôt de déraison, Pamphile Maurilien, figure aujourd'hui très-honorablement, comme on a pu le voir ci-dessus, dans les meilleures bibliographies; Brunet même en fait un poète qui serait mort vers l'an 1300.

(1) Pamphilus, vers 395.

IV.

Pour s'être trompé, Melchior Goldast n'en a pas moins le mérite d'avoir donné les moyens de déterminer la date du Pamphilus. Il serait intéressant de savoir précisément à quelle époque vivait le commentateur de Priscien qu'il a cité. Autant qu'il est permis de faire des conjectures, nous estimons que ce Guermond, peut-être Germond, appartient à l'âge héroïque de la grammaire, c'est-à-dire au XI<sup>e</sup> siècle ou au XII<sup>e</sup>.

Un autre témoignage non moins précieux que nous devons encore à Goldast, *loco citato*, est celui de Jean Balbi, dominicain de Gênes, qui écrivait dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. Dans son *Catholicon sive Summa grammaticalis*, ce compilateur rapporte lui aussi un vers du Pamphilus, le 684<sup>e</sup> de notre comédie :

Pamphile, tolle manus jamque redibit anus.

A ces preuves incontestables de l'antiquité du Pamphilus, il faut joindre celle qu'Ebert a recueillie dans le catalogue de la bibliothèque léo-

poldine de Bandini, t. II, p. 48. C'est la mention du poëme de « *Pamphilus* » qui se trouve dans le *Compendium moralium Notabilium de Hieremias*, un des précurseurs de nos bibliographes, mort vers 1300.

Pour notre part, nous apportons à l'appui de notre opinion que cette petite comédie est antérieure à l'an mil, la conjecture qui fait de Maurilianus une mauvaise leçon de M. Auriliaci, c'est-à-dire, *Manuscriptum Auriliaci*. Quiconque aura ouvert un ancien manuscrit de grammaire ou de droit, et se sera essayé à en déchiffrer les gloses sténographiques, s'expliquera très-bien cette erreur. En matière de noms propres, quand les abréviations sont arbitraires, la paléographie est une science de hasard.

Mais notre meilleur argument, c'est encore le lexique des concordances d'expressions que nous avons relevées dans le *Pamphilus*, le *Waltharius* et autres poëmes du même temps. On le trouvera plus loin. Un fait ajoutera peut-être quelque force aux justifications qu'il présente, c'est qu'au moment où nous attribuions le *de Amore* au x<sup>e</sup> siècle, notre opinion était toute intuitive. Nous ne connaissions encore, la deuxième lettre de M. le Dr Sieber en fait foi, ni Ebert, ni Goldast, ni par conséquent Hieremias, Guermont et Jean Balbi. Certes, à ne considérer que les dehors vénérables de l'incunable où nous le lisons,

nous aurions pu croire avec l'abbé Gouget (1), que la date du *poëme* était celle même de l'impression. En voyant comme notre hypothèse, ainsi projetée d'abord sur cinq siècles, se trouve aujourd'hui étayée, soutenue, on voudra peut-être bien la considérer, — je dis si nos preuves ne paraissent pas absolument concluantes, — comme une espèce de théorème indéniable dont il s'agirait seulement d'améliorer la démonstration.

## V.

Nous avons sacrifié à la mode, car la mode règne dans l'érudition, en juxtaposant au texte latin que nous publions, les variantes généralement détestables de l'édition d'Antoine Vérard (2). Les manuscrits de Bâle et de Zurich, l'*Histoire des poètes du moyen-âge de Leyser* pourraient en four-

(1) Bibliothèque française, t. x, pages 132 et suiv.

(2) Nous avons donné ces variantes dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, d'où cette Étude est tirée.

nir de meilleures , aux grammairiens-jurés et aux peseurs de syllabes. Quant à nous, le texte de l'édition Jaumar, tel qu'il a été établi par Jean Prot, d'après plusieurs manuscrits, nous a paru irréprochable. Nous n'avons eu à y corriger que treize fautes d'impression, et nous n'y avons changé que trois mots, *major* dont nous avons fait *moror*, en nous aidant d'une variante; et *cras foret* que, par égard au sens, nous avons lu *clam foveit*.



**PAMPHILUS DE AMORE**

**COMEDIA**



# PAMPHILUS DE AMORE

COMŒDIA \*

---

## ACTUS PRIMUS

### Scena prima

PAMPHILUS (*Solus*)

Vulneror et clausum porto sub pectore telum ,  
Crescit et assidue plaga dolorque michi ;  
Et ferientis adhuc non audeo dicere nomen ,  
Nec sinit aspectus plaga videre suos.  
5 Unde futura meis majora pericula damnis  
Spero ; salutis opem nec medicina dabit.  
Quam prius ipse viam meliorem carpere possim ?  
Heu michi ! quid facio ? non bene certus eo.

\* C'est JEAN PROT qui a retrouvé la division scénique , mais il ne l'a pas rendue effective ; il s'est borné à l'indiquer dans son commentaire. PAMPHILUS paraît donc pour la première fois sous forme de comédie.

- Conqueror estque mee justissima causa querele ,  
10 Cum sit consilii copia nulla michi.  
Sed quia multa juvant, opus est inquirere multa :  
Nam solet ars dominum sepe juvare suum.  
Si mea plaga suos denudet in ordine vultus ,  
Que sit, et unde venit, armaque quis posuit ,  
15 Perdet et ipsa sue fortassis spem medicine ?  
Spes reficit dominum , fallit et ipsa suum.  
Si tegat ex toto faciem motusque doloris ,  
Si numquam querat plaga salutis opem ,  
Forsitan evenient pejora prioribus istis  
20 Et me continget protinus inde mori ?  
Estimo monstrare melius, nam conditus ignis ,  
Acrior ; effusus , parcior (1) esse solet.  
Ergo loquar Veneri, Venus est mors vitaque nostra,  
Ducunturque suis omnia consiliis.

(1) *Parcior in nobis.*

OVID. de Arte Amandi, I, 284.

J'avertis que je n'ai pas signalé tous les emprunts faits à Ovide par le poète du x<sup>e</sup> siècle ; ils sont du reste moins nombreux qu'on pourrait le penser. Je regrette particulièrement de n'avoir pas noté les expressions *centum causæ sunt, velle meum, peccatum, crimen*, qui reviennent si souvent dans le Pamphilus. — *Peccatum, crimen*, sont fréquents dans l'*Art d'aimer et les Remèdes d'Amour*. Ils y ont comme dans notre comédie le sens d'amour défendu. Ceci dit pour ceux qui n'auraient jamais lu Ovide, et qui seraient tentés de rapporter à la morale chrétienne l'invention de ces deux mots.

Scena secunda

PAMPHILUS, VENUS

- 25 Unica spes vite nostre, Venus inclita, salve (1),  
Que facis imperio cuncta subire tuo,  
Quam timet alta Ducum servitque potentia Regum!  
Supplicibus votis, tu pia, parce meis.  
Ne sis dura, meis precibus resistere noli,
- 30 Sed fac quod posco; non ego magna peto.  
Icxi non magna: misero michi magna videntur,  
Sed tamen ista dare non tibi difficile est.  
Annua sic tantum, jam jamque beatus habebor  
Et sic eximent prospera cuncta michi.
- 35 Est michi vicina (vellem non esse) puella,  
Si non subveniat gratia vestra michi,  
Nam solet amoto plus ledere proximus ignis:  
Me si nota foret, lederet ipsa minus.  
Fertur vicinis formosior omnibus illa,
- 40 Sic me fallit amor, omnino aut superest.  
Hec mea traxerit certis precordia telis,  
Tunc res meae quae vi removersi meae.  
Tunc res meae quae cessat omne omnino iove.  
Iactenturque comae, visque desortique meae.
- 45 Hec mihi dixi, res quae michi vinctae sunt.

*Incipit in Amphitruo, quae periculis inopreditionibus  
incerta, quodammodo et de orationibus suis quibusdam diebus  
vinctae sunt, et deinde de amato. Hinc in diebus. Hinc  
quae et amato et deinde quibusdam diebus. Hinc de  
amato.*

NON UT ALIA FUIT DE M. S.

- Justaque causa fuit, dicere que vetuit :  
Dicitur (et fateor) me nobilioribus orta ,  
Huic ideo metuo dicere velle meum ;  
Fertur, et est verum, quod me sit ditior illa ,  
50 Et decus et dotes copia sepe rogat !  
Non michi sunt dotes, decus ingens, copia grandis,  
Sed quod habere queo, quero labore meo.  
✓ [ Dum modo ] sit dives cujusdam nata bubulci,  
Eliget ex mille quem volet illa virum.  
55 Illius in forma nostros tremor occupat artus,  
Et magis hec votum dicere causa vetat :  
Concipit ingentes animos fiducia forme  
Inque modo dominam non sinit esse suam.  
Has de corde meo temptavi demere flammās :  
60 Sepius obstanti sed magis instat amor.  
En mala nostra vides, en nostra pericula nosti :  
Unde precor precibus mitis adesto meis.....  
✓ Non michi respondes nec dictis porrigis aurem,  
Nec tua clara meum lumina lumen habent....  
65 Aut tu tolle tuas nostro de corde sagittas,  
Aut tu seva tuis vulnera pasce modis !  
Quis posset tanti curam tolerare doloris  
Que domino flenti premia nulla daret?  
Ista tibi narro : nam me dolor anxius urget  
70 Assiduasque preces concipit ipse dolor.

VENUS.

..... Labor improbus omnia vincit (1).  
Qualibet et poteris ipse labore frui.

✦ (1) *Hec auctoritas extracta est ex primo Georgicorum. Hec tibi sepius in ore olim versabatur, mi Anthoni, qui etiam tuis laboribus invidiam superasti.*

(Note de JEAN PROT, sur le v. 74).

- Tu monstrare tuos animos nulli verearis,  
Vix erit ex mille que neget una tibi (1);
- 75 Quamque precando petis, prius aspera forte negabit,  
Sed leve pondus habet illius asperitas.  
Nam jurando prius quos venditor ipse negarat  
Venales, census improbus emptor habet;  
Nec mare transisset, pavidus si nauta fuisset,
- 80 Turgida cum primum restitit unda rati.  
Ergo tuis primum si non favet illa querelis,  
Arte vel officio fac tamen ut faveat (2).  
Ars animos frangit et fortes obruit urbes;  
Arte cadunt turre; arte levatur onus;
- 85 Et piscis liquidis deprenditur arte sub undis;  
Et pedibus siccis per mare currit homo.  
Rebus et in multis ars adjuvat officiumque :  
Pauper sepe suo pascitur officio;  
Officio justa sedatur principis ira,
- 90 Servat et illesum corpus opesque reus;  
Et gaudet locuples qui flere solebat egenus;  
Et modo fertur eques qui solet ire pedes.  
Quod donare sibi minime potuere parentes  
Hoc exercenti jam dabit officium.
- 95 Officiumque tuum primum si forte recusat,  
Tu servire tamen esto paratus ei.  
His poteris superare minas causantis amice,

(1) *Vix erit e multis quæ neget una tibi.* (OVID. de *Arte Amandi*, I, 344).

(2) *Flectitur obsequio curvatus ab arbore ramus...  
Frangis si vires experire tuas.  
Obsequio tranantur aquæ etc.  
Obsequium tigris domat, Numidasque leones.*

(OVID. de *Arte Am.* II, 180 et sqq).

- Fiet amica tibi que prius hostis erat.  
In quibus esse solet loca sepius illa, frequenta ,  
100 Sive potes pulchris pascere, pasce jocis.  
Gaudia semper amat et ludicra leta juvenus  
Et juvenum mentes hoc in amore ligat.  
Letum semper ei te letis vultibus offer :  
Est cum leticia pulcrior omnis homo.
- 105 Nec nimium taceas, nec verba superflua dicas ,  
Despicit ex minimo sepe puella virum ;  
Excitat et nutrit facundia dulcis amorem  
Et multos animos mitigat ipsa feros.  
Si locus est, illi jucundus viribus insta ,  
110 Quod vix sperasti, jam dabit ipsa tibi.  
Non sinit interdum pudor illi promere votum ,  
Sed quod habere cupit, hoc magis ipsa negat :  
Pulchrius est illi vi perdere virginitatem  
Quam dicat : de me fac modo velle tuum.
- ✓ 115 Hoc nimium caveas, si sit tibi parva supellex :  
Nesciat esse tuum pauperiemque tuam ;  
✓ Exiguo pulchram ducit sollertia vitam ,  
Jucundoque suas ore tegit lachrymas.  
Quod non es simulare potes dictisque habituque (1),
- 120 Maxima sors parvo contigit ingenio.  
Plurima mundus habet sua que vicinia nescit ,  
De quibus acta sibi plura referre potes ;  
Crede quod interdum multas mendacia prosunt,  
Et quandoque nocet omnia verba loqui.
- ✓ 125 Et famulos famulasque domus sibi sepe loquentes (2)  
Allice pollicitis muneribusque tuis (3) ,

(1) *Et quæ nescieris ut bene nota refer* (Ovid. de Arte Am. i, 222).

(2) *Sed prius ancillam captandæ nosse puellæ cura sit.* (Ibid.) 351.

(3) *Hanc tu pollicitis corrumpes.* (Ibid. 355).

- Ut semper referant de te bona multa vicissim (1),  
Et pascant dominam laudibus usque tuam. ✓  
Cum dubias dubio mentes in pectore versat,  
130 An faciat vel non nescia velle tuum ,  
Tunc illam multo temptamine sepe fatiga, ✓  
Ut citius possis victor amore frui.  
Pellitur hinc animus hominum vel pellitur illinc  
Sepe labore brevi, dum manet in dubio.  
135 Et placeat vobis interpres inter utrumque  
Qui caute referat hoc quod uterque ferat ,  
Emula nam juvenum dijudicat acta Senectus ✓  
Et simul hos prohibet litigiosa loqui.  
Incipe : spe melius dedit et dabit omnia tempus ,  
140 Nec timor ullus erit in quibus esse times.  
Non tibi plus dicam ; vinces studiosus amicam  
Inceptumque viis mille patebit opus.

**Scena tertia**

PAMPHILUS

- Incolumis egro leviter solacia prebet,  
Nec minus infirmus sentit adesse malum.  
145 Consilio Venèris michi non dolor alleviatur,  
Sed meus in tristi pectore regnat amor.  
Hactenus auxilii michi spes fuit omnis in illa !  
Spes mea discessit, sed manet ipse dolor.  
Non miser evadam : me nauta reliquit in undis (2):

(1) *Tum de te narret ; tum persuadentia verba addat. (Ibid. 371).*

(2) *Quid faciam ? media navim Palinurus in unda  
Deserit. (Ovid. Remed. Amor. 577).*

- 150 Et portum quero, nec reperire queo.  
Sed modo quid faciam? mea spes nunc spectat ad illam,  
Illi me noviter convenit ire loqui!  
Quam formosa, Deus! nudis venit illa capillis!  
Quantus adesset ei nunc locus inde loqui!
- 155 Sed dubito. Tanti michi nunc venere dolores! }  
Nec mea vox mecum, nec mea verba manent, }  
Nec michi sunt vires, trepidantque manusque pedesque  
Attonito nullus congruus est habitus.  
Mentis in affectu sibi dicere plura notavi,
- 160 Sed timor excussit dicere que volui;  
Non sum quod fueram, vix me cognoscere possum;  
Non bene vox sequitur... sed tamen ipse loquar.

### Scena quarta (1)

PAMPHILUS, GALATEA

- Alterius ville mea neptis mille salutes  
Per me mandavit officiumque tibi :
- 165 Hec te cognoscit dictis et nomine tantum,  
Et te, si locus est, ipsa videre cupit.  
Illic me voluere mei retinere parentes  
De quibus electis villa redundat ibi;  
Hi michi spondebant summa cum dote puellam ,
- 170 Pluraque que non est cura referre michi.  
Omnia postposui : tu sola michi placuisti (2),

(1) PAMPHILUS n'a réellement que trois actes : Jean Prot lui en donne cinq et ouvre ici l'acte second.

(2) *Elige cui dicas : tu mihi sola placuisti.* (Ovid. de *Arte Am.* I, 42).

- Respuerem pro te quicquid in orbe manet (1).  
Ludendo loquimur ! loquimur sic sepe juvenus !  
Verbula ficta jocis jurgia nulla movent.
- 175 Sed modo dicamus cordis secreta vicissim,  
Dictaque, preter nos, nesciat alter homo !  
Demus et inde fidem fieri sic ! postea dicam.  
Primitus incepti : primitus ipse loquar !  
Nos modo concordēs debemus vera fateri.
- 180 Gratiō in mundo te michi nulla manet ,  
Et te dilexi jam ter preteriiit annus ;  
Nostra nec ausus eram vota referre tibi.  
Tempore non longō loquitur sapientia surdo ,  
Nosque diu frustra non decet inde loqui.
- 185 Te constanter amo, tibi plus modo dicere nolo  
Donec tu dicas quid placet inde tibi !

GALATEA

- Sic multi multas multo temptamine fallunt,  
Et multas fallit ingeniosus amor.  
Infatuare tuo sermone vel arte putasti
- 190 Quam falli vestro non decet ingenio !  
Quere tuis alias infestis moribus aptas  
Quas tua falsā fides et dolus infatuent !

PAMPHILUS

- Sepius impediunt justos peccata malorum !  
Hic nocet alterius, non mea culpa michi.
- 195 Sed tamen auscultet me gratia vestra benigne,

(1) *Quidquid in orbe fuit. (Ibid. 56),*

- Et liceat dicere domine pauca mee.  
† Juro Deum celi, testor quoque numina terre!  
Non loquor ista tibi fraude vel ingenio!  
Hoc manet in mundo te non michi carior ulla ,  
200 Carius et nullam mens animusque videt.  
Sed loquor incassum ; tua mens puerilis et etas  
Quidquid nocet aut prodest noscere nescit adhuc.  
Junior antiqua quamvis sit acutior etas . . .  
Nam cum multa senes , plura vident juvenes !  
205 Et quamvis juvenis , fac ut cognoscere possis  
Quis sum , que mea res quisve meus sit amor.  
Cunctarum rerum prudentia discitur usu ;  
Usus et ars docuit quod sapit omnis homo.  
Ire , venire , tibi necnon dare verba vicissim ,  
210 Esse simul tantum te deprecor ut liceat !  
Non nisi colloquio cognoscimus intima cordis.  
Ipsa referre potes quid placet inde tibi.

GALATEA

- Ire , venire , loqui , tibi nec cuiquam non prohibebo ,  
Quisque ubique vias jure viator habet.  
215 Convenit , et honor est , ut det responsa petenti .  
Et quemcumque videt queque puella vocet ;  
Hoc concedo satis quod tu vel quilibet alter  
Ut veniat , salvo semper honore meo .  
Auscultare licet et reddere verba puellis :  
220 Convenit ista tamen ut moderanter agant .  
Verbula si dederis ludendo , verbula reddam :  
Sed si forte nocent , hec tibi non patiar .  
Nos simul esse petis , solos simul esse recuso ,  
Non decet in solo nos habitare loco :

- 225 Nam sola loca nocent, infamia nascitur inde (1);  
Tutius ergo loquar, plebe vidente, tibi.

PAMPHILUS

- Non michi parva quidem, sed munera magna dedisti!  
Nempe michi tantum sufficit alloquium.  
His meritis dignas nequeo reddere grates,  
230 Equari verbis non valet hoc meritum.  
Sed fortassis adhuc veniet tempusque, diesque  
In quo monstrabit si quis amicus erit;  
Ne tibi displiceam, non audeo dicere quicquam,  
Quamvis te peterem pauca libenter adhuc :  
235 Nos alternatim complexus, basia, tactus,  
Ut dare possimus, cum locus affuerit.

GALATEA

- Quamvis illicitum complexus nutrit amorem,  
Et fallunt dominam basia sepe suam :  
Hoc solum patior si tu nil amplius addas,  
240 Nam cuiquam, sine te, talia non paterer.  
Sed modo de templo venient utrique parentes :  
Et michi, ne causer, convenit ire domum.  
Tempora nam venient pariter quibus ambo loquemur,  
Et memor interea quisque sit alterius !

(1) *Quisquis amat loca sola nocent... in populo tutior esse potes.*

(Ovid. *Remed. Amor.*, 579).

Les mêmes mots, mais une intention toute différente.

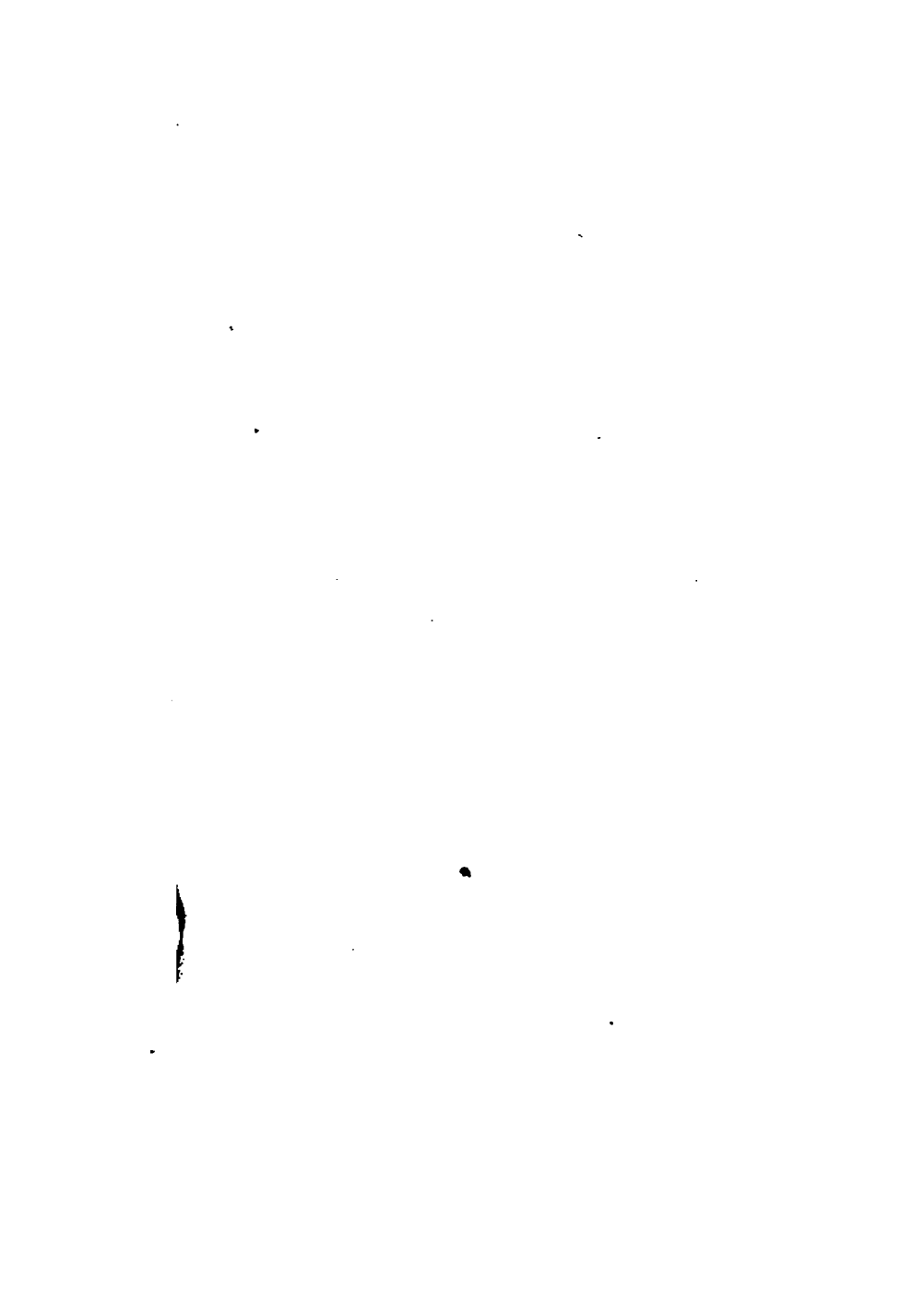
**Scena quinta**

PAMPHILUS

- 245 Letior in mundo me non est, nec fuit unquam !  
Figitur in ripis anchora nostra suis !  
Me subito nimium deus et fortuna beavit,  
Nam modo sum dives qui miser ante fui.  
Illius et frustra quam sim memor, illa rogavit,  
250 Quam de mente mea non dolor excuteret.  
Non me cognoscit, ut eam desidero nescit.  
Dum memor ipse fui sit memor illa mei !  
Pluribus expeditur, sed adhuc me plura coercent  
De quibus ipse meum nescio consilium :  
255 Si studiosus eam verbisque jocosque frequentem  
Auferet assuetas garrula fama vias ;  
Firmet amicitiam si nulla frequentia nostram,  
Non bene firmus adhuc, forsitan abibit amor.  
Usu crescit amor, pariter decrescit et usu (1),  
260 Omnis et impastus attenuatur amor.  
Perpetuo lignis crescit crescentibus ignis ;  
Detrahe ligna foco, protinus ignis abest.  
Sollicitus tantis curis tantisque periculis,  
Distrahor in quantis nescio mente modis !  
265 Hac in re nullam video michi prosperitatem,  
Non habet et tutum mens mea propositum.  
Obstitit interdum factis Fortuna virorum,

(1) *Intrat amor mentis usu, dediscitur usu.* (Ovid. *Remed. Amor.*, 503).

- Propositumque suo non sinit esse loco ;  
Sic multis nocuit, multos tamen illa beavit ;  
270 Vivit in hoc mundo taliter omnis homo.  
Providet et tribuit Deus et labor omnia nobis ,  
Proficit absque Deo nullus in orbe labor.  
Sit Deus ergo mei custos rectorque laboris ,  
Omne gubernet opus propositumque meum.  
275 Non meus interpres fuerit fraterve neposve,  
Nam nullus leviter invenit inde fidem :  
Jura fidemque nepos nescit servare parenti ,  
Nec frater fratri, cum furor ille venit.  
Causa pusilla nocet, sapiensque nocentia vitat,  
280 Ergo nos aliam convenit ire viam.  
Hic prope degit anus subtilis et ingeniosa ,  
Artibus et Veneris apta ministra satis.  
Postpositis curis, ad eam vestigia vertam,  
Et sibi consilium notificabo meum.
-



## ACTUS SECUNDUS

---

### Scena prima

PAMPHILUS, ANUS

- 285 Fama tue laudis nomenque tue bonitatis  
Causa miserunt me tibi consilii.  
Quid loquar auscultet modo gratia vestra benigne,  
Alter et assensu nesciat absque meo.  
Diligo vicinam (bene quam nosti) Galateam,
- 290 Ipsa suis dictis me (nisi fallor) amat.  
Non loquor ut vellem, nam mille pericula vito,  
Sollicitus timeo quicquid in orbe manet.  
Ex minimo crescit, sed non cito fama quiescit;  
Quamvis mentitur, crescit eundo tamen (1).
- 295 Parva nocent miseris, miseros mala multa sequuntur;  
Resque laborque meus spe manet in dubia.  
Tu mala nostra vides : tua vox eat inter utrumque,  
Deprecor ut nostrum crimen eundo tegas.

(1) *Nascitur exiguus sed opes acquirit eundo.* (OVID. de Arte Am., II, 343).

ANUS

- Alter amat quod amas, et quod petis hoc petit alter (1),  
300 Sed tamen assensum non habet ille meum.  
Est satis ille probus et honesta conjugē dignus,  
Sed michi displicuit quod dare disposuit :  
Promisit veteres cum pellicio michi vestes,  
Sed sibi vile meam munus ademit opem ;  
305 Si datur ad tempus, dat et affert commoda munus,  
Jus legesque suo destruit ingenio.  
Quam petis (ut credo) nisi per me nullus habebit,  
Nam Galatea michi semper amica fuit ;  
Insuper, ipsa sui sum dux et conscia facti ,  
310 Et facit ipsa meis omnia consiliis.  
Non loquar ergo diu tibi : me premit altera cura ;  
Carpat quisque vias et sibi querat opem.

PAMPHILUS

- Hoc michi prestat opus, nec me premit altera cura,  
Hanc michi si dederis, omnia prestiteris.  
315 Convenit externos mercari sepe labores ,  
Emptus et ut capiat premia digna labor.  
Nulla parte tuum frustrabo (crede) laborem  
Nunc quibus indigeo si michi provideas.  
Deprecor hoc unum : mercedis dic michi nomen ,  
320 Et quodcumque michi dixeris ipse dabo.

(1) *Quod amas.* (OVID. *Remed. Amor.* 297.)

ANUS

Plura petunt et plura volunt quibus instat egestas:  
Quantis indigeo tanta referre pudet.  
Divitias multas habui dum floruit etas ;  
Copia decrevit, pluribus indigeo.

325 Me mea debilitas atque etas expoliavit,  
Commoda nulla facit arsque laborque michi.  
Si modo nostra tibi prodesse juvamina sentis  
Deprecor ut pateat hinc michi vestra domus (1).

PAMPHILUS

Nunc tibi nostra domus et cetera cuncta patebunt,  
330 Sitque sub imperio copia nostra tuo.  
Multum grata michi jam nos concordia junxit,  
Pactaque sollicitet inter utrumque fides.  
Hinc precor ut vigilet solertia vestra laborque,  
Et ratione sua rem bene provideat.  
335 Principium finemque simul prudentia spectat;  
Rerum finis habet crimen et omne decus.  
Verbi principium, finem quoque conspice verbi,  
Ut possis melius premeditata loqui.

(1) *Hoc si efficio, postulo tua mihi domus,  
Te praesente, absente, pateat.*

(TÉRENT. *Eunuch*, act. v. sc. ix, v. 9 et 10.)

## Scena secunda

ANUS, GALATEA

ANUS

- Hac manet in villa nimium formosa juvenus ,  
340 Crescit et in cunctis moribus illa bonis !  
Non fuit in nostro melior nec dulcior evo ,  
Suscipit ipsa meam tam bene pauperiem !  
Precellit cunctos omni bonitate coevos  
Pamphilus, exsuperat laudibus et socios.  
345 Est stulto stultus, cum miti mitis ut agnus :  
Stultitiae sapiens jure resistit homo.  
Non manet hac tante pubes bonitatis in urbe !  
Quas acquirit opes non vorat ingluvies (1).  
Est nimis ille probus, bona nam fuit ejus origo ,  
350 Arbore de dulci dulcia poma cadunt.  
Demonstrat signis prolem natura frequenter ,  
Sepe solet similis filius esse patri.  
En juxta portam video stantem Galateam !  
Queque locuta fui forsitan audierit.  
355 Hic non esse modo quemque Galatea putabam ,  
Sed tamen ipsa nimis vera locuta fui.  
Pamphilus hac certe pre cunctis pollet in urbe ;

(1) *Praeclaram ingrata stringat malus ingluvie rem.*

(HORAT. *Satir.* I, 2).

*Harum videre ingluviem.*

(TÉRENT, *Eunuch*, act. v. sc. IV, 40. v.)

- Egregie vitam providet ille suam.  
Illi semper honor et laus et gloria crescit .  
360 Et merito nullus invidet inde sibi.  
Est nimium locuples, sed non tamen inde superbit,  
Istius et nullum copia crimen habet.  
Esset ut iste tuus vellem Galatea maritus !  
Hec eadem velles, tu bene si saperes !  
365 Velle meum dixi, sed non tamen ipse rogavit ,  
Vos simul arbitrium iudicat esse meum :  
Et genus, et probitas et forma decens utriusque  
Mecum concedunt vos simul esse duos.  
Nostra modo vanis deducimus ocia verbis ;  
370 Res tamen interdum gaudia parva movet :  
Ex minima magnus scintilla nascitur ignis ,  
Et generat parvum grandia principium.  
Mens mea concepit harum primordia rerum ,  
Atque loqui nostris cepimus inde jocis ;  
375 Sed si rebus in his tua mens animusque movetur,  
Si placet aut potius displicet inde loqui ,  
Deprecor ut dicas : si dixeris, ipsa tacebo  
Si celare velis, sive referre, loquar.  
Dic michi, ne dubites ; stultum deponere timorem ,  
380 Hic venit a sola rusticitate pudor.

GALATEA

Non michi rusticitas, stultus michi nec pudor obstat,  
Sermo sed admiror, cur venit iste tuus.  
Transmisit miror huc si te casus an ille (1)  
Pamphilus, an querat premia sermo tuus ?

(1) *Alius textus habet « Charinus » sed magis placet casus.*

(Note de JEAN PROT, sur le v. 383).

ANUS

- 385 Semper iniquorum scelus impedit acta bonorum ,  
Penas sepe luit quas homo non meruit ;  
Quamvis sim pauper, non sic michi premia quero,  
Nam michi sufficiens est mea pauperies.  
Primitus ut dixi, mea mens conceperat illud;
- 390 Altera non novit, conscius omnis abest.  
Hoc satis esse potest, si vos simul esse velitis,  
Hoc et uterque potest absque pudore pati :  
Nobilis ille quidem, nec nobilis es minus ipso,  
Est utriusque satis nota propago michi.
- 395 Pulchrior hic sociis : sociabus pulchrior ipsa ,  
Cum forma species convenit atque placet.  
Hoc utriusque probat par copia parque juvenus,  
Famaque si sciret, ipsa probaret idem.  
Quando pares estis, sociare jure potestis :
- 400 Deficit in vobis nil, nisi solus amor.

GALATEA

Quod michi nunc dicis, dici deberet amicis,  
Consensu quorum conjugis opto thorum ;  
Hos prius alloquere, vel tu, vel Pamphilus ille ;  
Res erit ad libitum pulchrior ipsa meum.

ANUS

- 405 Conveniat tuus ut consensus sit sive parentum ,  
Sed tuus interea militet ignis ei !

Exercet corda juvenum Venus ingeniosa ;  
Quisque per hoc studium colligit ingenium.  
Incitat hec animos, dat largis, odit avaros ,  
410 Leticiam sequitur tristitiamque fugit.  
Narraret nullus quantum Veneris valet usus ;  
Huic nisi parueris, rustica semper eris (1) !

GALATEA

Per Veneris mores virgo cito perdit honores :  
Ingens ille furor nescit habere modum ;  
415 Non leve pondus habent violenta Cupidinis arma, †  
His male seduci queque puella timet.  
Sepius immeritas incusat fama puellas,  
Omnia non cessat carpere livor edax.  
Quod petis annuerem, nisi Fame verba timerem  
420 Que magis in talicrimine lumen habent.

ANUS

Rebus in his major nimis est infamia veri,  
Sed prestat verum, rumor et ipse cadit.  
Murmura, rumores curasque, levabo timores ;  
Vos vestrosque jocos calliditate tegam ,  
425 Nam Veneris mores cognoscimus, ejus et artes, †  
Et sic tuta meo res erit ingenio.  
Illum cum videam, michi consule quid sibi dicam ;  
Que michi predices tutius ipsa loquar.

(1) *Et poterit dici rustica si qua proba est.*  
(Ovid. *Remed. Amor.* 330).

GALATEA

- Velle meum metuo tibi secretumque fateri,  
430 Nam Dolus insidias tendit ubique suas ;  
Sed tamen experiar que sit tua lingua fidesque ,  
Et qua parte tuum me trahat ingenium.  
Pamphilus ipse meum petiit michi nuper amorem,  
Nosque simul vera junxit amicitia.  
435 Sed, precor, hoc cela : tamen sibi (posco) revela ;  
Non tamen incipies hac ratione loqui :  
Illum sepe prius multo temptamine tempta :  
Que dixi, dicet forsitan ipse tibi.  
Hinc modo discede, fac et precor omnia caute,  
440 Et tibi que dicet, cras michi cuncta refer.

**Scena tertia**

ANUS, PAMPHILUS

ANUS

- Multotiens homines frustratur spesque laborque !  
Non res ut velles, Pamphile, nostra venit.  
Tardius ad vestrum nunc advocor ipsa juvamen ,  
Nam prodesse nequit arsque laborque meus.  
445 Res ut testatur, Galatee teda paratur ,  
Miror enim cultus quos parat ipsa domus.  
Sunt centum cause, quibus istud suspicor esse ,

Sed suus ista tamen celat uterque parens.  
Hoc tibi quod dico sapientius accipe verbum :  
450 Mitte quod esse nequit, quere quod esse potest.

PAMPHILUS

Heu me! quo fugiunt vires et corporis usus!  
Mens mea non servit, nec mea lingua michi.  
Heu miser! in nostris est nulla potentia membris,  
Horum quodque suum denegat officium.  
455 Spes mea me lesit! per spem Venus ossibus hesit,  
Spes procul abscessit, et manet ipse dolor!  
Nulla parte suos tangunt mea carbasa ventos (1),  
Nec sentire potest anchora nostra solum.  
Nescit nostra suam quo querat cura salutem;  
460 Fert Galatea mee sola doloris opem,  
Causa mee mortis hec est et causa salutis!  
Qua si non potiar nunc placet ut moriar!

ANUS

Stulte, quid insanis! cur te dolor urget inanis?  
Acquirit gemitus premia nulla tuus!  
465 Temperet ergo tuum modus et prudentia fletum;  
Terge tuas lachrymas, prospice quid facias.  
Concipit ingentes animos immanis egestas  
Et facit artificem sepius hec hominem.  
Ars hominis magnum vitat studiosa periculum,  
470 Et labor arsque vigil forte juvabit adhuc.

(1) *Sed non cui dederis a littore carbasa vento.*  
(Ovid. *de Arte Am.*, II, 337).

PAMPHILUS

Quis labor heu tantum possit superare periculum ?  
Spes mea tota perit, imminet hora thori !  
Ast vivente suo non nuberet illa marito :  
Crimen legitimos est violare thoros.  
475 Ad nichilum prorsus meus est labor iste redactus!  
Et mea cura sue perdidit artis opem !  
Nulla dies merito dabit et nox nulla quietem ,  
Semper me miserum vexat inanis amor !

ANUS

Sepius exigua dolor ingens labitur hora,  
480 Ingens ex parvis imbribus aura cadit ;  
Estque serena dies post longos gratior imbres ,  
Et post triste malum gratior ipsa salus.  
Tu modo respira ; dolor absit, fletus et ira ;  
Sunt prope magna tue gaudia tristicie !  
485 Nostrum velle tua faciet (credas) Galatea,  
Omnino nostris se dedit imperiis.

PAMPHILUS

Ut pia promissis matrum solertia vanis  
Plorantes pueros admonet ut taceant ,  
Sic me fortassis falso solamine pascis,  
490 Ut dolor a nostro pectore tristis eat... ?

ANUS

Accipitris volucer elapsus ab ungue feroci ,  
Anceps, in cunctis hunc timet esse locis.  
Hic me nulla tibi mentiri causa coegit,  
Omnia que dixi vera sed invenies.

PAMPHILUS

495 Si michi vera refers et verum protulit illa ,  
Tunc dolor a nostris cordibus omnis abest !  
Sed sua non semper sequitur primordia finis ;  
Inceptum casus sepe retardat opus.

ANUS

Cursus fatorum nescit mens ulla virorum, †  
500 Solius est proprium scire futura Dei.  
Desperare nocet, votum labor improbus implet (1),  
Arsque vigil magnas sepe ministrat opes.  
Sorte sub ambigua spes et labor omnis habetur ,  
Crescit principio spes magis ipsa suo.

PAMPHILUS

505 Noscere nonne potes hec si me diligit an non ?  
Vix celare potest intima cordis amor.

(1) *Alius textus habet « sed sperare decet »* (Note de JEAN PROT, sur le v. 501).

ANUS

- Dum loquor ejus adest michi mens animusque loquenti,  
Dulciter omne meum suscipit eloquium ,  
Curvat et ipsa suos circum mea colla lacertos.
- 510 A te missa sibi dicere verba rogat ,  
Dumque tuum nomen rationis nominat ordo ,  
Nominis ammonitu fit stupefacta tui.  
Dum fruitur verbis pallet rubetque frequenter ,  
Fessaque si taceo, me monet ipsa loqui.
- 515 His aliisque modis cognoscimus ejus amorem :  
Non negat ipsa michi quin sit amica tibi.

PAMPHILUS

- Nunc mea spes per te successus sentit adesse ,  
Crescit et auxilio gloria nostra tuo !  
Improbis interdum dubios labor impedit actus ;
- 520 Maxima tollit iners commoda segnicies.  
Quantumcumque potes ceptum properato laborem,  
Ne mora segnis opus differat illa tuum.

ANUS

- Ut reor, ecce tibi per me tua vota parantur ,  
Ast promissa michi res manet in dubio.
- 525 Est mens nostra suis contraria sepe loquelis ,  
Nec factis sequimur omnia que loquimur.  
Irrita venales fallunt promissa labores...  
Cum fueris felix, nil michi forte dabis?

PAMPHILUS

- Est scelus immensum si dives fallit egenum !  
530 Te quoque si fallam gloria nulla michi.  
Nec te, nec quemquam mea vox sic prodidit unquam,  
Famaque, si queras, crimine nostra vacat ;  
Estque fides nostri constans fiducia verbi,  
Que tibi tuta facit omnia que metuis.

ANUS

- 535 Plebs timet ingenio superari parva potentum,  
Jura cadunt causa pauperis exigua ;  
Est et ubique fides pulchro pollita colore  
Que tegitur sceleris artibus innumeris.  
Nulla tamen fortuna potest obsistere fatis :  
540 Dat mare sepe metus, nulla pericla tamen ;  
Que promisisti fortune munera mando,  
Sed que promisi dona tamen capies.  
Convenit ut vadam nunc exorare puellam  
Si placet ut veniat huc tibi sola loqui.  
545 Si vos nostra simul solercia collocet ambos,  
Cum locus affuerit, te precor esse virum (1).  
Mens animusque manet inconstans semper amantis:  
Parva (forte) tibi quod petis hora dabit.

(1) *Quod si vos aliquis conducet casus in unum  
Mente memor tota quae damus arma tene.*

*Nunc opus est armis, nunc, o fortissime, pugna.*

(OVID. *Remed. Amor.*, 673 et sqq.)

1

2

## ACTUS TERTIUS

---

### Scena prima

ANUS, GALATEA

ANUS

Occultare nequit sua lumina maximus ignis,  
550 Occultare nequit nec sua vota Venus.  
Omnis vestrarum rerum michi panditur ordo,  
Quarum mente memor, vix teneo lachrymas,  
Nam cognosco satis quod non sapienter amatis (2),  
Res est ipsa sue nuncia stulticie:  
555 (Pallida furtivum facies demonstrat amorem,  
Absque labore gravi tabida facta cutis.  
Pamphilus ille miser, miser extat omnibus horis;  
Quam male duriciem comparat ille tuam!  
Nocte dieque satis pueriliter ille laborat,

(2) *Quisquis sapienter amabit* (OVID. *de Arte Am.* II, 511).

- 560 Nam sibi durus ager semina dura refert.  
Quis nisi mentis inops sua semina mandat arene?  
Cum mercede labor gratior esse solet.  
| Hunc tua forma prius et postea lingua fefellit,  
| Hisque duobus eum vulnerat acer amor.
- 565 Ut promisisti, sibi non medicina fuisti,  
Inde sibi gravior affuit ipse dolor;  
Nunc ope plaga caret, dolor ejus semper abundat.  
Et licet ipsa taces, te quoque flamma gravat;  
Plaga malum sepe parit inconfessa, necemque;
- 570 Vos quoque tectus amor sepe gravare solet.  
Ergo quid inde velis, celeri circumspice mente,  
Et michi sint animi nuncia verba tui.

GALATEA

- Me premit igniferis Venus improba sepius armis,  
Et michi vim faciens, semper amare jubet !
- 575 Me jubet e contra pudor et metus esse pudicam...  
His coacta meum nescio consilium !

ANUS

- Sit timor iste procul! hic non est causa timoris,  
His rebus nunquam proditor ullus erit.  
Ut tuus existat conjux modo Pamphilus optat,  
580 Nititur omnis ad hoc cura laborque suus.  
Mille modis acres habitus, michi prodidit ignes,  
Et michi flens graviter talia verba refert :  
Est Galatea meus dolor et medicina doloris,  
Hec dare sola potest vulnus opemque michi !
- 585 Illius ad lachrymas pietas me flere coegit ,

Et tamen in tacito pectore leta fui.  
Omnia cernebam fieri velut ipsa volebam,  
Ardentes sensi vos simul igne pari.  
Ledere flamma solet, precor ipsi parcite vobis,  
590 Vosque duos mecum jungere possit amor !

GALATEA

Quod petis affecto, nichil hoc michi carius esset  
Si meus annueret istud uterque parens.  
Istud enim fieri nostris non convenit ausis :  
Si bene vellemus nec locus esset ad hoc ,  
595 Nam mater mecum custos michi semper habetur,  
Totaque me servat nocte dieque domus.

ANUS

Ingeniosus amor portas et claustra relaxat,  
Vincit quicquid obest ingeniosus amor!  
Vanos pone metus, pueriles corrige sensus,  
600 Mecum dulcis amor te rogat ut venias !

GALATEA

Es modo facta mee furtive conscia mentis ,  
Hujus et es melior pars modo consilii ;  
Ut michi consilium te deprecor utile dones ,  
Et te non pudeat consuluisse michi.  
605 Est scelus atque nephas seducere fraude puellas (1),  
Hinc decus et magnum crimen habere potes !

(1) *Sed modo dilectam scelus est odisse puellam.* (Ovid. *Remed. Amor.*, 635).

ANUS

- Non pundibunda tegam famam quamcumque locacem,  
Nec mea facta negant consuluisse tibi!  
Si quicumque velit mecum contrarius esse,  
610 Proferat his rebus quicquid obesse potest!  
Viribus hic totis veniat contendere mecum,  
Aut victus taceat, aut modo victor eat!  
Et citius mecum Ratio compesceret illum,  
Cum Ratione nichil diceret ille michi:  
615 Vir bonus et pulcher, genus altum, copia grandis!  
Dulcis amor nostrum clam fovet consilium!  
Fama loquax taceat, taceat quoque murmur iniquum,  
Absque pudore suas res habet ista vias.

GALATEA

- O Deus! in quantis animus versatur amantis,  
620 Quem timor hac illac pellit, amorque gravis!  
He duo discordes hunc die nocteque fatigant:  
Esse quod optat amor, hoc negat ipse timor;  
Quid faciat nescit; semper per devia currens  
Errat, et errando vulnus amoris alit.  
625 Me sibi subdit amor, illi licet usque rebellem,  
Meque repugnantem fortius urit amor.  
Sic afflicta diu, casso quoque fessa labore,  
Mesta loquar, quam sic vivere malo mori!

ANUS

Ut majora suo surgunt incendia motu,

- 630 Lisque repugnando major et ira furit,  
Sic Venus ipsa suis ipsi sibi noxia bellis  
Surgit, et opposita vulnera lite fovet (1).  
Non potes ergo tuas bellis extinguere flammās,  
Sed cum pace tuus mitior ignis erit.
- 635 Imperium Veneris fac, dum sua miles haberis,  
Non tibi sint damnum lisque laborque tuus.  
Insipiens, tenere male perdis gaudia vite,  
Te que tuosque dies noxius error habet!  
Tantum mente vides absentis vulnus amici,
- 640 Nocte dieque tuos nec minus ille videt.  
Alter in alterius fert tantum lumina vultus,  
Res dabit ambobus ista morando necem.  
Sed reor hoc quod amas leviter depellere curas?  
Hujus discidii mors fera finis erit!
- 645 Parce juventuti, complectere gaudia vite;  
Leta decet letis pascere corda jocis.  
Et modo sola veni paulisper ludere mecum:  
En tibi nostra domus poma nucesque dabit;  
Vix erit iste meus sine fructibus angulus unquam(2).
- 650 De quibus esse, frui quolibet, ipsa potes.  
Sed modo nescio quid tam fortiter ostia movit?  
Vir fuit aut ventus.... sed reor esse virum....

(1) *Læsa Venus justa arma movet telumque remittit.*  
(OVID. *de Arte Am.*, II, 397).

(2) *Ille terrarum mihi præter omnes*  
*Angulus ridet.* (HORAT. *Carm.*, II, 4).  
*Angulus iste feret piper et thus ocius uva.*  
(HORAT. *Epist.*, XIV, v. 23).

*O si angulus ille*  
*Proximus accedat qui nunc denormat agellum!*  
(HORAT. *Satir. lib. II*, 6).

Est homo ! per quoddam nos respicit ille foramen !  
Pamphilus est ! vultus si bene nosco suos.  
655 Arte seram retro paulatim vique recludit.....  
Ad nos ingreditur.... quid modo cesso loqui?  
Cur furiose fores perfringis, Pamphile, nostras?  
Emptas namque meo destruis ere seras.  
Quid vis ? vel cujus venisti nuncius ad nos ?  
660 Dicere si quid habes , dic celer, atque redi !

**Scena quarta (1)**

ANUS ; PAMPHILUS , GALATEA

PAMPHILUS

O Galatea , mei super omnia causa salutis !  
Da michi post longas basia mille moras !  
Nec tamen his sitiens meus ardor abibit ,  
Sed crescit placidis acrior ipse jocis.  
665 En ego tota meis mea gaudia claudio lacertis !  
En complector onus dulce piumque michi !  
Huc mea divertit felix vestigia casus ,  
Nam tenet iste locus hoc quid amo melius !

ANUS

Me vicina vocat : loquar illi , jamque revertar ,  
670 Nam nimis vereor huc modo ne veniat.

(1) Suivant Jean Prot , cette scène serait la première du cinquième acte.

Quid clamas? propero; veniens hec ostia claudo,  
Nullus enim remanet hic nisi sola domus.  
Me mea cura tenet, propera michi dicere quid vis,  
Me tecum longas non decet ire vias.

### Scena quinta

PAMPHILUS, GALATEA

PAMPHILUS

- 675 En modo dulcis amor viridisque juvena, locusque,  
Galatea, monent pascere corda jocis!  
En lasciva Venus nos ad sua gaudia cogit (1),  
Inque suos usus nos jubet ire simul!  
Quid moror his verbis? supplex mea vota requiro (2),  
680 Tu patiens facti deprecor esto mei?

GALATEA

Pamphile, tolle manus!... frustra te nempè fatigas!...  
Nil valet iste labor!... quod petis esse nequit!...  
Pamphile tolle manus!... male nunc offendis amicam!...

(1) *Sed Dea non patitur sic ad sua gaudia cogi.*  
(Ovid. *de Arte Am.*, II, 419).

(2) L'édition Vêrard donne cette variante :  
*Quid moror? hujus ope mea vota requiram.*

C'est probablement la bonne leçon, mais nous ne l'avons pas introduite dans le texte, parceque cel *hujus* nous a paru trop démonstratif.

- Pamphile tolle manus !... jamque redibit anus !
- 685 Heu michi !... quam parvas habet omnis femina vires !...  
Quam leviter nostras vincis utrasque manus !...  
Pamphile ! nostra tuo cum pectore pectora ledis !...  
Cur me sic tractas ?... est scelus atque nephas !...  
Desine !... clamabo !... quid agis !... male detegor a te !...
- 690 Perfida (me miseram) quando redibit anus ?  
Surge ! precor !... nostras audit vicinia lites !...  
Que tibi me tribuit, non bene fecit anus !...  
Ulterius mecum non te locus iste tenebit  
Nec me decipiet, ut modo fecit, anus !....
- 695 Hujus victor eris facti : licet ipsa relucter,  
Sed tamen inter nos rumpitur omnis amor !

PAMPHILUS

- Nos modo paulisper requiescere convenit ambos,  
Dum, facto cursu, noster anhelat equus.  
Quid male dilecto respectum luminis offers ?
- 700 Curque lavas lacrimis flebilis ora tuis ?  
Sum reus ex toto, modo quaslibet accipe penas,  
Et major meritis pena sit ipsa meis.  
En quecumque velis patiens ad verbera presto !  
Sic culpasse tamen non mea culpa fuit.
- 705 Nos modo iudicium (si vis) veniamus ad equum :  
Aut modo sim liber, aut ratione reus.  
Ardentes oculi, caro candida, vultus herilis (1),

(1) *Dico, edico vobis nostrum esse illum herilem filium.*

(TÉRENT. *Eunuch.* Act. v. Sc. IV, v. 40.)

*Quod mihi heræque filiaque herili est.*

(TÉRENT, *Adelph.* Act. IV. Sc. II. v. 25.)

- Verbula , complexus , basia grata , locus  
Fomentum sceleris michi , principiumque dedere.
- 710 Instiuit hortator his michi verus amor ,  
His furor intumuit , rabiesque libidinis arsit ,  
Hortanturque sequi facta nephanda michi.  
Iste meos sensus pervertit pessimus error  
Per quem nostra tibi gratia surda fuit....
- 715 De quibus accusor , merito culpabilis esses ,  
Fons hujus fueras materiesque mali.  
Tam gravis ira duos non convenit inter amantes (1) :  
Sed si forte venit , sit tamen ipsa brevis.  
Semper amans delicta pati bene debet amantis :
- 720 Culpe communis fer patienter onus (2).  
Cum remeabit anus , tristes , precor , exue vultus ,  
Ne nos , per lachrymas , sentiat esse reos.

### Scena sexta

PAMPHILUS , GALATEA , ANUS

ANUS

- Ante fores vacuis tenuit me femina nugis ,  
Que Marcum proprio vinceret alloquio !
- 725 Cur Galatea tuo corrumpis lumina fletu ?  
Quem michi demonstras , hic color unde venit ?

(1) *Turpe vir et mulier , juncti modo , protinus hostes.*

(OVID , *Remed. Amor.* , 659).

(2) *Quod juvet ex æquo femina virque ferant.*

(OVID. , *de Arte Am.* , 682).

Absens quando fui , quid tecum Pamphilus egit ?  
Galatea, precor, ordine cuncta refer.

GALATEA

- Convenit ut nostros queras (quasi nescia) fletus,  
730 Cum res consiliis facta sit ista tuis!  
Fructibus ipsa suis que sit cognoscitur arbor :  
Tu quoque nunc factis nosceris ipsa tuis.  
Poma nucesque tuas michi tu dare disposuisti ,  
Cum tuus iste fuit Pamphilus ante fores !  
735 Ut locus esset ad hoc tua te vicina vocavit ,  
Quo spoliata forem virginitate mea !  
O quam magna foris te fecit causa morari ?  
Quam bene seva suas ars tegit insidias !  
Implevere suos ars et fallacia cursus :  
740 In laqueos fugiens decidit ipse lepus !

ANUS

- Incepor injuste nunc ; hoc michi crimen inesse !  
Qua ratione velis , me satis expediam.  
Etati nostre male nomen criminis hujus  
Convenit , ars tanti nec studiosa mali.  
745 Si qua modo concepta jocis contentio vobis  
Contigit , absenti que michi culpa fuit ?  
Sit quodcumque potest , nil ad me lis utriusque .  
Quam movet insipiens (non ego) vester amor !  
Dic tamen ignoti seriem michi , Pamphile , facti ,  
750 Hujus origo mali ne sit operta michi.

PAMPHILUS

Arguor ex minima (si scires ordine) culpa,  
Estque michi meritis durior ira meis.  
Sed decet arcanum celari semper amantum ;  
Nam dixisse pudet, cum furor omnis abest.  
755 Tantum lenire tibi rixas convenit ire  
Quam magnam inter nos non decet esse duos.

GALATEA

Pamphile, dic illi nostros (quasi nesciat) actus,  
Res ut percipiat qualiter ista venit.  
Quod tibi consuluit a te (quasi nescia) querit,  
760 Ut videatur in hoc non nocuisse michi !  
Artibus innumeris michi devia plura dedisti (1),  
Sed tamen indiciis res patet ipsa suis.  
Ut piscis curvum jam captus percipit hamum (2),  
Sic mens humana capta videt laqueos !  
765 Et modo quid faciam ? fugiam captiva per orbem ?  
} Ostia jure michi claudet uterque parens.  
Metior hac illac oculis vigilantibus orbem,  
Leta tamen misere spes michi nulla venit !

ANUS

Ut graviter doleat non pertinet ad sapientem,  
770 Cum dolor ad dominum premia nulla refert.

(1) *Artibus innumeris mens oppugnatur amantis.* OVIDE.

(2) *Alius textus habet : « Ut avis humanos capta videt laqueos ».*

(Note de JEAN PROT sur le v. 763).

Hoc moderanter age reparari quod nequit arte ,  
Quod male persuasit immoderatus amor.  
Convenit ad nostros modus et prudentia fletus ,  
Quodque sequi deceat querere consilium ,  
775 Mordet enim graviter discordia pectus amantum  
Et movet in bellis vulnera seva suis.  
Que bene vos foveat placidam concedite noctem :  
Hec tua sit conjux ! vir sit et iste tuus !  
Per me votorum jam compos uterque suorum ,  
780 Per me felices , este mei memores (1) !

(1) *Finaliter in nonnullis codicibus inscribitur hic versus talis :*  
*« Pamphilus ecce modo fruitur cum virgine voto. »*

(Note de JEAN PROT sur le v. 780).



NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES



## LETTRES DE M. LE DOCTEUR LOUIS SIEBER

Directeur de la Bibliothèque publique de Bâle.

---

**Universität  
Basel**

**Oeffentliche  
Bibliothek**

I.

*Basel, den 27 novembre 1872.*

MONSIEUR,

..... J'ai toujours considéré que c'était un devoir pour les personnes qui s'occupent des sciences et des lettres, de se communiquer réciproquement les résultats de leurs études. Vous me trouverez donc toujours empressé à vous être utile et agréable, et je vous prie d'user et d'abuser même de moi en toute liberté.

Le manuscrit F. vi. 15. de notre bibliothèque est un *Codex chartaceus*, petit in-4° de 363 feuillets. Il contient un assez grand nombre de traités en vers et

en prose ; le poème de *Pamphilus* en est le dernier ; il commence feuillet 339 recto et finit f° 363 verso. Le papier du manuscrit est le même du commencement jusqu'à la fin. On distingue trois mains différentes, la première a écrit les feuillets 1-204, la seconde, f. 206-307 ; la troisième, f. 309 à la fin. L'écrivain qui a écrit la première partie du manuscrit se nomme plusieurs fois et il ajoute même la date et le lieu ; p. e., f° 106, on lit :

« Et sic praesens codicillus explicit, scriptus in  
» civitate Gebennensi, anno a nativitate domini nos-  
» tri Jhu xpi millesimo quadringentesimo quadragesimo  
» quinto, vicesima die mensis Julii, per me saepe dic-  
» tum Arnoldum Heymerici, in Registris Bullarum Sacri  
» Basiliensis Concilii et Sanctissimi in xpi Patris Do-  
» mini nostri, domini Felicis divina Providentia Papæ  
» quinti scriptorem, qui pro tunc in supra dicta civitate  
» cum sua curia residebat, Pontificatus ejus anno  
» sexto. Amen. »

Immédiatement après cette notice écrite avec de l'encre rouge, l'écrivain continue en encre noire :

« Item fui admissus ergo Arnoldus Heymerici de Cli-  
» vis, alias de Arnheim, pro scriptore in Registro Bul-  
» larum sanctissimi in Christo Patris et domini nostri,  
» domini Felicis divina Providentia Papæ quinti, pro  
» tunc in civitate Gebennensi residentis, anno à nati-  
» vitate Domini millesimo quadringentesimo quadra-  
» gesimo quinto, die vero prima mensis Augusti, Pon-  
» tificatus ejusdem domini nostri anno sexto. Amen. »

Les deux écrivains qui ont écrit la seconde partie du *Codex* ne sont pas nommés ; on ne trouve nulle part de

date, *mais l'écriture appartient* sans doute aussi au xv<sup>e</sup> siècle. Pour que vous puissiez juger vous-même, je vous envoie ci-joint un fac-simile du commencement et de la fin du poème de Amore; mais vous verrez que notre manuscrit ne confirme guère votre conjecture.

Du reste, Ebert dans son *Lexique général bibliographique* (Leipzig, 1830), t. II, p. 298, dit que le vrai auteur du poème de Amore est Pamphilus Maurilianus, et que le poème se trouve déjà cité dans le *Compendium moralium notabilium* de Hieremias, mort en 1300 (Bandini, *biblioth. Léopold*, tome II, 83 (1)).

(1) Lisez, 48 : Voici ce que dit Bandini loco citato. Je dois cet extrait à l'obligeance de M. Eugène d'Auriac, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

« *Auctores quorum testimonia in hoc opere adferuntur sunt isti : Gualterius de Castellione, lib. III, opus carminibus. Auctor libri de formula honestæ vitæ. Mathæus Vindocinensis de historia Tobiae. cap. 16, versibus. Idem in poetria, versib. Auctor libri de moribus medicorum, versib. Cæcilius Firmianus de beata vita. Henricus Samariensis sive Septimellensis, versib. Richardus judex Venusinus liber de pertractatione nuptiarum, versib. Bellinus in speculo vitæ, versib. Chronica de nugis philosophorum. Versificator fabularum Æsopi. versib. Hugo de S. Victore in Didascalo, item, in compendio Philosophiæ. Maximianus, versib. Jacobus Beneventanus cap. XXV, versib. Montanarius in Luna cleri, cap. LVIII, versib. — Martialis cecus (cocus) libro undique suscepto cap. V; is est Valerius Martialis. Cato, versib. Johannes Solobriensis anglicus in policratone lib. I. Auctor libri qui dicitur Rudium Doctrina lib. I. versib. Catullus cap. I, cap. XIX, versib. Gualfredus in poetria cap. XXXIV, versib. Auctor libri qui dicitur Pamphilus, cap. III, versib. Augustinus in Epigrammatibus Prosperi LXXIV. Baldus fabulæ XXII, versibus leoninis. Andreas ad Gualterium de Amore libro I. Auctor libri qui incipit Astrolabi, versib. Theophrastus in aureolo tractatu de nuptiis. Auctor libri qui dicitur Facetus, versib., etc., etc.*

Tout en vous laissant cette question, je me borne-  
rai à vous donner une idée du contenu du manuscrit  
F. VI, 15. On y trouve :

1<sup>o</sup> GUIDONIS FABAE varia opuscula : a) de arte dic-  
tandi more rhetorico, f<sup>o</sup> 2-72 verso. b) Arengæ pro sco-  
laribus ad commune Bononiæ f<sup>o</sup> 73 recto — 91 verso.  
c) Libellus de diversis principiis partium dictaminis et  
de singulis partibus epistolarum ponendis. f<sup>o</sup> 93 recto  
— 98 verso. d) Summa de vitiis et virtutibus f<sup>o</sup> 99 recto  
— 106 recto. e) Exordia ad omnes casus litterarum cum  
conclusionibus, folio 109 recto — 129 recto.

2<sup>o</sup> Libellus compendiosus de positione terminorum  
secundum rhetores et poetas factus per quemdam ele-  
gantissimum et eximium poetam f<sup>o</sup> 133 r<sup>o</sup> — 140 v<sup>o</sup>  
(scriptus in Basilea, durante Concilio 1445.

3<sup>o</sup> Tabellæ rhetoricales f<sup>o</sup> 140 v<sup>o</sup> — 144 v<sup>o</sup>.

4<sup>o</sup> Epistolæ compendiosæ f<sup>o</sup> 145 r<sup>o</sup> — 190 r<sup>o</sup>.

5<sup>o</sup> Exordia contra absentes et pro absentibus; exor-  
dia discipulorum et doctorum; exordia illorum qui  
suum rectorem spernere videntur f<sup>o</sup> 193 r<sup>o</sup> — 197 v<sup>o</sup>.

6<sup>o</sup> Dictamina bona f<sup>o</sup> 198 r<sup>o</sup> — 204 v<sup>o</sup>.

7<sup>o</sup> Cyrilli speculum sapientiæ, f<sup>o</sup> 206 r<sup>o</sup>

— 263 v<sup>o</sup>.....

8<sup>o</sup> Nigelli speculum stultorum, f<sup>o</sup> 266 v<sup>o</sup>

— 307 v<sup>o</sup> en vers.....

9<sup>o</sup> Henrici septimolensis sive pauperis

elegia f<sup>o</sup> 309 r<sup>o</sup> — 338 v<sup>o</sup>.....

10<sup>o</sup> *Pamphilus de Amore*, f<sup>o</sup> 339 r<sup>o</sup> —

363 v<sup>o</sup>.....

} 2<sup>o</sup> main.

} 3<sup>o</sup> main.

Avant de terminer cette lettre, je ne veux pas  
manquer de vous dire que notre bibliothèque possède

un imprimé du poème de Pamphilus que je ne trouve indiqué ni dans le Manuel de Brunet, ni dans le Repertorium bibliographicum de Hain, ni dans le Lexique de Ebert. C'est une édition sans chiffres, signatures ni nom de lieu, ni date, petit in-4° de 16 feuillets, à 27 lignes par page, caractères gothiques. La première ligne du f° 1<sup>r</sup> contient le titre : *Querimonia Phampbili*. Après le « Explicit Pamphilus », au bas de la dernière page, on trouve la date en encre rouge « 1473 ».

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous communiquer sur Pamphilus et son poème. Si mon fac-simile ne vous suffit pas pour décider la question de l'ancienneté de notre manuscrit, je suis prêt à vous procurer une photographie d'une page quelconque, mais je ne crois pas qu'il vaille la peine de dépenser de 6 à 8 fr.

En terminant, je vous réitère, Monsieur, mes offres de service les plus étendues, et je vous prie d'agréer, etc.

Dr LOUIS SIEBER,  
Directeur de la Bibliothèque publique de Bâle

---



Universität

Basel

—

öffentliche

Bibliothek

—

II.

Basel, den 30 janvier 1875.

MONSIEUR,

Depuis que j'ai reçu votre aimable lettre datée du 4 décembre 1872, je n'ai pas cessé de m'intéresser vivement à votre ami Pamphilus ou plutôt M. Aurilianus. J'avais l'intention de vous envoyer encore avant Noël une photographie de notre édition de 1473, mais le photographe, qui me sert ordinairement dans des cas pareils, était tellement préoccupé par des travaux pressants pour les jours de fête, qu'il a dû me renvoyer jusqu'au mois de janvier. Malheureusement, c'est justement l'époque où j'ai le plus de travail, soit par la rédaction du rapport officiel pour le Sénat de l'Université et le Gouvernement, soit par des affaires de compte. Je vous prie donc instamment d'excuser que j'aie mis à l'épreuve si longtemps votre patience.

Voici le résultat de mes recherches sur Pamphilus depuis ma dernière lettre.

D'abord j'appelle votre attention sur un livre qui contient une édition du poème de Amore. Ce livre, assez rare, est intitulé :

« Ovidii Nasonis Pelignensis Erotica et Amatoria opuscula, de Amoribus, arte et modis amandi, et qua ratione quis amoris compos fieri debeat, nunc primum ex vetustis membranis et mss. codicibus de prompta

et in lucem edita, diversa ab iis quæ vulgo inter ejus opera leguntur; cum aliis quibusdam ejusdem argumenti libellis qui per fucum in Ovidianas inscriptiones transierunt, Francofurti, 1610. »

L'auteur anonyme de ce livre est un historien allemand assez connu, Melchior Goldast, mort en 1635 comme chancelier de l'Université de Giessen. Pag. 75-105 on trouve :

« Pamphili Mauriliani Pamphilus sive de Arte Amandi elegiæ. »

Le poème de Amore est divisé dans cette édition en 63 élégies de différente longueur. La « Epistola dedicatoria » donne des notes sur chacune des poésies contenues dans le volume. Pag. 26 et 27, on lit ce qui suit :

« *Pamphilus Maurilianus.* »

Guermundus in Commentario in artem Prisciani :

*Item invenitur sociabus. Maurilianus in de Amore :*

« Pulchrior hic sociis, sociabus pulchrior ipsa es. »

Qui versus reperitur in elegia XXI. Balbus Januensis, qui ante annos plus minus quadringentos vixit, in Catholico : *Pamphilus interpretatur solus amor et corripit penultimam : unde « Pamphile tolle manus, jamque redibit anus. »* Versus exstat eleg. 56.

Vulgatus liber ejusmodi habet indicem : *Pamphilus de Amore, plures in se continens elegantias, modumque quo quis ametur describens, incipit : Hinc et vulgo citari solet : Pamphilus de Amore.*

Franciscanus aliquis aut Dominicanus monachus qui commentum in hunc libellum scholasticis suis dictavit, Ovidio adscripsit. Ejus verba sunt : « *Pr* »

*primo, actor fuit Ovidius, ut quidam dicunt, qui tam de Arte Amandi quam de Remedio amoris, scripturæ plura mandavit.* » Libellus præterquam quod barbarus, est etiam fœdissime mendosus et corruptus, verbis passim et ipsis interdum versibus luxatis et transpositis. Emendet cui libido est nugari. »

Je vous ai copié cette note de Goldast, non parce que je la trouve très-intéressante, mais parce que le livre de Goldast vous est peut-être inconnu et parce qu'il est rare. Notre bibliothèque, par exemple, ne le possède pas. Mon collègue de la bibliothèque de Zurich a eu la complaisance de me l'envoyer pour quelque temps.

Un autre livre dans lequel on trouve quelques notices sur Pamphilus et qui peut-être ne se trouve pas à Toulouse, porte le titre suivant : *Polycarpi Leyseri* poes. prof. in Acad. Helmstadiensis *Historia Poëtarum et Poëmatum mediæ Ævi*, decem post annum a nato Christo CCCC seculorum. Centum et amplius codicum mss. ope carmina varia elegantia, ingeniosa, curiosa evulgantur, emendantur, recensentur. Halæ Magdeb. 1721.

Dans ce livre, Pamphilus Maurilianus est rangé parmi les poètes du xv<sup>e</sup> siècle. Comme le livre de Leyser est une histoire littéraire des poètes latins du moyen-âge, il se contente souvent de donner quelques extraits des poèmes dont il parle. Souvent aussi il se dispense même des extraits. C'est le cas de Pamphilus, sur lequel il dit page 2071 (faute d'impression pour 1071) : « *Pamphilus Maurilianus*. Hoc nomine prodiit Pamphilus sive de Arte amandi elegiæ, initio : *Vulneror et clausumque fero sub pectore telum* ; inter Ovidii ero-

tica per M. Goldastum, Francofurti, 1610 (p. 75). Non autem primum per Goldastum prodiit Pamphilus, sed jam antea circa sec. XV finem, cum Ovidii Trium Puellarum libro, etc., in-q. (fol. II, 6), ubi tamen primus scripti versus sic sonat : *Vulneror et clausum porto sub pectore telum*. Cum aliæ quoque emendatiores lectiones in antiquiore editione legantur, illaque manuscripti ad instar rarius occurrat, eas annotare non inutile fuerit. »

Après ces mots, Leyser donne une longue série de variantes qui remplit cinq pages. Je la laisse de côté, mais si les leçons de cette ancienne édition, « cum Ovidii trium Puellarum libro, » qui m'est absolument inconnue, ont de l'intérêt pour vous, je pourrai vous les faire copier. Vous n'avez qu'à me dire un mot.

Pendant les vacances de Noël, j'ai passé une journée à Zurich, et j'y ai trouvé, grâce à la prévenance de M. le docteur Horner, mon collègue, directeur de la bibliothèque de la ville de Zurich, un manuscrit de Pamphilus de Amore. C'est, comme le nôtre, un codex miscellaneus, écrit sur papier, au xv<sup>e</sup> siècle, à ce qu'il me semble. Le poème de Amore remplit 23 pages et demie. Vous trouverez ci-joint un fac-simile du commencement et de la fin. Les pièces qui sont réunies dans ce manuscrit sont écrites par des mains très-différentes. Sur le verso du premier feuillet, le contenu du volume est indiqué ainsi : « Ovidius de Vetula ; Pamphilus de Amore ; Ovidius de Ponto ; Alanus de Planctu Naturæ ; Seneca major ; Georgicorum Virgilio ; Bucolicorum (*sic*) Virgilio ; Prudentius ; Theodulus ; Alanus in proverbiiis. Mais cet index ne mentionne que les

pièces principales; il omet, par exemple, les versus Columbani Sancti ad Sethum, qui suivent immédiatement le Pamphilus. Le manuscrit de Zurich est coté C 103/291. La bibliothèque de cette ville ne possède pas d'édition de Pamphilus outre celle de Goldast.

Me voici arrivé à la fin de mes notices. J'ajoute encore que notre édition de Pamphilus de Amore (1473) ne contient pas la lettre reproduite dans l'édition Jau-mar (Paris, 1499).

Le filigrane est un *P* gothique surmonté d'une croix; la forme n'est pas toujours la même. Ce filigrane se trouve aussi dans le livre qui précède le Pamphilus, *Tulius de Senectute*, ainsi que dans le *liber Alexandri magni Regis Macedoni de præliis* qui le suit.

J'ajoute à cette lettre deux exemplaires de quatre photographies : 1° la fin du livre *Tulius de Senectute*; 2° le commencement de *Pamphilus*; 3° la fin de ce poëme et 4° le commencement du *liber Alexandri magni*. J'ai dépensé 24 francs pour ces photographies, que vous pourrez me rembourser quand il vous plaira.

En terminant, je vous prie d'agrèer, etc.

Dr LOUIS SIEBER.

---



## DE LUPO ET AGNO

- Est lupus, est agnus ; sitit hic, sitit ille. Fluentam  
Limite non uno querit uterque siti.  
In summo bibit amne lupus, bibit agnus in imo.  
Hunc timor impugnat, verba movente lupo :  
5 Rupisti potumque michi rivoque decorem !  
Agnus utrumque negat, se ratione tuens :  
Nec tibi, nec rivo nocui, nam prona supinum  
Nescit iter nec adhuc unda nitore caret.  
Sic iterum tonat ore lupus : Mihi damna minaris !  
10 Non minor, agnus ait. Cui lupus : Imo facis !  
Fecit idem paterque tuus, sex mensibus actis.  
Quum bene patrizes (1), crimina patris obi !  
Agnus ad hec : Tanto non vixi tempore ! — Predo  
Sic tonat : An loqueris, furcifer ! huncque vorat.  
15 Sit nocet innocuo nocuus causamque nocendi  
Invenit. Hi regnant qualibet urbe lupi.

« Le mot *patrizare* semble indiquer une origine italienne. La date est du dixième ou du onzième siècle...

(1) Laudo, Ctesipho. *patrissas*.

TERENT. *Adelph.* IV, VI, 49, 50.

Plaute avait déjà dit : *Pseudolus*, I, V, 27.

Idne tu miraris si *patrissat* filius ?

Odolric, évêque d'Orléans, dans une lettre à Fulbert, évêque de Chartres, anno 1027, parlant du roi Henri Ier : « quem dicunt segnem, in negligendo jure *patrissaturum* ».

» Elle est d'ailleurs fort singulière (la fable) par le ton  
» sentencieux, la rigueur symétrique et la régularité  
» monacale. C'est dur et acerbe. On entend le cri du  
» Florentin et du Génois mécontents ».

PHILARÈTE CHASLES.

(*Journal des Débats* du 22 février 1863).

---

**ANTHONIUS BARELLUS BIBLIOPOLA**

**Johanni Proto, salutem per Dominum.**

**EPISTOLA**

Instituenti michi impressorum librorum mercaturam (quam aliquot dies sub servicio actitavi), denuo meo nomine meisque fortunis continuare : haud alienum a negotio ipso haudque injucundum visum est, libellum aliquem (paucarum quidem impensarum) impressum iri tradere. Sicut enim peregrinantes solent ad cumulos lapidum secus viam coacervatos, (quos montes gaudiorum appellant) lapidem quisque quem juxta offenderit apponere, quo cumulus ipse altior emineat quoque ceteris viantibus iter innotescat : sic ego (dum novum aliquid dederò imprimendum), michi videbor in acervum librorum impressorum primitias mee negotiationis conjecisse, et ceteris sociis bibliopolis exemplum prebuisse, ut simile, quique pro suo arbitratu, factitent vel attentent.

Hec vero michi cogitanti et quam plurimorum recordanti, subiit in animum de Libello Amoris Pamphili, et de ea quam, non sine magna audientium admiratione, fecisti familiari ejusdem interpretatione :

cujus in recordatione non parum gavisus est animus meus reperisse quod querebat.

Est enim libellus iste perjucundus, licet parvus quidem quantitate, sed fructu plenus et virtute, quippe qui et amandi preceptorum doctor copiosus, morumque amantum et lenociniorum vetularum ostensivus, atque ob eas res a quamplurimis etiam eruditis ac litteratis, michi crede, celebratus et desideratus.

Cujus libelli tametsi textus de se pateat, et ut sic dicam, clarus est et lucidus in vocabulis, ipsum tamen ejusque subtile artificium tua interpretatione non mediocriter illustrasti, dum ipsum, antehac sine forma habitum, per actus et scenas sub comediae figura divisisti, sententias et verba singula explicasti, mores personarum demonstrasti, ceterorum poetarum precepta et dicta his consona apposuisti, et ut in summa dicam, sic particulas ejus omnes tam lucide ante oculos posuisti, ut, si Pictagore crederetur, auctoris ipsius animum ingeniumque tibi, cecissem facile credi possit. Qua in re magnum tue eruditionis specimen prebui; si enim singula vocabula seorsum exponere non ineruditi est hominis, haud dubium, sic nudum textum in particulas, immo in puncta dividere, partesque ejus continue ordinatas ostendere, id demum artificis et magistri opus est, et ut ait Virgilius :

Hoc opus, hic labor est!

Eapropter et tue laudi futureque glorie, si multiplicatus dispersusque fuerit, non mediocriter congratulor, ac, pro mea parte, studeo ut longe lateque libellus ipse, una cum tuo nomine, mea opera divulgetur. Quod ut

fiat, per amicitiam nostram oro ut quam viva voce ad tuos auditores habuisti familiarem, ipsam tuam interpretationem litteris mandare, et scriptam emendare non pigriteris, michique eam transmittere imprimendam ne deneges. Rem quippe tum gratam, tum utilem, tum posteris acceptabilem feceris, tuaque eruditione et prestantia non indignam. Pluribus contenderem id tibi persuasum fore, sed hec ad amicum satis. Vale.

---



## PRÆFATIO JOANNIS PROT

Ad Pamphilum de Amore.

I. De Amore Pamphili libellum<sup>2</sup> aggressuro michi, in primis necessarium visum est pauca quedam de nonnullis que in librorum initiis requiri solent, promittere, quatenus et apertissimus sit ad textum ingressus et familiarissimus processus: videlicet de ipsius libri materia, ceterisque causis, de genere sciendi, de genere carminis, de stilo seu caractere, de modo procedendi et partibus libri.

II. Est itaque materia presentis opusculi, amor Pamphili cujusdam adolescentis, qui, Veneris preceptis instructus et vetule cujusdam opera adjutus, Galatea puella quam amabat potitus est ad libitum, *ut patet in argumento quodam.*

III. Auctorem vero hujus fuisse Ovidium haud facile crediderim, quippe, tametsi Ovidius plurima de amoribus scripserit, si tamen eidera credimus, tria tantum

sunt ipsius de Amore volumina : de Arte ; de Remediis ; et de Amoribus seu Elegie. Verumtamen hujus auctorem opusculi Ovidianum fuisse non dubitamus, quippe qui sic, hoc in libello amandi precepta complectitur, breviter docet et, ut sic dicam, practicat, ut non immerito alter Ovidius fuisse credatur.

IV. Finis vero operis non est alius quam ceterorum poetarum de quibus dicit Horatius : « Aut prodesse volunt aut delectare poete, » etc., etc.

V. Genus autem sciendi est morale, etc., etc.

VI. Genus vero carminis est elegiacum, ex versibus constans hexametro et penthametro.

VII. Stilus autem comicus est et character humilis. Nam ejus persone non sunt magistratus, sed populares et fere plebeie, preter Venerem Deam, que tamen protatica est persona, ut videbitur. Descendit vero stilus loquendi et demissus est usque ad usitatissimum et quotidianum sermonem, ita ut alia interpretatione minime indigere videatur. Hanc autem ipsam cur a me petieris tantopere, mi Antoni, tu videris. Verum cum stilus ejusmodi sit familiaris, necesse est familiarem ejus interpretationem exilem esse et aridam. Quamobrem quid excusationis afferam preter ignorantie accusationem non habeo, nisi Horatianum illud interveniat :

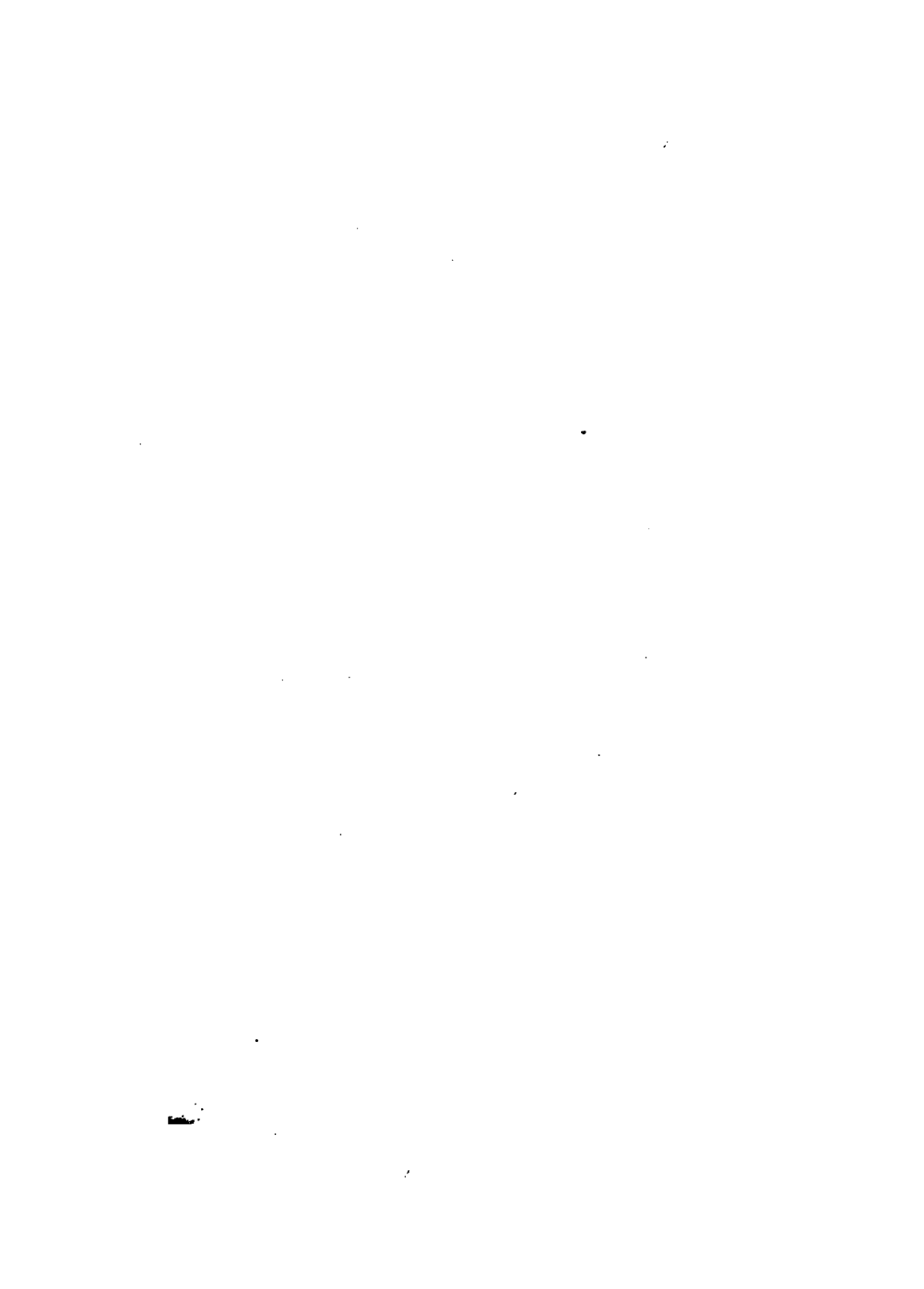
Scribunt indocti doctique, etc.

VIII. At hoc ipsum poema comicum esse nemo qui legerit dubitabit. Ejus namque omnia verba a quatuor

personis introductis proferuntur, ut nullum auctori dicendum relinquatur, preter unicum illud in secunda scena primi actus, ubi scriptum est: *At Venus hec inquit*, cujus tamen similia plurima Plautus in suis comediis interposuisse perhibetur.

IX. Quum igitur poema tale est, videlicet comicum, oportet ejus divisionem et modum procedendi per actus et scenas accipere. Comedia vero, ut plurimum, in quinque actibus perficitur, secundum illud Horatii, etc., etc. (*nihil ad rem.*)

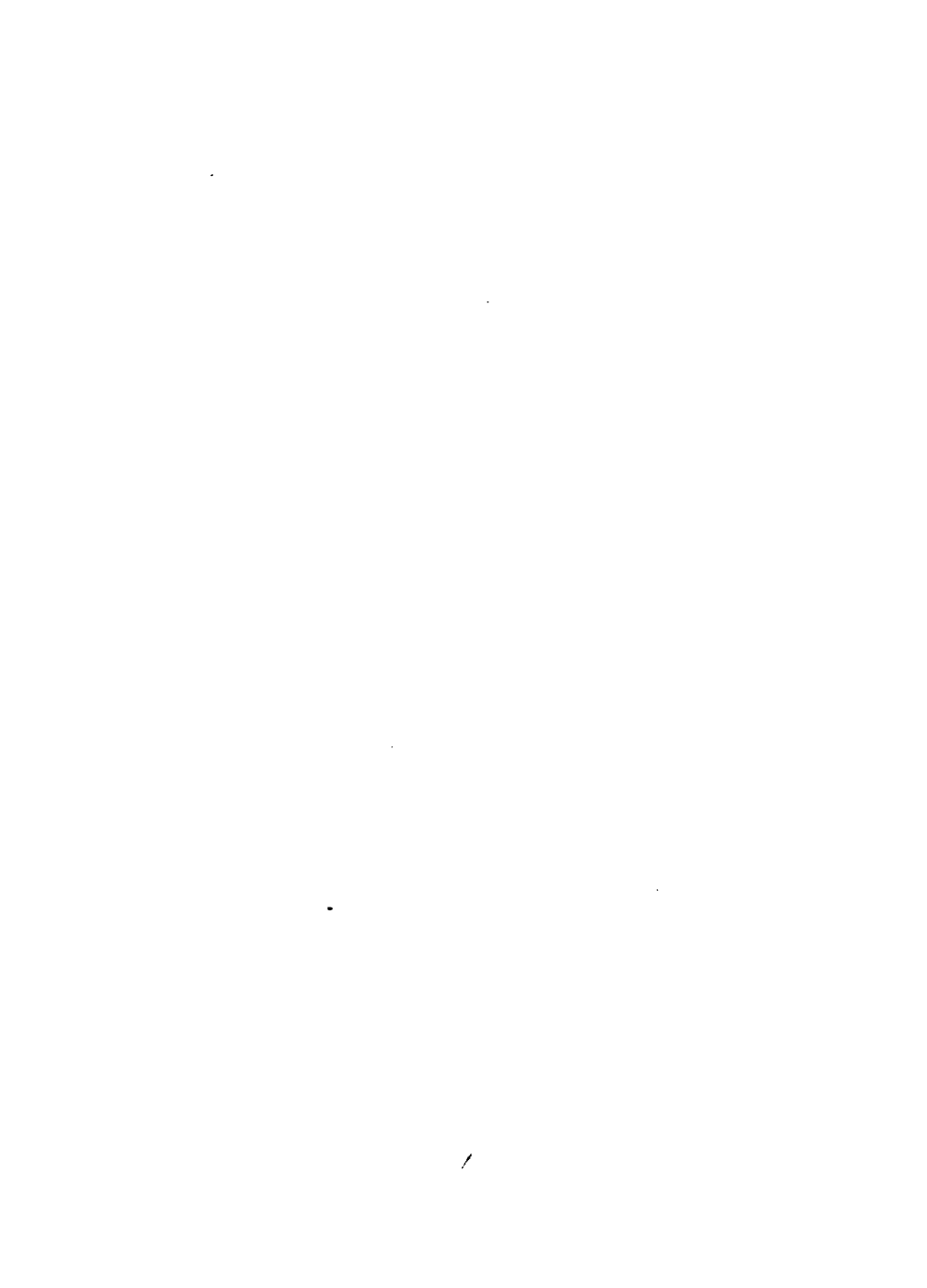




# LEXIQUE

DES

CONCORDANCES ET DES MOTS SINGULIERS OU FAVORIS.



# LEXIQUE

## DES MOTS REMARQUÉS

DANS

Pamphilus de Amore. — De Lupo et Agno (1).  
— Waltharius (2). — Visio Fulberti (3). — Con-

(1) Aux Preuves.

(2) Dans Edélestand Duméril. *Poésies popul. latines antér. au xiii<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1843.

(3) Ibidem, page 217. Cette vision de Fulbert est un échange de récriminations entre un corps au tombeau, nommé Fulbert, et son âme. A première vue on pourra prendre cette petite pièce pour une simple Moralité; mais en la relisant, on remarquera un mot qui lui donne à lui seul, le caractère d'une satire (intéressante et instructive) contre les seigneurs d'origine franque: Fulbert est un Franc, *Francigena*. Je rappelle ce que j'ai dit plus haut, que le Waltharius est écrit dans le même esprit d'hostilité contre la race conquérante. Si l'on fait attention que les deux auteurs parlent d'ailleurs la même langue, on accordera sans peine qu'ils ont vécu dans le même temps.

flictus Ovis et Lini (1). Miraculum S. Nicolai (2).  
— Lamentation sur la mort de Constance, éco-  
lâtre de Luxeuil (3). — Carmen Adalberonis (4).  
— Mss. de S. Martial d'Auvergne (5). — Virgines  
prudentes et Virgines fatue (6).

(1) Dans Edélestand Duméril *Poésies popul. latines antér. au xiii<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1843. Page 379.

(2) Ibid. page 187.

(3) Ibid. page 280.

(4) Tome x des Historiens de France, pag. 65.

(5) Francisque Michel et Monmerqué. *Théâtre français au Mo-  
yen-Age*; p. 3. Paris, Didot.

(6) Ibid. page 6 et suiv.

---

A

ADHUC.

Et ferientis adhuc non audeo dicere nomen.

*Pamphilus.* 3.

..... nescit adhuc.

*Pamph.* 202.

Te peterem pauca libenter adhuc.

*Pamph.* 234.

Sed fortassis adhuc veniet tempus.

*Pamph.* 231.

Non bene firmus adhuc.

*Pamph.* 258.

Forte juvabit adhuc.

*Pamph.* 470.

ANGULUS.

Vix erit iste meus sine fructibus angulus unquam.

*Pamph.* 649.

Angulus hic virides ac vescas gesserat herbas.

*Waltharius.* 497.

APTA.

Quere tuis alias infestis moribus aptas.

*Pamph.* 494.

Artibus et Veneris apta ministra satis.

*Pamph.* 282.

Apta quidem statio latronibus illa cruentis.

*Waltharius.* 496.

parmam... concusserat aptam.

*Walth.* 898.

Insidiisque locum circumspexere sat aptum.

*Walth.* 1128

Usibus exceptis procuratoribus aptis.

*Carmen Adalberonis.* 85.

Quod petitur sacris apta ministeriis.

*Confictus Ovis et Lini.* 285.

Cum redit apta sacris hora ministeriis.

*Confictus.* 384.

Digna dignis parat hospitia.

Apta comes replet palatia.

*Mss. du XI<sup>e</sup> siècle.*

ARS.

Nam solet ars dominum sepe juvare suum.

*Pamph. 12.*

Arte vel officio fac tamen ut faveat.

*Pamph. 82.*

Ars animos frangit.

Arte cadunt turres, arte levatur onus.

Et piscis liquidis deprenditur arte sub undis.

*Pamph. 83, 84, 85.*

Rebus et in multis ars adjuvat.

*Pamph. 87.*

Infatuare tuo sermone vel arte putasti.

*Pamph. 189.*

Usus et ars docuit quod sapit omnis homo.

*Pamph. 208.*

Artibus et Veneris apta ministra satis.

*Pamph. 282.*

Commoda nulla facit arsque laborque michi.

*Pamph. 326.*

Nam prodesse nequit arsque laborque meus.

*Pamph. 441.*

Ars hominis magnum vitat studiosa periculum.

*Pamph. 469.*

Et labor arsque vigil forte juvabit adhuc.

*Pamph. 470.*

Et mea cura sue perdidit artis opem.

*Pamph. 476.*

Nam Veneris mores cognoscimus ejus et artes.

*Pamph. 425.*

Arsque vigil magnas sepe ministrat opes.

*Pamph. 502.*

Que tegitur sceleris artibus innumeris.

*Pamph. 538.*

Arte seram retro paulatim vique recludit.

*Pamph. 655.*

Quam bene seva suas ars tegit insidias.

*Pamph. 738.*

Implevere suos ars et fallacia cursus.  
*Pamph.* 739.

Ars tanti nec studiosa mali.  
*Pamph.* 744.

Artibus innumeris michi devia multa dedisti.  
*Pamph.* 761.

Hoc moderanter age : reparari quod nequit arte.  
*Pamph.* 771.

#### AUSCULTARE.

Sed tamen auscultet me gratia vestra benigne.  
*Pamph.* 195.

Auscultare licet et reddere verba puellis.  
*Pamph.* 220.

Quid loquar auscultet modo gratia vestra benigne.  
*Pamph.* 287.

..... interdum auscultans vallo propiavit.  
*Walth.* 1186.

#### AUT...AUT.

Aut me fallit amor, omnibus aut superest.  
*Pamph.* 40.

Aut tu tolle tuas nostro de corde sagittas,  
Aut tu seva tuis vulnera pasce modis.  
*Pamph.* 65, 66.

Aut victus taceat aut modo victor eat.  
*Pamph.* 612.

Aut modo sim liber aut ratione reus.  
*Pamph.* 706.

Aut quæsitæ dabis aut vitam sanguine fundes.  
*Waltharius.* 667.

En aut oppeto sive aliquid memorabile faxo.  
*Walth.* 1279.

Aut regis cineres aut nostras flabo Camenas.  
*Carmen Adalb.* 181.

### B

#### BEARE.

Me subito nimium Deus et Fortuna beavit.  
*Pamph.* 247.

Sic multis nocuit, multos tamen illa beavit.  
*Pamph.* 269.

### BONITAS.

Fama tue laudis nomenque tue bonitatis.  
*Pamph.* 285.

Precellit cunctos omni bonitate coëvos.  
*Pamph.* 343.

Non manet hac tante pubes bonitatis in urbe.  
*Pamph.* 343.

..... Tua maxima bonitas.  
*Miracle de S. Nicolas, fin du x<sup>e</sup> siècle\*.*

### BUBULCÛS.

Dummodo sit dives cujusdam nata bubulci.  
*Pamph.* 53.

Non sunt carnifices, caupones necne bubulci.  
*Carmen Adalber.* 249.

## C

### CENSUS.

Venales, census improbus emptor habet.  
*Pamph.* 78.

### CONCIPERE.

Concipit ingentes animos fiducia forme.  
*Pamph.* 57.

Assiduasque preces concepit ipse dolor.  
*Pamph.* 70.

mea mens conceperat illud.  
*Pamph.* 339.

Concipit ingentes animos immanis egestas.  
*Pamph.* 467.

Si qua modo concepta jocis contentio vobis.  
*Pamph.* 745.

\* Dans Edélestand Duméril, *Poésies populaires latines antérieures au xiii<sup>e</sup> siècle*, page 187.

Tunc heros magnam juste conceperat iram.  
*Walth. 632.*

CONVENIT.

Illi me noviter convenit ire loqui.  
*Pamph. 152.*

Convenit et honor est ut det responsa petenti.  
*Pamph. 215.*

Convenit ista tamen ut moderanter agant.  
*Pamph. 220.*

Et michi, ne causer, convenit ire domum.  
*Pamph. 242.*

Ergo nos aliam convenit ire viam.  
*Pamph. 280.*

Convenit externos mercari sepe labores.  
*amph. 315.*

Conveniat tuus ut consensus.  
*Pamph. 405.*

Convenit ut vadam nunc exorare puellam.  
*Pamph. 543.*

Istud enim fieri nostris non convenit ausis.  
*Pamph. 593.*

Nos modo paulisper requiescere convenit ambos.  
*Pamph. 697.*

Tam gravis ira duos non convenit inter amantes.  
*Pamph. 718.*

Etati nostre nomen male criminis hujus  
Convenit.  
*amph. 743, 744.*

Tantum lenire rixas tibi convenit ire.  
*Pamph. 755.*

Convenit ad nostros modus et prudentia fletus.  
*Pamph. 773.*

CENTUM CAUSE.

Sunt centum cause.  
*Pamph. 447.*

COPIA.

Cum sit consilii copia nulla michi.  
*Pamph. 10.*

- Et decus et dotes copia sepe rogat.  
*Pamph.* 50.
- Copia decrevit.  
*Pamph.* 324.
- Sitque sub imperio copia nostra tuo.  
*Pamph.* 330.
- Istius et nullum copia crimen habet.  
*Pamph.* 363.
- Hoc utriusque probat par copia.  
*Pamph.* 397.
- ..... copia grandis.  
*Pamph.* 54, 645.
- Et nummorum copia quam tu plus amasti.  
*Visio Fulb.* 52.
- Et thesauri copia pro qua pœnas feres.  
*Visio Fulb.* 76.

COR.

- ..... cordis secreta vicissim.  
*Pamph.* 175.
- ..... intima cordis.  
*Pamph.* 244.
- Vix celare potest intima cordis amor.  
*Pamph.* 506.

CRIMEN.

- Ut nostrum crimen.  
*Pamph.* 298.
- Que magis in tali crimine lumen habent.  
*Pamph.* 420.

D

DEPRENDITUR.

- Et piscis liquidis deprenditur arte sub undis.  
*Pamph.* 85.
- Dicunt que ratio, quis in his deprenditur ordo.  
*Conflictus.* 696.

**DOMINUS.. SUUS.**

Nam solet ars dominum sepe juvare suum.

*Pamph. 12.*

Spes reficit dominum fallit et ipsa suum.

*Pamph. 16.*

Inque modo dominam non sinit esse suam.

*Pamph. 88.*

..... curam  
Que domino fienti premia nulla daret.

*Pamph. 68.*

Et fallunt dominam basia sepe suam.

*Pamph. 238.*

Cum dolor ad dominum premia nulla refert.

*Pamph. 770.*

Solo jure suos coctus alit dominos.

*Constictus. 112.*

**DUCES ET REGES.**

Quam timet alta Ducum servitque potentia Regum.

*Pamph. 27.*

Regibus et Ducibus bona laus est nobilis ortus.

*Carmen Adalb. 24*

**DUMMODO SIT.**

Dummodo sit dives cujusdam nata bubulci.

*Pamph. 53.*

Dummodo sim splendidis vestibus ornatus.

*Visio Fulberti. 325.*

**E**

**ELOQUIUM.**

Que Marcum proprio vinceret eloquio.

*Pamph. 724.*

Illud Helisabet in medium

De domino profert eloquium.

*Virgin. fatue, Th. franc., p. 8.*

EN! EN!

En mala nostra vides! en nostra pericula  
Nosti.

*Pamph.* 64.

En tibi nostra domus poma nucesque dabit.

*Pamph.* 649.

En ego tota meis gaudia claudio lacertis.

*Pamph.* 665.

En modo dulcis amor.

*Pamph.* 675.

En quecumque velis.

*Pamph.* 703.

En hodie imperii... cecidisse columna

Noscitur, en robur procul ivit.

*Walth.* 376.

En ultima Parcae

Fila legunt.

*Walth.* 850.

En cœcus mortem properat gustare nefandam.

*Walth.* 870.

..... en ego pactus

Ante mori sum.

*Walth.* 947, 948.

En quocumque modo res pergant, hic recubabo.

*Walth.* 1151.

En in propatulo.

*Walth.* 1233.

En aut oppeto, sive, etc.

*Walth.* 1279.

Primus en aligeram collectis viribus hastam.

*Walth.* 1287.

En quid demoror.

*Walth.* 1433.

En dixi verum.

*Carmen Adalber.* 355.

Eo.

Non bene certus eo.

*Pamph.* 8.

Tua vox eat inter utrumque.

*Pamph.* 297.

Deprecor ut nostrum crimen eundo tegas.

*Pamph.* 298.

..... crescit eundo tamen.

*Pamph.* 294.

Ut dolor a nostro pectore tristis eat.

*Pamph.* 490.

Aut modo victor eat.

*Pamph.* 612.

## EUROPA.

Tertia pars orbis, fratres, Europa vocatur.

*Waltharius.* 1.

Pars Europa minus non jactat tertia mundi.

*Carmen Adalb.* 163.

## EXIGUA.

Sepius exigua dolor ingens labitur hora.

*Pamph.* 479.

Jura cadunt causa pauperis exigua.

*Pamph.* 536.

Versibus exiguis tantum temptabo dolorem.

*Carmen Abalb.* 32.

## F

## FALLO.

Fallit et ipsa suum.

*Pamph.* 16.

Aut me fallit amor.

*Pamph.* 40.

Et multas fallit ingeniosus amor.

*Pamph.* 188.

..... quam falli vestro... ingenio.

*Pamph.* 190.

..... nisi fallor.

*Pamph.* 290.

Irrita venales fallunt promissa labores.

*Pamph.* 527.

Est scelus immensum si dives fallit egenum.

*Pamph.* 529.

Te quoque si fallam gloria nulla michi.  
*Pamph.* 530.

FATIGARE.

Tum illam multo temptamine sepe fatiga.  
*Pamph.* 126.

Hi duo discordes hunc die nocteque fatigant.  
*Pamph.* 624.

Frustra te nempe fatigas.  
*Pamph.* 684.

Sollicitatque metus vel per loca tuta fatigans.  
*Walth.* 350.

Ut carnem reprimant, carnem per dura fatigant.  
*Conflictus.* 332.

Ad hanc dicunt Demones tanquam fatigati.  
*Visio Fulb.* 285.

FERIENTIS.

Et ferientis adhuc non audeo dicere nomen.  
*Pamph.* 3.

FEROX.

Accipitris volucer elapsus ab ungue feroci.  
*Pamph.* 494.

Opperiens propius hostem adventare ferocem.  
*Walth.* 650.

FINIS... PRINCIPIUM.

Principium finemque simul prudentia spectat.  
*Pamph.* 335.

Verbi principium finemque conspice verbi.  
*Pamph.* 337.

Sed sua non semper sequitur primordia finis.  
*Pamph.* 497.

Experiens finis si fors queat æquiparari  
Principio.  
*Walth.* 1234, 1235.

FOVERE.

Dulcis amor nostrum clam foveat consilium.  
*Pamph.* 616.

..... et opposita vulnera lite fovet.

*Pamph. 632.*

..... que bene vos foveat

*Pamph. 777.*

Artus quos profert linea theca fovet.

*Conflictus. 229.*

Senescente mundano filio

Quem fovebat mentis oblivio.

*Ms. du XI<sup>e</sup> siècle.*

## G

### GAZA.

..... cum gaza ingenti.

*Walth. 31.*

### GRATIA VESTRA POUR TUA.

Si non subveniat gratia vestra michi.

*Pamph. 36.*

Quid loquar auscultet gratia vestra benigne.

*Pamph. 287.*

Passus eras, ideoque scias quod gratia nostra

Præ cunctis temet nimium dilexit amicis.

*Walth. 133, 134.*

..... in hoc, rogito, clarescat gratia vestra.

*Walth. 306.*

## H

### HERILIS.

Ardentes oculi, caro candida, vultus herilis.

*Pamph. 707.*

Astitit et vultum reticens intendit herilem.

*Walth. 227.*

Non minor artificis quam Regis proles herilis.

*Carmen Adalb. 245.*

HOMO.

Et pedibus siccis per mare currit homo.  
*Pamph.* 86.

Est cum letitia pulcrior omnis homo.  
*Pamph.* 404.

Dictaque preter nos nesciat alter homo.  
*Pamph.* 476.

Usus et ars docuit quod sapit omnis homo.  
*Pamph.* 208.

Vivit in hoc mundo taliter omnis homo.  
*Pamph.* 270.

Stultitie sapiens . . . resistit homo.  
*Pamph.* 346.

Penas sepe luit quas homo non meruit,  
*Pamph.* 386.

Et facit artificem sepius hec hominem.  
*Pamph.* 468.

Ars hominis.  
*Pamph.* 469.

HONOR.

Salvo semper honore meo.  
*Pamph.* 218.

Per Veneris mores virgo cito perdit honores.  
*Pamph.* 408.

Compatior, propriusque dolor succumbit honori  
Regis.  
*Walth.* 1109, 1110.

HOSTIA pour OSTIA.

Aulam sponsus intrat per hostia.  
*Mss. du XI<sup>e</sup> siècle, dans Th. Franç., p. 3.*

II

ILLE.

Eliget ex mille quem volet illa virum.  
Illius in forma nostros tremor occupat artus.  
*Pamph.* 54, 55.

- In quibus esse solet loca sepius illa, frequenta.  
*Pamph.* 99.
- Si locus est illi jucundus viribus insta.  
*Pamph.* 109.
- Non sinit interdum pudor mi promere votum.  
*Pamph.* 111.
- Pulcrius est illi vi perdere virginitatem.  
*Pamph.* 113.
- Hactenus auxilii michi spes fuit omnis in illa.  
*Pamph.* 147.
- Mea spes nunc spectat ad illam.  
*Pamph.* 151.
- Illi me noviter convenit ire loqui.  
*Pamph.* 152.
- Quam formosa Deus, nudis venit illa capillis.  
*Pamph.* 153.
- Illius et frustra quam sim memor, illa rogavit.  
*Pamph.* 249.
- Dum memor ipse fui, sit memor illa mei.  
*Pamph.* 252.
- Sic multis nocuit, multos tamen illa beavit.  
*Pamph.* 269.
- Sed tamen assensum non habet ille meum.  
*Pamph.* 300.
- Est satis ille probus.  
*Pamph.* 301.
- Crescit et in cunctis moribus illa bonis.  
*Pamph.* 340.
- Est nimis ille probus.  
*Pamph.* 349.
- Egregie vitam providet ille suam,  
Illi semper honor.  
*Pamph.* 358, 359.
- Illum cum videam michi consule quid sibi dicam.  
*Pamph.* 427.
- Ast vivente suo non nuberet illa marito.  
*Pamph.* 473.
- Et verum protulit illa.  
*Pamph.* 595.
- ..... duriciem comparat illa tuam.  
*Pamph.* 558.

Nocte dieque satis pueriliter ille laborat

*Pamph.* 539.

Et citius mecum Ratio comesceret illum.

Cum ratione nichil diceret ille michi.

*Pamph.* 613, 614.

Virgineamque manum propria constrinxit, at illa  
Astitit.

*Walth.* 226.

Descendensque ab equo consedit et aspicit illos.

*Walth.* 639.

Aut michi pro lucro quicquam donaverat ille.

*Walth.* 656.

Sed capulum galea impegit, dedit illa resultans  
Tinnitus.

*Walth.* 713.

Strenuus ille tamen vi cuspidis expulit illos.

*Walth.* 1302.

Nequeunt accedere cominus illi.

*Walth.* 1309.

Qua dextrum cinxisse latus memoravimus illum.

*Walth.* 1394.

## INDE.

Et me continget protinus inde mori.

*Pamph.* 20.

Tela, nec inde quo vi removeve mea.

Vulneris inde mei crescit dolor omnibus horis.

*Pamph.* 42, 43.

Demus et inde finem fieri sic.

*Pamph.* 177.

Nosque diu frustra non decet inde loqui.

*Pamph.* 184.

Donec tu dicas quid placet inde tibi.

*Pamph.* 186.

Ipsa referre potes quid placet inde tibi.

*Pamph.* 212.

Nam nullus leviter invenit inde fidem.

*Pamph.* 276.

Et merito nullus invidet inde sibi.

Est nimium locuples, non tamen inde superbit.

*Pamph.* 360, 361.

Atque loqui nostris cepimus inde jocis.

*Pamph.* 374.

Si placet aut potius displicet inde loqui.

*Pamph.* 376.

Inde sibi gravior afficit ipsa dolor.

*Pamph.* 566.

Ergo quid inde velis.

*Pamph.* 571.

Hinc odium exilii patriæque amor incubat inde.

*Walth.* 354.

Waltharius lux Pannoniæ discesserat inde.

*Walth.* 378.

Et tellure quidem stantem hinc inde onerarem.

*Walth.* 406.

Vocibus et precibus conatur avunculus inde

Flectere.

*Walth.* 848, 849.

... Virtutis propriæ qui fors vilesceret inde.

*Walth.* 1095.

Præsul et ille sacer loquitur Gregorius inde.

*Carmen Adalb.* 221.

Mittit ad os alia quod redit inde via.

*Confictus.* 12.

### INFATUARE.

Infatuare tuo sermone.

*Pamph.* 189.

Quas tua falsa fides et dolus infatuent.

*Pamph.* 192.

Per mundi blanditias mox infatuatur.

*Visio Fulb.* 128.

### INGENIOSUS.

Et multas fallit ingeniosus amor.

*Pamph.* 188.

Anus subtilis et ingeniosa.

*Pamph.* 281.

Ingeniosus amor portas et claustra relaxat ;

En vincit quicquid obest ingeniosus amor.

*Pamph.* 597, 598.

Exercet corda juvenum Venus ingeniosa.  
*Pamph.* 407.

### INGENIUM.

Maxima sors parvo contigit ingenio.  
*Pamph.* 120.

Quam falli vestro non decet ingenio.  
*Pamph.* 190.

Non loquor ista tibi fraude vel ingenio.  
*Pamph.* 198.

..... munus

Jus legesque suo destruit ingenio.  
*Pamph.* 305, 306.

Quisque per hoc studium colligit ingenium.  
*Pamph.* 408.

Et qua parte tuum me trahat ingenium.  
*Pamph.* 432.

Plebs timet ingenio superari parva potentum.  
*Pamph.* 535.

### INGLUVIES.

Quas acquirit opes non vorat ingluvies.  
*Pamph.* 348.

### INSTARE.

Sed magis instat amor.  
*Pamph.* 60.

Illi jucundus viribus insta.  
*Pamph.* 109.

..... quibus instat egestas.  
*Pamph.* 321.

### IPSE.

Quam prius ipse viam meliorem carpere possim.  
*Pamph.* 7.

Perdet et ipsa sue fortassis spem medicine.  
*Pamph.* 15.

Spes reficit dominum, fallit et ipsa suum.  
*Pamph.* 16.

- ..... lederet ipsa minus.  
*Pamph.* 38
- Assiduasque preces concepit ipse dolor.  
*Pamph.* 70.
- Qualibet et poteris ipse labore frui.  
*Pamph.* 72.
- Et multos animos mitigat ipsa feros.  
*Pamph.* 108.
- Quod vix sperasti, jam dabit ipsa tibi.  
*Pamph.* 110.
- Sed quod habere cupit hoc magis ipsa negat.  
*Pamph.* 112.
- ..... sed tamen ipse loquar.  
*Pamph.* 162.
- Et te si locus est ipsa videre cupit.  
*Pamph.* 166.
- Primitus ipse loquar.  
*Pamph.* 178.
- Ipsa referre potes quid placet inde tibi.  
*Pamph.* 212.
- Dum memor ipse fui.  
*Pamph.* 253.
- De quibus ipse meum nescio consilium.  
*Pamph.* 254.
- Insuper ipsa sui sum dux et conscia facti,  
Et facit ipsa meis omnia consiliis. •  
*Pamph.* 309, 310.
- Ipsa suis dictis, me, nisi fallor, amat.  
*Pamph.* 290.
- Suscipit ipsa meam tam bene pauperiem.  
*Pamph.* 342.
- Sed tamen ipsa nimis vera locuta fui.  
*Pamph.* 356.
- Velle meum dixi, sed non tamen ipse rogavit.  
*Pamph.* 365.
- Si dixeris ipse tacebo.  
*Pamph.* 378.
- Sociabus pulcrior ipsa.  
*Pamph.* 395.
- Famaque, si sciret, ipsa probaret idem.  
*Pamph.* 398.

Que michi predices tutius ipsa loquar.

*Pamph.* 428.

Que dixi dicet forsitam ipse tibi.

*Pamph.* 438.

Curvat et ipsa suos circum mea colla lacertos.

*Pamph.* 509.

Fessaque si taceo me monet ipsa loqui.

*Pamph.* 514.

Non negat ipsa michi quin sit amica tibi.

*Pamph.* 516.

Inde sibi gravior affuit ipse dolor.

*Pamph.* 566.

Et licet ipsa taces.

*Pamph.* 589.

Precor ipsi parcite vobis.

*Pamph.* 589.

De quibus esse ipsa potes.

*Pamph.* 650.

Sed si forte venit, sit tamen ipsa brevis.

*Pamph.* 718.

Fructibus ipsa suis que sit cognoscitur arbor.

Tu quoque nunc factis nosceris ipsa tuis.

In laqueos fugiens decidit ipse lepus.

*Pamph.* 740.

Jam tum quid Franci fecissent ipse sciebat

Princeps.

*Walth.* 56.

Ipsa cocus respondens narrat.

*Walth.* 445.

Dixerat et collem petiit mox ipse propinquum.

*Walth.* 638.

Ipsa metu percussa sonum prompsit.

*Walth.* 892.

..... sextum conscenderat ipse,

Et primus vallo perrexerat ipsa revulso.

*Walth.* 1196, 1197.

Scrinia gestantem comprehendens ipse caballum.

*Walth.* 1206.

Jecit Guntherius, volitans quod adhesit in ima

Waltharii parma, quam mox dum concutit ipse.

*Walth.* 1296, 1297.

Et jam comprehensam sensim substraxerat ipsam.  
*Walth.* 1317.

Est gens quæ.....

Vescitur et crudis crudior ipsa suis.  
*Const.* 113. 114.

**J**

**JUGALI.**

..... absque jugali  
Me vinclo permitte meam ducere vitam.  
*Walth.* 159, 160.  
Et jugiter maneat divisus sorte jugali.  
*Carmen Adalb.* 72.

**JUVENTA VIRIDIS.**

En modo dulcis amor, viridisque juventa, locusque  
*Pamph.* 675.  
Alpharides fretus pedibus viridique juventa.  
*Walth.* 839.

**JURO.**

Juro Deum.  
*Pamph.* 197.

**L**

**LESIT, HESIT.**

Spes mea me lesit, per spem Venus ossibus hesit.  
*Pamph.* 455.

**LEVITER.**

Incolumis egro leviter solatia prebet.  
*Pamph.* 143.  
Nam nullus leviter invenit inde fidem.  
*Pamph.* 276.  
Sed reor hoc quod amas leviter depellere curas.  
*Pamph.* 643.  
Quam leviter nostras vincis utrasque manus.  
*Pamph.* 686.

LOCA SOLA.

Nam sola loca nocent, infamia nascitur inde.  
*Pamph.* 225.

Sollicitatque metus vel per loca tuta fatigans.  
*Walth.* 350.

LOCAX, LOQUAX.

Non pundibunda tegam famam quamcumque locacem.  
*Pamph.* 607.

Fama loquax.  
*Pamph.* 617.

LUSCE.

Persius indignans promet tum, lusce sacerdos.  
*Carmen Adalb.* 183.

Cur tam prosilias admiror, lusce Sicamber.  
*Walth.* 1435.

**M**

MANERE.

Sepe labore brevi dum manet in dubio.  
*Pamph.* 134.

..... sed manet ipse dolor.  
*Pamph.* 148.

..... nec mea verba manent.  
*Pamph.* 156.

Respuerem pro te quicquid in orbe manet.  
*Pamph.* 172.

Gratior in mundo te michi nulla manet.  
*Pamph.* 180.

Hoc manet in mundo te non michi carior ulla.  
*Pamph.* 199.

Sollicitus timeo quicquid in orbe manet.  
*Pamph.* 292.

Resque laborque meus spe manet in dubia.  
*Pamph.* 296.

Non manet hac tante pubes bonitatis in urbe.  
*Pamph.* 347.

Spes procul abscessit et manet ipse dolor.

*Pamph.* 456.

Ast promissa michi res manet in dubio.

*Pamph.* 524.

Mens animusque manet inconstans semper amantum.

*Pamph.* 547.

### MENS HUMANA.

Sic mens humana capta videt laqueos.

*Pamph.* 764.

Mens humana Deo semper vicina videtur.

*Carmen Adalb.* 201.

### MERCARI.

Convenit externos mercari sepe labores.

*Pamph.* 315.

Ecce viam mercor.

*Walth.* 662.

### MODO.

Inquē modo dominam non sinit esse suam.

*Pamph.* 58.

Sed modo dicamus.

*Pamph.* 175.

Nos modo concordēs.

*Pamph.* 179.

Tibi plus modo dicere nolo.

*Pamph.* 185.

Sed modo de templo venient.

*Pamph.* 241.

Nam modo sum dives.

*Pamph.* 248.

Auscultet modo.

*Pamph.* 287.

Nostra modo vanis deducimus otia verbis.

*Pamph.* 369.

Es modo facta mee furtive conscia mentis.

*Pamph.* 601.

Hujus et es melior pars modo consilii.

*Pamph.* 602.

- Aut modo victor eat.  
*Pamph.* 612.
- Quid modo cesso loqui.  
*Pamph.* 656.
- Ut modo fecit anus.  
*Pamph.* 694.
- Et modo quid faciam.  
*Pamph.* 765.

### MULTI MULTA MULTO.

- Sic multi multas multo temptamine fallunt.  
*Pamph.* 187.

### MUNDUS.

- Plurima mundus habet sua que vicinia nescit.  
*Pamph.* 121.
- Mundus adhuc puero dominum metatur et omnis  
Congaudet.  
*Carmen Adalb.* 9, 10.
- Præceptores hos mundus adoret.  
*Carmen Adalb.* 50.
- Sed sine te vestes, sine te lac mundus haberet.  
*Conflictus.* 125.
- Hos usus numquid mundus habere nequit.  
*Conflictus.* 327.
- Hominum fallentium mundus habet morem,  
Quos magis amplectitur, quibus dat honorem.  
*Visio Fulb.* 173, 174.
- Si mundus pecuniam totam suam daret.  
*Visio Fulb.* 247.

### MUSSARE.

- Quid dicere mussas?  
*Carmen Adalb.* 20.
- Si vel mussantes sentiret vel gradientes.  
*Walth.* 1201.

N

NEQUIRE.

Nam prodesse nequit arsque laborque meus.

*Pamph.* 444.

Mitte quod esse nequit.

*Pamph.* 450.

Occultare nequit sua lumina maximus ignis.

Occultare nequit nec sua vota Venus.

*Pamph.* 549, 550.

Nil valet iste labor, quod petis esse nequit.

*Pamph.* 771.

Si bella movere nequimus.

*Walth.* 16.

Cui nos simulare nequimus.

*Walth.* 58.

Abstulit iste dies quem nos superare nequimus.

*Walth.* 375.

Que nequeunt fieri spondet fiducia cordis.

*Walth.* 1099.

Excusare nequis quin me tunc affore nosset.

*Walth.* 1269.

Alpharides cernens semet tolerare nequire.

*Walth.* 1290.

..... nequeunt accedere cominus illi.

*Walth.* 1309.

Quas homo mirari sed numerare nequit.

*Conflit.* 207.

Tristibus et lætis res simul esse nequit.

*Conflit.* 535.

Hos usus numquid mundus habere nequit.

*Conflit.* 327.

Et dum quem nequeunt montem transcendere.

*Conflit.* 694.

Quos plane describere nequeunt scriptores.

*Visio Fulb.* 263.

NIMIS, NIMIUM avec un adjectif.

Hac manet in villa nimium formosa juvenus.  
*Pamph.* 339.

Est nimis ille probus.  
*Pamph.* 349.

Sed tamen ipsa nimis vera locuta fui.  
*Pamph.* 356.

Est nimium locuples.  
*Pamph.* 361.

Ac stupefacta nimis.  
*Walth.* 543.

Sara nimis gens cenorum de more petulca.  
*Carmen Adalb.* 120.

Sanguine torrentes nimia de cæde redundant.  
*Carmen Adalb.* 121.

Laus tua sit multis invidiosa nimis.  
*Confictus* 130.

Morsibus assiduis musca molesta nimis.  
*Confict.* 429.

Per te sum criminibus nimis deformata.  
*Visio Fulb.* 36.

Tarde nimis invocas nomen tui Dei.  
*Visio Fulb.* 294.

NIMIS, NIMIUM avec un verbe.

Nec nimium taceas.  
*Pamph.* 105.

Hoc nimium caveas.  
*Pamph.* 115.

Me subito nimium Deus et fortuna beavit.  
*Pamph.* 247.

Nam nimis vereor huc modo ne veniat.  
*Pamph.* 670.

Idcircoque nimis princeps dilexerat ambos.  
*Walth.* 109.

Præ cunctis temet nimium dilexit amicis.  
*Walth.* 134.

NOBILIS ORTUS.

Dicitur et fateor me nobilioribus orta.  
*Pamph.* 47.

Regibus et Ducibus bona laus est nobilis ortus.

*Carmen Adalber.* 23.

Si sis ortu nobilis et vultu serenus.

*Visio Fulb.* 321.

### NOMEN.

Fama tue laudis nomenque tue bonitatis.

*Pamph.* 285.

Mercedis dic michi nomen.

*Pamph.* 319.

Etati nostre nomen male criminis hujus

Convenit.

*Pamph.* 743, 744.

### NOCERE, NOSCERE, NĒSCIRE.

Quidquid nocet aut prodest noscere nescit adhuc.

*Pamph.* 202.

Sic nocet innocuo nocuus causamque nocendi

Invenit.

*De Lupo et Agno* \* 15, 16.

### NUNCIA.

Res est ipsa sue nuncia stultitie.

*Pamph.* 554.

Et michi sunt animi nuncia verba tui.

*Pamph.* 572.



### OBSEQUIUM.

Nil tam dulce michi quam semper inesse fidelis

Obsequio domini.

*Walth.* 158, 159.

Cautus ovem nostrum tradit ad obsequium.

*Confl.* 150.

Ut natura meis te paret obsequiis.

*Confl.* 160.

\* Voir aux Preuves.

Obsequii geminum prestitit obsequium.

*Confl.* 467.

Tunc aperit proprium quisque per obsequium.

*Confl.* 559.

#### OFFICIUM.

Rebus et in multis ars adjuvat officiumque.

*Pamph.* 87.

Pauper sepe suo pascitur officio.

*Pamph.* 88,

Officio justa sedatur principis ira.

*Pamph.* 89.

Hoc exercenti jam dabit officium.

*Pamph.* 94.

Officiumque tuum primum si forte recusat.

*Pamph.* 95.

Per me mandavit officiumque tibi.

*Pamph.* 164.

Horum quodque suum denegat officium.

*Pamph.* 454.

Qui legit sapit officium muse.

*Carmen Adalber.* 184.

Finis et officium sapit.

*Carmen Adalber.* 362.

Quod deest officio, corrigis eloquio.

*Conflictus* 162.

Obsequii geminum prestitit officium.

*Conflictus* 467.

Id peragit linum noctibus officium.

*Conflictus* 489.

Sedulus officii devote gaudia mentis.

*Conflictus* 558.

#### ORDO.

Dumque tuum nomen rationis nominat ordo.

*Pamph.* 541.

Omnis vestrarum rerum michi panditur ordo.

*Pamph.* 551.

Fratrum Laudunicus ordo.

*Carmen Adalb.* 2.

Ut placet imperio, sic se transformet et ordo.

*Carmen Adalb.* 36.

Deviet ille sacer de sede monasticus ordo.

*Carmen Adalb.* 78.

Te dominum monachorum bellicus ordo salutat.

*Carmen Adalb.* 157.

..... distinctus disponitur ordo supernus.

*Carmen Abalb.* 228.

Quamvis dissimilis pariat natura vel ordo.

*Carmen Adalb.* 244.

Mutantur mores hominum : mutatur et ordo.

*Carmen Adalb.* 305.

Ordo Potentum.

*Carmen Adalb.* 371.

Justitie regimen noster non audeat ordo

Linquere.

*Carmen Adalb.* 413.

Ordo sacer sancte deperit ecclesie.

*Conf.* 287.

Tunc etiam de quo tibi plaudis laniger ordo ,

Laniger ordo tuus cui placet hic habitus.

*Conflictus*, 520, 521.

At pulcher numero, meritis pulcherrimus ordo

Patrum.

*Conflictus*, 566, 567.

Qui nulli numero cœlestis subjacet ordo.

*Conflictus*, 602.

Dicunt quæ ratio , quis in his deprenditur ordo.

## ORDINE.

Si mea plaga suos denudet in ordine vultus.

*Pamph.* 13.

Galatea, precor, ordine cuncta refer.

*Pamph.* 728.

Arguor ex minima , si scires ordine , culpa.

*Pamph.* 751.

Qui mox militiam percensuit ordine totam.

*Walth.* 174.

Talia dicta dedit , causamque ex ordine pandit.

*Walth.* 448.

Eventum gesta recolebat in ordine causæ.

*Walth.* 1091.

Ordine distincto regitur, non milite paucō.

*Carmen Adalb.* 197.

Per Moysen instituit quos ordine rexit.

*Carmen Adalb.* 232.

Res fidei simplex, status est sed in ordine triplex.

*Carmen Adalb.* 277.

Hominem vestre legis

Audite per ordinem.

*Virgin. fatue, Th. franc.*, p. 8 \*.

## P

### PEDES.

Et modo fertur eques qui solet ire pedes.

*Pamph.* 92.

Desiliens parat ire pedes.

*Walth.* 350.

### PLAGA.

Crescit et assidue plaga dolorque michi.

*Pamph.* 2.

Nec sinit aspectus plaga videre suos.

*Pamph.* 4.

Si mea plaga suos dēnudet in ordine vultus.

*Pamph.* 13.

Nunc ope plaga caret.

*Pamph.* 567.

Plaga malum sepe parit inconfessa.

*Pamph.* 569.

### POLLET.

Pamphilus hac certe pre cunctis pollet in urbe.

*Pamph.* 357.

Quorum rex Gibicho solio pollebat in alto.

*Walth.* 14.

\* Dans Théâtre français du moyen-âge, p. 6.

Nobilitate quidem pollens ac stemmate forme.

*Walth.* 37.

Extulit undecimum pollens urbs Spira Tanastum.

*Walth.* 1010.

Subjugat et semper sublimi pollet honore.

*Carmen Adalb.* 390.

### POTENTES.

Plebs timet ingenio superari parva potentum.

*Pamph.* 535.

..... ordo potentum.

*Carmen Adalb.* 371.

### POTES.

Sive potes pulcris pascere pasce jocis.

*Pamph.* 100.

Quod non es simulare potes.

*Pamph.* 119.

De quibus acta sibi plura referre potes.

*Pamph.* 123.

Ipsa referre potes quid placet inde tibi.

*Pamph.* 212.

Quantumcumque potes ceptum properato laborem.

*Pamph.* 521.

Hinc decus et magnum crimen habere potes.

*Pamph.* 606.

Non potes ergo tuas bellis extinguere flammam.

*Pamph.* 633.

De quibus esse, frui quolibet, ipsa potes.

*Pamph.* 650.

Tum bellare potes.

*Waltharius.* 1123.

Per quam scire potes quæ sunt cœlestia.

*Carmen Adalb.* 85.

Tempora multa potes.

*Confictus.* 40.

Nives assimilare potes.

*Confictus.* 233.

Hic vivas species dinumerare potes.

*Confictus.* 235.

PRESTARE.

Hoc michi prestat opus.

*Pamph.* 513.

Hanc michi si dederis, omnia prestiteris.

*Pamph.* 314.

Sed prestat verum.

*Pamph.* 422.

Regis quoque sponsio præstat.

*Walth.* 799.

Eique locum præstemus eundi.

*Walth.* 1116.

Hos in cœlesti præstet mihi sede videri.

*Walth.* 1167.

Quamlibet eximio præstaret et arte metallo.

*Walth.* 1379.

Prestat presidium, dulce refrigerium.

*Confl.* 332.

Obsequii geminum prestitit officium.

*Confl.* 381.

Nescia molliri præstat mens dura tyranni.

*Confl.* 422.

PRÆSTO.

En quecumque velis patiens ad verbera presto.

*Pamph.* 703.

Ejus amore pati toto sum pectore præsto.

*Walth.* 259.

PRÆSTOLARI.

Præstolatur in hoc veniant ut tempora pacis.

*Carmen Adalb.* 12.

PRÆMIA NULLA.

..... Premia nulla daret.

*Pamph.* 68.

An querat premia sermo tuus.

*Pamph.* 384.

Non sic michi præmia quero.

*Pamph.* 387.

Acquirit gemitus premia nulla tuus.

*Pamph.* 464.

Cum dolor ad dominum premia nulla refert.

*Pamph.* 770.

PROBARE, PROBARI.

Hoc utrumque probat par copia,  
Famaque si sciret ipsa probaret idem.

*Pamph.* 397, 398.

Inter quas gens Pannonie residere probatur.

*Walth.* 4.

Celtica lingua probat te ex illa gente creatum.

*Walth.* 765.

Quis tam desipiens quandoque fuisse probatur.

*Walth.* 1100.

Urbs excelsa Dei quæ sit dixisse probatur.

*Carmen Adalb.* 216.

Te pecoris bruti partem satis esse probasti.

*Confictus.* 28.

Multis rationibus potest hoc probari.

*Visio Fulb.* 192.

PROFERRE.

..... Et verum protulit illa.

*Pamph.* 495.

Proferat his rebus quicquid obesse potest.

*Pamph.* 610.

Septenas liceat laudes proferre per horas.

*Carmen Adalb.* 422.

Waltharius contra fidenter protulit ista.

*Walth.* 604.

Principibus narrat quid protulit.

*Walth.* 616.

Protulit ad lucem.

*Walth.* 847.

Illud Helisabet in medium

De domino profert eloquium.

*Virg. Fatue*, p. 8 du Th. franç.

Cui dedisti gaudium

Profert et testimonium.

*Virg. Fatue*, p. 8 du Th. franç.

Nam verba que protulit fuerunt perita.

*Visio Fulberti.* 4.

PROMERE.

Non sinit interdum pudor illi promere votum.

*Pamph.* 111.

- Latior in medium prompsit de pectore verbum.  
*Walth. 465.*
- ..... sed promere non trepidamus.  
*Walth. 496.*
- Tunc aciem gladii promens.  
*Walth. 729.*
- Ipsa metu perculsa sonum prompsit muliebrem.  
*Walth. 892.*
- Quo recidente preces contempsit promere Trogus.  
*Walth. 1054.*
- Persius indignans promet tum : Lusce sacerdos.  
*Carmen Abal. 183.*
- Atque decem plagas promeret validas.  
*Conf. 423.*
- Promat chorus hodie,  
O concio,  
Canticum letitie.  
*Ms. du xii<sup>e</sup> siècle.*
- ..... Quas depromit  
Lamentando mesti cordis caritas.  
Chant funéraire sur Constance,  
écolâtre de Luxeuil.
- Postquam tales anima prompserat mœrores.  
*Visio Fulb. 261.*

### PROPRIUS.

- Que Marcum proprio vinceret alloquio.  
*Pamph. 724.*
- Et non pauperiem propriam pendere cures.  
*Walth. 137.*
- Virgineamque manum propria constrinxit.  
*Walth. 226.*
- Ut proprium quereretur forte dolorem.  
*Walth. 364.*
- Qui quamvis cuperet proprias ostendere vires.  
*Walth. 410.*
- Illic Waltharius propria virtute coruscus.  
*Walth. 525.*
- Et proprium a summo clypeum fedit.  
*Walth. 1034.*

..... replicavit honorem  
Virtutis proprie.

*Walth.* 1095-7096.

Propriusque dolor succumbit honori  
Regis.

*Walth.* 1109.

#### PROTINUS.

Et me continget protinus inde mori.

*Pamph.* 20.

Detrahe ligna foco , protinus ignis abest.

*Pamph.* 262.

Protinus absistunt.

*Walth.* 1241.

Protinus abjecit.

*Walth.* 1380.

#### PRUDENTIA.

Cunctarum rerum prudentia discitur usu.

*Pamph.* 207.

Principium finemque simul prudentia spectat.

*Pamph.* 335.

Temperet ergo tuum modus et prudentia fletum.

*Pamph.* 465.

Convenit ad nostros modus et prudentia fletus.

*Pamph.* 773.

### Q

#### QUEO.

Tela nec inde queo vi removere mea.

*Pamph.* 42.

Sed quod habere queo , quero labore meo.

*Pamph.* 52.

Et portum quero nec reperire queo.

*Pamph.* 150.

Ut sine matre queat vitam retinere tenellam.

*Walth.* 30.

Experiens finis si fors queat æquiparari  
Principio.

*Walth.* 1234.

Quis queat in quantas rapieris dicere poenas.

*Confl.* 35.

Regum divitias æquiparare queas.

*Confl.* 237.

Quis numerare queat commoda quanta ferat.

*Confl.* 263.

Multa queunt dici strepitu majora minori.

*Confl.* 263.

## R

### RATIO, RATIONE.

Non tamen incipies hac ratione loqui.

*Pamph.* 433.

Dumque tuum nomen rationis nominat ordo.

*Pamph.* 541.

Et citius mecum Ratio compesceret illum,

Cum Ratione nichil diceret ille michi.

*Pamph.* 613-614.

Aut modo sim liber, aut ratione reus.

*Pamphilus.* 706.

Quæ ratione velis me satis expediam.

*Pamph.* 742.

Idcircoque meam perpendite nunc rationem.

*Walth.* 130.

Guntharius princeps est hac ratione superbus ;  
Congaudete, etc.

*Walth.* 469, 470.

Sit tamen hoc præsubtili ratione cavendum.

*Carmen Adalb.* 45.

..... ratione potentes.

*Carmen Adalb.* 365.

Æstimo quod tetigi, non a ratione recessi.

*Carmen Adalb.* 382,

Quæ poscat ratio non penitus video.

*Confl.* 209,

Dicunt que ratio , etc.

*Conf.* 692.

Venit sponsus divina Ratio.

*Mss. du xie siècle.*

Multis rationibus potest hoc probari.

*Visio Fulb.* 192.

Jura clamant , Ratio pariter testatur.

*Visio Fulb.* 194.

Ab eo vult ratio quod plus exigatur.

*Visio Fulb.* 196.

Corpus , tua quæstio caret ratione.

*Visio Fulb.* 244.

#### RECUSO.

Solos simul esse recuso.

*Pamph.* 224.

#### REDUNDARE.

De quibus electis villa redundat ibi.

*Pamph.* 168.

Sanguine torrentes nimia de cœde redundant.

*Carmen Adalb.* 129.

#### REMEARE.

Cum remeabit anus.

*Pamph.* 724.

#### REQUIRO.

..... supplex mea vota requiro.

*Pamph.* 679.

Si bene res vergant tum demum forte requirunt.

*Walth.* 218.

#### RESTITI.

Turgida cum primum restitit unda rati.

*Pamph.* 80.

In rebus illicitis et non restitisti.

*Visio Fulb.* 203.

Meis blanditiis minus restitisti.

*Visio Fulb.* 120.

#### RUSTICA , RUSTICITAS.

Hic venit a sola rusticitate pudor.

*Pamph.* 380.

Non michi rusticitas.

*Pamph.* 381.

Huic nisi parueris rustica semper eris.

*Pamph.* 417.

Rusticus ille, piger, deformis et undique turpis.

*Carm. Adalb.* 37.

Hic sua per geminas dum fundit pallia caudas

Rusticus est nisi sit discolor hec alii.

*Confict.* 187, 188.

Nam quæ non pallet, sibi rustica quæque videtur.

*Saint Anselme (de Contemptu mundi).*

### SALUS.

Salutis opem nec medicina dabit.

*Pamph.* 6.

Si nunquam querat plaga salutis opem.

*Pamph.* 18.

Nescia nostra suam quo querat cura salutem.

*Pamph.* 459.

..... causa salutis.

*Pamph.* 461.

..... gratior ipsa salus.

*Pamph.* 482.

### SAPERE.

Usus et ars docuit quod sapit omnis homo.

*Pamph.* 208.

Hec eadem velles tu bene si saperes.

*Pamph.* 364.

Alphabetum sapiat digito tantum numerare.

*Carm. Adalb.* 49.

Qui legit sapit officium muse, sine musis.

*Carm. Adalb.* 184.

Finis et officium sapit.

*Carm. Adalb.* 362.

Si sapias, gaude quod vel ad ista places.

*Conf.* 22.

Si recte saperes consumi sponte negares.

*Conf.* 31.

Nos quoque, si sapias, participare sinas.

*Conf.* 267.

Illi quid sapiat.

*Conf.* 649.

SAPIENS, SAPIENTIA, SAPIENTER.

Tempore non longo loquitur sapientia surdo.

*Pamph.* 183.

..... sapiensque nocentia vitat.

*Pamph.* 279.

Stultitie sapiens jure resistit homo.

*Pamph.* 346.

Sapientius accipe verbum.

*Pamph.* 449.

Non sapienter amatis.

*Pamph.* 553.

Ut graviter doleat non pertinet ad sapientem.

*Pamph.* 769.

SAT, SATIS.

Hoc concedo satis.

*Pamph.* 217.

Apta ministra satis.

*Pamph.* 282.

Est satis ille probus.

*Pamph.* 301.

Hoc satis esse potest.

*Pamph.* 391.

Est utriusque satis nota propago michi.

*Pamph.* 394.

Nam cognosco satis quod non sapienter amatis.

*Pamph.* 559.

Qua ratione velis me satis expediam.

*Pamph.* 742.

Insidiisque locum circumsperere sat aptum.

*Walth.* 1128

..... tamen arma videbas

Nota satis.

*Walth.* 1271.

Abstulit hanc Hagano sat lætus.

*Walth.* 1382.

Calcatisque satis hæc pede sternit ovis

Jam satis attritis ... incubat herbis.

*Conf.* 8, 9.

Te pecoris bruti partem satis esse probasti.

*Conf.* 23.

Inter dura satis esse meretur ovis.

*Conf.* 333.

Nunc jaces in tumulo brevioris satis.

*Visio Fulb.* 28.

Satis liquet omnibus quod plus deliquisti.

*Visio Fulb.* 204.

#### SATRAPA.

Nec tardant reliqui satrapæ vestigia adire.

*Walth.* 43.

Elige de satrapis nuptam tibi Pannoniorum.

*Walth.* 136.

Venerat interea satrapæ (Attila).

*Walth.* 170.

#### SIBI.

Et famulos famulasque domus sibi sepe loquentes.

*Pamph.* 125.

Mentis in affectu sibi dicere plura notavi.

*Pamph.* 159.

Et sibi consilium notificabo meum.

*Pamph.* 284.

Et merito nullus invidet inde sibi.

*Pamph.* 360.

..... michi consule quid sibi dicam.

*Pamph.* 427.

Tamen sibi, posco, revela.

*Pamph.* 435.

A te missa sibi dicere verba rogat.

*Pamph.* 510.

..... pueriliter ille laborat

Nam sibi durus ager semina dura refert.

*Pamph.* 559, 560.

Ut promisisti sibi non medicina fuisti.

*Pamph.* 565.

..... cui princeps talia pandit

Uxorem suadens sibi ducere.

*Walth.* 143.

SIMILARE.

Fabula non similat verum.

*Carm. Adalb.* 354.

Cui nos simulare nequimus.

*Walth.* 53.

Est aliquid porro cur se similaverit agno.

*Conf.* 636.

Nives assimilare potes.

*Conf.* 233.

SINO.

Nec sinit aspectus plaga videre suos.

*Pamph.* 4.

Inque modo dominam non sinit esse suam.

*Pamph.* 58.

Non sinit interdum pudor illi promere votum.

*Pamph.* 111.

Propositumque suo non sinit esse loco.

*Pamph.* 278.

Que se, cum sit domina, non sinit ancillari.

*Visio Fulb.* 122.

SI SCIRET.

Famaque si sciret.

*Pamph.* 898.

Arguor ex minima, si scires ordine, culpa.

*Pamph.* 754.

Si scires supplicia nobis preparata.

*Visio Fulb.* 38.

SOCIABUS.

Sociabus pulcrior ipsa.

*Pamph.* 395.

SOLERE.

..... parciore esse solet.

*Pamph.* 22.

Nam solet amoto plus ledere proximus ignis.

*Pamph.* 37.

Qui solet ire pedes.

*Pamph.* 92.

Qui flere solebat egenus.

*Pamph.* 91.

- In quibus esse solet.  
*Pamph.* 100.
- Sepe solet similis filius esse patri.  
*Pamph.* 352.
- Vos quoque tectus amor sepe gravare solet.  
*Pamph.* 570.
- Cum mercede labor gratior esse solet.  
*Pamph.* 562.
- Ledere flamma solet.  
*Pamph.* 589.

### SOLLERS.

- ..... et quid.  
Jam faceret sollers arguta indagine quærit.  
*Walth.* 1139.
- Sollers obliqui delusit tegmine scuti.  
*Walth.* 1291.
- Hic sapiens, hic est sollers.  
*Carm. Adalb.* 89.
- Omnibus in rebus si sollers omnia scirem.  
*Carm. Adalb.* 176.
- Nam labor humanus, sollers, ad lucra paratus  
*Conf.* 63.
- Mille meas vires perpendens Flandria sollers.  
*Conf.* 115.

### SOLLERTIA.

- Exiguo pulchram ducit sollertia vitam.  
*Pamph.* 117.
- Hinc precor ut vigilet solertia vestra laborque  
Et ratione sua rem bene provideat.  
*Pamph.* 333, 334.
- Ut pia promissis matrum sollertia vanis.  
*Pamph.* 487.
- Si vos nostra simul solercia colloceat ambos.  
*Pamph.* 545.
- Provideat caveatque, precor, sollertia regis  
Ne vestri imperii labatur forte columna.  
*Walth.* 125, 126
- Deputet id precio cujus sollertia digno.  
*Conf.* 284.

Præterea quicquid sollertia grata reliquit.  
*Conf.* 292.

SOPHARIS.

Vim prius exerceas, o Walthare, postque sopharis.  
*Walth.* 1266.

SOPHISTA.

Robore vincebant fortes animoque sophistas.  
*Walth.* 104.

SPES.

Perdet et ipsa sue fortassis spes medicine.  
*Pamph.* 15.

Spes reficit dominum.  
*Pamph.* 16.

Spe melius dedit et dabit omnia tempus.  
*Pamph.* 139.

Spes fuit omnis in illa.  
*Pamph.* 147.

Spes mea discessit.  
*Pamph.* 148.

Mea spes nunc spectat ad illam.  
*Pamph.* 151.

Frustratur spesque laborque meus.  
*Pamph.* 441.

Spes mea tota perit.  
*Pamph.* 472.

Sorte sub ambigua spes et labor omnis habetur.  
*Pamph.* 508.

Crescit principio spes magis ipsa suo.  
*Pamph.* 509.

Leta tamen misere spes michi nulla venit.  
*Pamph.* 773.

SPONDEBANT.

Hi michi spondebant summa cum dote puellam  
*Pamph.* 169.

Que nequeant fieri spondet fiducia cordis.  
*Walth.* 1099.

Mittere perplures quam frondes Asia spondet.  
*Carm. Adalb.* 161.



Cum sibi jam telas spondet anus dubias.  
*Conf. 2.*

STEMMA.

Stemmata nobilium descendunt sanguine Regum.  
*Carmen Adalb. 22.*  
Nobilitate quidem pollens ac stemmate forme.  
*Walth. 37.*

STUDIOSUS.

..... vinces studiosus amicam.  
*Pamph. 144.*  
Si studiosus eam... frequentem.  
*Pamph. 255.*  
Ars hominis ... studiosa.  
*Pamph. 469.*  
Ars tanti nec studiosa mali.  
*Pamph. 745.*

T

TEMPTARE, TEMPTAMEN.

Tunc illam multo temptamine sepe fatiga.  
*Pamph. 131.*  
Sic multi multas multo temptamine fallunt.  
*Pamph. 187.*  
Illum sepe prius multo temptamine tempta.  
*Pamph. 437.*  
Has de corde meo temptavi demere flammās.  
*Pamph. 59.*  
Excutiens dorsum, sessorem sternere temptat  
*Walth. 678.*  
Si convincar quod praelia primus  
Temptarim.  
*Walth. 702, 703.*  
Quartus temptavit bellum.  
*Walth. 757.*  
Attemptabo quidem quid sit.  
*Walth. 770.*

Nequicquam temptare fugam.

*Walth.* 1024.

Qui saltu baratrum sponte attemptarit apertum.

*Walth.* 1101.

Sic aliquid virtutis opus temptare valemus.

*Walth.* 1121.

Versibus exiguis tantum temptabo dolorem.

*Carm. Adalb.* 32.

Nullus episcopium divina lege peritus

Templet.

*Carmen. Adalb.* 46, 47.

Uxores ducant et prælia temptent.

*Carm. Adalb.* 79.

Hoc itidem Martis temptabitur ante Kalendas.

*Carm. Adalb.* 155.

#### TERGERE.

Terge tuas lacrymas.

*Pamph.* 466.

Nec mala compuncto tergeret ex animo.

*Const.* 681.

#### TRILICEM.

In primis galeam regis tunicamque trilicem.

*Walth.* 263.

Insuper apponas tibi loricamque trilicem.

*Carmen Adalb.* 137.

### U

#### ULTERIUS.

Uterius mecum non te locus iste tenebit.

*Pamph.* 693.

Ut non ulterius me cogas sumere tædas.

*Walth.* 167.

Nullius ulterius patiar consortia carnis.

*Walth.* 547.

Si vis ulterius vitam vel habere salutem.

*Walth.* 648.

Non silet ulterius.

*Const.* 14.

Uterius noli multiplicare loqui.

*Const.* 30.

Si jubeo penitus non erit ulterius.

*Const.* 251.

Ille Dei populus non tenet ulterius.

*Const.* 593.

Vobis enim nil erit melius

Dare preces pro hoc ulterius.

*Virgines fatue*, p. 5 du Th. franç.

Non est spes ulterius de redemptione.

*Visio Fulberti*, 243.

## V

### VALERE.

Nil valet iste labor.

*Pamph.* 682.

Equari verbis non valet hoc meritum.

*Pamph.* 229.

Narraret nullus quantum Veneris valet usus.

*Pamph.* 411.

Si aliquid virtutis opus tentare valemus.

*Walth.* 1121.

Quod si de exilio redeuntem nosse valeres.

*Walth.* 1245.

..... habituque virum rescire valebas.

*Walth.* 1271.

Cujus defensu causam supplere valeret.

*Walth.* 1312.

### VELLE MEUM, TUUM.

Hinc ideo metuo dicere velle meum.

*Pamph.* 48.

Quam dicat de me fac modo velle tuum.

*Pamph.* 114.

Nesciat esse tuum pauperiemque tuam.

*Pamph.* 116.

An faciat vel non, nescia, velle tuum.

*Pamph.* 130.

Velle meum metuo tibi secretumque fateri.

*Pamph.* 430.

Velle meum dixi sed non tamen ipse rogavit.

*Pamph.* 364.

Nostrum velle tua faciet, credas, Galatea.

*Pamph.* 485.

Veram velle meum solis his æstuo rebus.

*Walth.* 258.

Scire meum nihil est.

*Carmen Adalb.* 200.

#### VEREOR.

Tu monstrare tuos animos nulli verearis.

*Pamph.* 73.

Nam nimis vereor huc modo ne veniat.

*Pamph.* 670.

Nam vereor ne fors fugiens Haganonem imitetur.

*Walth.* 129.

Francorum vereor, Haganone superstitie, nullum.

*Walth.* 1251.

Hic male turbatur qui non sua verba veretur.

*Carmen Adalb.* 388.

Nonne te provincia tota verebatur.

*Visio Fulb.* 22.

#### VESTRA POUR TUA. VOIR GRATIA.

Quam falli vestro non decet ingenio.

*Pamph.* 190.

Ne vestri imperii labatur forte columna.

*Walth.* 126.

Vestra quidem pietas est.

*Walth.* 146.

En hodie imperii vestri cecidisse columna.

*Walth.* 376.

Excipiar solus vestra cum pace.

*Carmen Adalb.* 421.

VICINIA.

Plurima mundus habet sua que vicinia nescit.  
*Pamph. 121.*

Nostras audit vicinia lites.  
*Pamph. 691.*

VICISSIM.

Referant de te bona multa vicissim.  
*Pamph. 127.*

..... dicamus cordis secreta vicissim.  
*Pamph. 173.*

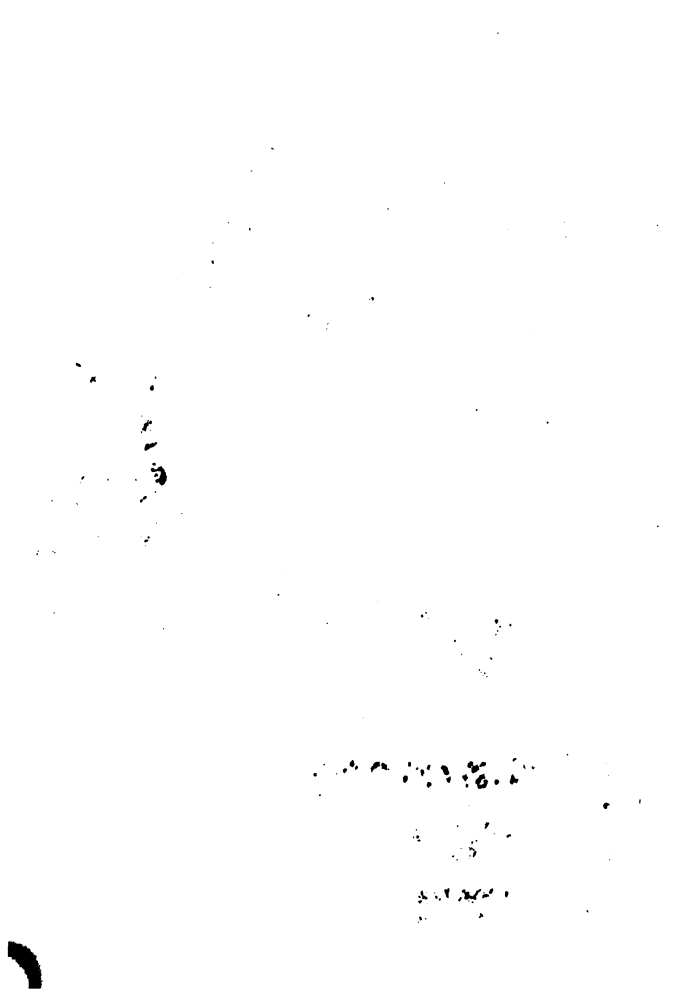
..... dare verba vicissim.  
*Pamph. 209.*



1

2

2





3 2044 010 280 07

**THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.**

**Harvard College Widener Library  
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413**



